

7113 4 Décembre 1860

LES HÉROS DE LA VIE PRIVÉE

JEANNE

PAR

PONSON DU TERRAIL



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

2860

LES HÉROS DE LA VIE PRIVÉE

JEANNE

PAR

PONSON DU TERRAIL



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÈANS

2860

JEANNE
HISTOIRE D'UNE SERVANTE

PROLOGUE

I

Ce n'était pas par un beau dimanche, mais par un soir d'hiver triste, pluvieux et froid, que deux gendarmes chevauchaient.

Ils avaient déployé leur large manteau bleu qui couvrait la croupe de leurs chevaux, relevé le collet pour garantir leur cou, et ils baissaient la tête devant la pluie fine et serrée qui leur fouettait le visage.

— Chien de temps ! dit le brigadier.

— Temps de chien ! répéta le simple gendarme, écho fidèle de son supérieur, comme le Pandore de la romance de Nadaud.

— As-tu vu la borne kilométrique que nous venons de passer ?

— Je l'ai vue, mon brigadier, mais il fait trop noir pour voir le numéro.

— Il y a bien une demi-heure que nous avons quitté la Cour-Dieu ?

— Une demi-heure environ, mon brigadier.

— Temps de chien ! répéta le brigadier.

— Chien de temps ! fit le simple gendarme.

Il y eut un silence ; et, dame ! même quand on est gendarme, c'est-à-dire un héros modeste toujours prêt à sauvegarder la propriété et à donner sa vie pour l'ordre social, on n'est pas enclin à la causerie quand on chevauche par la pluie et le vent, et par une nuit noire, sur un chemin détrempé, au beau milieu de la forêt d'Orléans, entre Pithiviers et la Cour-Dieu.

Enfin, le brigadier reprit :

— Hé ! Poliveau ?

— Mon brigadier ? répondit le simple gendarme qui répondait à ce nom.

— Quand tu verras une nouvelle borne tu regarderas.

— Oui, mon brigadier, je regarderai, et puis ?

— Tu descendras de cheval.

— Oui, brigadier.

— Et tu tâcheras de voir le numéro. Je ne suis pas fâché de savoir combien nous avons encore de kilomètres d'ici à notre soupe.

— Ma foi, brigadier, dit Poliveau le gendarme, abandonnant un moment son rôle d'écho fidèle pour prendre une initiative, je n'ai pas besoin de cela.

— Tu n'as pas besoin de descendre de cheval ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'ai pas besoin de regarder le numéro de la borne pour le savoir.

— Et comment t'y prendras-tu, camarade ?

— Je ne peux pas bien juger pour le moment, vu que nous sommes en plein bois ; mais il m'est avis que nous ne sommes plus bien loin d'un endroit qu'on appelle la Belle-Croix.

— Fort bien. Et il y a une croix ?

— Certainement.

— C'est vrai, je l'ai remarqué ce matin. Mais une croix n'est pas une borne kilométrique, gendarme Poliveau.

— C'est vrai, brigadier, mais à dix pas de la croix, il y a une borne.

— C'est différent.

— Et cette borne porte le n° 15.

— Cré nom ! dit le brigadier, un joli ruban de queue, et pas une maison, pas un cabaret pour se réchauffer d'un verre de vin.

— Tenez, reprit le gendarme Poli veau, je vois la croix. Regardez... là... sur la droite.

— Ah ! oui !

— Et la borne...

— Moi, j'en vois deux, dit le brigadier.

— Vous voyez deux bornes ?

— Oui, une à gauche, l'autre à droite.

— Alors, vous voyez double, mon brigadier, sauf le respect légitime que je dois à mon supérieur.

— Mais non, dit le brigadier en étendant la main ; là, sur la gauche, au bord du fossé...

— Bon !,

— Ne vois-tu pas quelque chose de blanc ?

— C'est ma foi vrai. Qu'est-ce que ça peut donc bien être ?

Comme le gendarme Poliveau disait cela, son cheval pointa les oreilles et s'arrêta court, manifestant une certaine émotion.

Le cheval est un des êtres de la création dont l'ouïe est le plus développée.

Le cheval du gendarme avait entendu un bruit lointain, si faible, si peu accentué que ni le brigadier, ni son compagnon, n'avaient rien entendu.

Poliveau lui donna un coup d'éperon.

Le cheval se remit en route ; mais à dix pas de est objet blanc qui avait attiré l'attention des deux gendarmes, il s'arrêta de nouveau.

Alors le brigadier et le gendarme entendirent distinctement, à leur tour, un gémissement assez semblable au vagissement d'un enfant nouveau-né.

Puis il leur sembla que l'objet blanc s'agitait.

— Nom d'une pipe ! dit le brigadier, qu'est-ce que cela ? Tiens-moi mon cheval, Poliveau.

Et le brave homme mit lestement pied à terre, retroussa son manteau pour ne pas marcher dessus, s'approcha de l'objet blanc, se pencha dessus et jeta une exclamation de surprise.

Malgré l'obscurité de la nuit, le brigadier avait tout de suite vu ce dont il s'agissait.

C'était bien le vagissement d'un enfant qu'ils avaient entendu, et cet enfant, enveloppé dans des langes blancs, avait été déposé sur le bord de la route, tout près du fossé.

Le pauvre petit être se débattait et pleurait, grelottant de froid sous les après baisers de la pluie fouettée par la bise.

Eh bien, en voilà une trouvaille ! dit le gendarme Poliveau, qui avait pareillement mis pied à terre.

— Pauvre petit ! dit le brigadier, c'est encore un coup de fortune que nous ayons passé par ici ; il serait mort de froid avant le jour.

— Quelle est donc la misérable femme qui a pu ainsi abandonner son enfant ? s'écria le gendarme avec indignation.

— Quand on pense qu'un loup aurait pu sortir du bois et en faire son souper !

Le brigadier avait enveloppé l'enfant dans un pan de son manteau.

— Hé ! Poliveau, dit-il, c'est fini de nous plaindre. du temps ; faut remonter à cheval, jouer de l'éperon et gagner Pithiviers au plus vite, si nous ne voulons pas que le pauvre petit meure en chemin.

Et les deux braves soldats mirent leurs montures au galop, emportant le pauvre petit être qu'une mère dénaturée avait abandonné en cet endroit sinistre et désert.

II

Les bons gendarmes galopèrent ; mais la pluie tombait toujours et la forêt ne finissait pas.

L'enfant pleurait, entortillé dans le manteau du brigadier.

— Hé ! Poliveau, dit ce dernier, jamais la pauvre créature ne pourra supporter un pareil temps. Est-ce qu'il n'y a pas une maison sur la route ?

— Il y en a une, brigadier.

— Il faudra nous y arrêter et, à moins que nous n'ayons affaire à des gens sans cœur ni âme, ils se chargeront bien de cet enfant jusqu'à demain.

— Brigadier, vous avez raison, dit Poliveau.

— Et, est-elle loin, cette maison ?

— Tenez, voilà le bout de la forêt ; voyez-vous une cheminée à travers les arbres ?

— Ah ! je vois, dit le brigadier.

Et il éperonna son cheval.

La maison indiquée par le gendarme Poliveau était une espèce de cabane, couverte en chaume, posée à deux pas de la route, au milieu d'un jardinet clos d'une haie.

Un pauvre ménage y vivait.

Le mari était bûcheux et travaillait en forêt neuf mois de l'année.

La femme élevait ses quatre enfants, dont le dernier était encore à la mamelle.

Ils avaient un arpent de terre, une vache, quelques poules.

La vache tondait l'herbe des fossés, les poules picorèrent en forêt, les deux aînés des enfants, deux marmots de huit et de sept ans, ramassaient du crottin sur les chemins, et tout ce pauvre monde, bêtes et gens, vivait comme il pouvait, chaque jour suffisant à sa peine et amenant l'espérance pour le lendemain.

Ce fut un grand émoi quand les gendarmes s'arrêtèrent à la porte.

Le bûcheux n'était pas rentré. Les enfants dormaient pêle-mêle sur un grabat, la mère raccommodait des guenilles à la lueur d'un morceau de

sapin résineux qui lui servait de chandelle.

Les enfants s'éveillèrent en sursaut.

La vue des gendarmes fait toujours un certain effet dans les campagnes. Si tranquille que soit sa conscience, le paysan tressaille toujours à la vue du tricorne et des buffleteries jaunes.

Le bûcheux était un peu braconnier, il posait des collets à chevreuil dans le bois.

La femme devint donc toute tremblante en voyant entrer les gendarmes, et les enfants se blottirent dans la paille de leur grabat.

Mais le brigadier ouvrit son manteau et l'enfant qu'il portait, ébloui par la lumière, se remit à pleurer de plus belle.

— Hé ! Jésus mon Dieu ! qu'est-ce que ça ? s'écria la femme du bûcheux.

— Un pauvre enfant abandonné que nous avons trouvé sur la route, dit le brigadier.

— Faut-il qu'il y ait des malheureux ! exclama la pauvre femme faisant allusion à la mère de l'enfant abandonné.

— C'est pas tout ça, la mère, dit le brigadier, qui avait aperçu en entrant une berceuse d'osier dans un coin de la cabane, faut que vous nous gardiez ce pauvre marmot jusqu'à demain et que vous lui donniez à teter. Il fait un temps de malédiction, et il mourrait en chemin.

— Je n'ai plus beaucoup de lait, répondit la paysanne, vu que je vas sevrer mon dernier ; mais j'en aurai toujours assez pour que cette pauvre créature ne meure pas de faim d'ici demain.

Et elle prit l'enfant dans ses bras et lui présenta le sein.

L'enfant s'apaisa aussitôt.

— Ce soir même, poursuivit le brigadier, nous irons faire notre déclaration au maire, n'est-ce pas, Poliveau ?

— Oui, brigadier.

— Puis demain nous viendrons chercher l'enfant.

— Et qu'en ferez-vous, mes bons messieurs ? demanda la femme du bûcheux.

— Dame ! le maire l'enverra à l'hospice.

— Pauvre petit ! c'est'y malheureux tout de même... Si je n'avais pas quatre enfants déjà, je crois que je le garderais... Nous sommes bien pauvres, mais il serait peut-être encore plus heureux qu'aux Enfants-Trouvés.

— Oh ! ça, bien sûr, dit le gendarme Poliveau.

— Ah ! soupira le brigadier, si j'avais une autre femme que la mienne, je sais bien qui s'en chargerait ! Mais j'ai épousé une quasi-demoiselle, la fille de l'épicier de Malesherbes, une chipie qui fait déjà la vie dure à ses propres enfants...

— Et moi je n'ai pas de femme, dit Poliveau. Si encore on était sûr de pouvoir l'élever au biberon...

Le pauvre enfant ne lâchait pas le sein de la paysanne, et les marmots, après avoir eu grand'peur, s'étaient approchés un à un, et le plus petit des trois, car le nourrisson ne s'était pas réveillé, le plus petit, disons-nous, s'était pris à jouer avec les aiguillettes du brigadier et lui disait :

— Hé ! monsieur le capitaine, c'est'y un petit frère ou une petite sœur que tu nous apportes ?

— Ma parole ! je n'en sais rien, dit le brigadier.

Il se trouva que c'était une petite fille.

— Ah ! mes bons messieurs, dit la femme du bûcheux, c'est malheureux pour la pauvre petite que vous n'ayez pas fait un kilomètre de plus.

— Pourquoi cela ? demanda le brigadier.

— Parce que, au delà de Courcy, en tirant sur la gauche, à cent mètres de la route, il y a un château, et que, si vous étiez allés frapper à la porte, ç'aurait été peut-être un grand bonheur pour cette enfant.

— Ah ! il y a un château, dit le brigadier qui était tout nouvellement dans le pays.

— Et des gens bien charitables dedans, allez ; on ne les aime guère dans le pays, les bourgeois du moins, parce qu'ils ne sont pas avares de leurs biens, comme les riches de par ici ; mais les pauvres ne se plaignent pas d'eux. Mon homme a été malade tout l'hiver, et sans la dame du château nous aurions eu bien de la misère, allez !

Le brigadier et le gendarme se regardèrent.

— Ce serait peut-être un coup de fortune pour la pauvre petite, dit Poliveau.

— Et elle n'irait pas aux Enfants-Trouvés, dit le bon brigadier.

— Maintenant elle a tété, elle est bien réchauffée, poursuivit Poliveau, si nous allions à ce château.

— Ce n'est pas pour m'en débarrasser que je vous dis cela, au moins, fit la femme du bûcheux.

— Je le crois sans peine, ma bonne femme.

— Mais c'est peut-être son bonheur que vous feriez ; ils n'ont pas d'enfants jusqu'à ce jour. Est-ce qu'on sait ce qui peut arriver ?

— Ma foi, dit le brigadier, arrive que pourra. Allons au château. Et comment s'appellent-ils, les bourgeois de là-bas ?

— C'est un monsieur d'Orléans qui se nomme M. Durand, répondit la femme du bûcheux ; sa femme est une Parisienne.

— Et vous croyez qu'ils prendront l'enfant ?

— C'est bien possible, pour ne pas dire que c'est sûr.

— Eh bien, allons-y, dit le brigadier.

La petite fille abandonnée s'était endormie sur le sein de la bûcheronne.

Le brigadier l'enveloppa dans un lambeau de vieille couverture que cette femme lui donna, le couvrit de son manteau ensuite, conservant toutefois les langes qui étaient mouillés, et il dit à Poliveau :

— Allons, à cheval, camarade, nous mangerons la soupe plus tard qu'à l'ordinaire e soir, mais le devoir passe avant l'appétit.

— Mais il me semble que je n'ai plus faim, acheva le brave gendarme Poliveau.

III

S'il est un mot dont on abuse dans certaines provinces, notamment dans l'Orléanais, c'est celui de château. La moindre maison bourgeoise un peu confortable, le moindre pavillon de chasse au bord d'un bois, voire même une ferme qui a logement de maître, prennent cette dénomination pompeuse.

Le château dont avait parlé aux gendarmes la femme du bûcheux et vers lequel les braves gens galopaient maintenant, n'était pas un château.

C'était une maison carrée, plantée à la lisière de la forêt, avec une douzaine d'arpents de bois particuliers en guise de parc, une pelouse, un jardin, des communs bâtis en brique rouge, le tout ayant bon air et grande mine, mais absolument rien de féodal.

Cette propriété s'appelait Bellombre.

Elle appartenait à M. Durand, qui n'avait pas la moindre prétention nobiliaire.

M. Durand était le fils d'un riche marchand de vin de Beaugency. Il avait été élevé à Paris, et, riche de cinquante mille livres de rente, il avait mené

ce qu'on appelle la haute vie pendant plusieurs années.

Puis il s'était marié, négligeant l'entremise d'un notaire et ne consultant que son cœur, c'est-à-dire épousant une jeune fille belle, spirituelle, élégante, douée d'une foule de talents d'agrément, mais dépourvue de dot.

M. Victor Durand avait toute sa fortune dans l'Orléanais, et on le voyait souvent venir dans sa ville natale avant son mariage.

Il était mal noté.

Un homme qui préfère Paris à Orléans, qui dépense son revenu, sans faire aucune économie, est du Jockey-Club et fait courir, ne saurait être qu'une pauvre cervelle.

Les mères criaient bien haut qu'il n'aurait jamais leurs filles ; ses anciens amis de collège haussaient les épaules et disaient qu'il ne fréquentait à Paris qu'une société déplorable.

Tous ces on dit amusaient beaucoup M. Durand quand il était garçon, mais finirent par l'ennuyer quand il se maria.

Son mariage, du reste, fut un scandale et fit émeute.

Un homme élevé dans les sages traditions de la province, qui a cinquante mille livres de rente et pourrait prétendre à une héritière, épouser une fille sans dot, c'était abominable !

Bellombre était une propriété de famille. M. Durand y amena sa femme ; elle trouva cette solitude charmante.

Pendant six mois, une légion de maçons, de menuisiers, de tapissiers envahit la vieille maison de campagne et la remit à neuf.

Le scandale continuait.

Puis, les ouvriers partis, les maîtres arrivèrent.

Chevaux anglais, meute de trente têtes, voitures élégantes, domestiques irréprochables, tout était en harmonie.

M^{me} Durand était une lionne.

Elle montait à cheval, autre scandale ; elle conduisait un tilbury attelé de deux poneys d'Ecosse ; elle suivait une chasse à courre depuis le lancer jusqu'à l'hallali.

De la fin d'août à la fin de novembre, Bellombre était une demeure bruyante, animée, fréquentée par des Parisiens et une foule de gens damnables, sinon damnés.

Ceci explique les paroles de la femme du bûcheux :

— Lesbourgeois de par ici ne les aiment guère, à cause qu'ils ne sont pas regardants, mais le pauvre monde ne s'en plaint pas.

En effet, Bellombre était la maison charitable entre toutes ; le pauvre y trouvait du pain et un abri, le paysan y gagnait de bonnes journées, l'ouvrier y avait toujours du travail.

Et les voisins haussaient les épaules et disaient :

— Voilà des gens qui seront bientôt ruinés ; attendons !

Or, ce fut donc à la porte de Bellombre que les gendarmes allèrent frapper.

La châtelaine était au coin du feu, un livre à la main.

M. Durand se trouvait à Paris.

Quand on vint dire à la jeune femme que le brigadier de gendarmerie voulait lui parler, elle fut quelque peu étonnée, mais elle donna l'ordre de l'introduire.

Le brigadier entra, suivi de Poli veau.

Les deux gendarmes n'étaient pas orateurs, et le brigadier, qui s'était tout d'abord empêtré dans un beau discours, finit par avaler un juron, ouvrit son manteau et présenta à la châtelaine étonnée la petite fille trouvée sur la route.

M^{me} Durand avait à peine trente ans.

— Mes amis, dit-elle aux gendarmes, je ne vous promets pas de l'adopter. Ni M. Durand ni moi n'avons encore renoncé à avoir un héritier ; mais je vous promets d'élever cette enfant, et vous êtes de braves gens de me l'avoir apportée.

Le lendemain, M^{me} Durand avait fait venir une nourrice au château, et la petite fille était baptisée sous le nom de Jeanne.

Les langes dans lesquels elle était enveloppée étaient marqués de deux lettres, un J et un R.

M^{me} Durand les conserva précieusement.

Or, cela se passait en 1825, et c'est vingt-trois années plus tard que nous allons retrouver l'héroïne de notre modeste récit.

FIN DU PROLOGUE

CHAPITRE I^{er}

Le village de Coursy est le premier qu'on rencontre en sortant de la forêt d'Orléans quand on vient de Fay-aux-Loges.

C'est un bourg d'une centaine de feux, habité par quelques laboureurs et un plus grand nombre de bûcherons, marchands de bois et autres gens de forêt.

Le premier dimanche d'octobre 1848, c'était la fête patronale du pays.

La secousse révolutionnaire ne s'était pas trop fait sentir dans le pays ; on n'avait massacré personne, les bourgeois étaient restés dans leurs maisons et, à part quelques pauvres cervelles qui avaient un moment rêvé le partage des terres et une nouvelle loi agraire, personne n'avait pensé qu'il y eût rien de changé.

Seulement l'argent était devenu rare et le travail plus rare encore.

Mais le peuple français a une sorte de philosophie qui lui permet de traverser les mauvais jours, et les braves gens de Coursy n'avaient pas jugé nécessaire de contremander leur saint et ils le fêtaient comme à l'ordinaire, les femmes dans leurs robes des dimanches, les hommes au cabaret, les jeunes garçons grimant après un splendide mât de cocagne.

Il y avait un rassemblement de curieux devant l'église et la mairie, qui est en même temps la maison d'école.

Mais ce rassemblement, qui se composait d'une quarantaine de personnes, ne s'occupait ni de la fête, ni des événements politiques, et paraissait entièrement absorbé par la contemplation d'une grande affiche jaune apposée sur un mur.

Le mot VENTE, écrit en grosses lettres, était placé en tête de ce placard, et au-dessous on y lisait encore : Par autorité de just ce.

Ce placard faisait savoir dans la langue euphonique et magistrale de messieurs les huissiers que, le 3 novembre prochain, il serait procédé à la vente par adjudication et sur saisie immobilière, au plus offrant et dernier enchérisseur :

1° Du château de Bellombre, avec parc, communs et dépendances ;

2° De deux fermes situées sur le même territoire de ladite commune de Coursy.

Lesdits immeubles appartenant au sieur Pierre-Victor Durand, propriétaire, actuellement domicilié audit château de Bellombre.

Il y avait une véritable consternation peinte sur tous ces visages de paysans, et chacun commentait à sa manière ce triste événement.

Un vieux bûcheron disait :

— On a beau être riche, quand on va du train où allait le pauvre M. de Bellombre, on finit toujours par faire la culbute.

— Il a plus mangé d'argent pour le pauvre monde que pour lui-même, répondit une brave femme qui se trouvait dans le groupe.

— C'est'y Dieu possible, reprit un troisième, qu'il y ait des gens si riches qui ne donneraient seulement pas une croûte de pain à un pauvre, quand des gens charitables se ruinent !

— Vous ne savez pas la chose, les gars, dit alors un homme silencieux jusque-là.

Cet homme était un vigneron aisé, quelque peu clerc à ses heures, qui avait étudié dans sa jeunesse pour être prêtre et qui passait pour être aussi malin qu'un notaire.

— Qu'est-ce que ça veut donc dire, père Migeon, que des gens qui étaient encore riches, il y a un an, se trouvent ruinés tout à coup ? dit alors la femme qui avait déjà pris la parole.

— C'était ce que j'allais vous expliquer, mes enfants, répondit le vieux vigneron.

— Parlez ! parlez ! firent plusieurs voix.

Le vigneron tira de sa poche une tabatière dite queue de rat, se barbouilla le nez et dit d'un ton sentencieux :

— M. Durand a un beau bien, mais il avait des dettes.

— Comment donc ça ?

— Voici dix-huit ans, en 1830, il avait mis dans le commerce d'un de ses amis, M. Popineau, marchand de charbon à Orléans, une somme de deux cent mille francs.

M. Popineau, qui était un homme habile au dire de tout le monde, était un imbécile par le fait : il se ruina et fit faillite, et M. Durand en fut pour ses deux cent mille francs, juste au moment où il avait acheté des terres.

M. Durand avait plus d'un million ; mais une brèche de deux cent mille francs, dame ! c'est dur à boucher. M. Durand emprunta.

Les premières années, il s'en allait passer l'hiver à Paris ; mais, un beau matin, il eut un enfant, une fille, M^{lle} Blanche, qui a tout à l'heure quinze

ans et que nous appelons la petite demoiselle.

M. Durand s'est adonné, comme tous les Parisiens, à la passion de l'agriculture ; il a fait valoir, ce qui est bon pour nous et mauvais pour les bourgeois qui vont toujours à la annule et mangent tous les ans un peu de leur capital.

C'est un engrenage dans lequel on commence par mettre un doigt et où l'on finit par laisser passer tout le corps.

Il a fait des drainages, il a planté, il a desséché des étangs, et il a achevé de s'endetter.

Il doit au moins trois cent mille francs à l'heure qu'il est.

Vous me direz qu'il lui reste deux fois cette somme et peut-être même plus ; mais ça n'empêche pas qu'il est ruiné.

Depuis que nous sommes en république, tout le monde a peur pour son argent. Ceux qui en ont le cachent ; ceux à qui on en doit le réclament.

Il avait bien des amis, M. Durand, mais il n'en a pas trouvé un qui lui prêtât trois cent mille francs sur première hypothèque ; il ne trouverait pas mille écus au jour d'aujourd'hui ; son hypothèque est à jour, et il est dans les mains de trois marchands de biens, une manière de bande noire, quoi ! qui ont juré d'avoir Bellombre pour un morceau de pain.

Le père Migeon eût sans doute longtemps encore péroré sur ce ton-là, si l'attention générale n'eût été détournée par des cris et des rires.

Une bande d'enfants moqueurs poursuivait en la huant une pauvre créature, qui semblait vouloir se dérober le plus vite possible aux regards.

— Hi ! Jeanneton ! Hi ! la bossue ! criaient les uns.

— Hi ! Jeanneton la bancale, toi qui vas d'ici et de là, quelle nouvelle apportes-tu ?

Celle qu'ils accablaient ainsi de leurs moqueries était une jeune fille, petite, bossue, bancale, horriblement grêlée et qui aurait dû inspirer la compassion. Un homme sortit du rassemblement, alla droit à la jeune fille qui se sauvait tout émue, et, la prenant sous sa protection, cria aux polissons du village :

— Je vas vous corriger de la belle manière, vilains drôles, si vous faites encore des malices à la pauvre petite Jeanneton...

CHAPITRE II

Le pauvre être disgracié de la nature, que les enfants du village poursuivaient de leurs quolibets et qu'un paysan venait de prendre sous sa protection, n'était autre que l'enfant trouvé par les gendarmes vingt-trois ans auparavant, un soir de pluie, sur la route de Fay-aux-Loges à Pithiviers, en pleine forêt et auprès du carrefour de la Belle-Croix.

L'histoire de ce pauvre être pendant les vingt-trois années qui venaient de s'écouler était simple et touchante.

M^{me} Durand avait fait venir une nourrice. et avait élevé la pauvre petite.

Elle avait alors une jolie figure, et tant qu'elle demeura enveloppée dans ses langes, on put croire qu'elle serait un jour une jolie fille bien leste et bien découplée.

Elle avait de beaux cheveux bruns qui poussèrent très-vite, de grands yeux d'un bleu sombre, presque noir.

Quand elle eut trois ans et qu'elle commença à marcher, on s'aperçut qu'elle boitait.

Un peu plus tard, son épine dorsale offrit une légère déviation.

Non-seulement la pauvre enfant était boiteuse, mais encore elle devenait bossue.

Ce fut un grand chagrin pour M^{me} Durand qui l'aimait beaucoup.

Puis il arriva ce qui advient quelquefois.

A trente-cinq ans sonnés, M^{me} Durand, qui n'avait jamais eu d'enfant, devint mère.

Les joies de la maternité reléguèrent Jeanne au second plan.

Jusque-là elle avait été l'enfant de la maison, et quelques personnes avaient même pensé qu'elle pourrait bien être un jour une riche héritière.

La naissance de la petite demoiselle fit passer Jeanne au rang des servantes.

A onze ans, elle était si petite, si chétive, qu'on lui en eût donné huit à peine.

A douze ans, une maladie terrible vint achever l'œuvre de disgrâce.

Jeanne eut la petite vérole.

Elle était boiteuse et bossue, elle fut grêlée, et ses yeux, violemment tournés par la maladie, devinrent louches.

Ce n'était plus qu'un petit monstre.

Enfin, pour comble de malheur, son intelligence, assez voilée jusque-là, parut s'arrêter, comme une horloge dont on a soudainement arrêté le balancier.

M. et M^{me} Durand avaient néanmoins de l'affection pour elle ; mais leur propre enfant grandissait, devenait jolie et charmante, et insensiblement Jeanne quitta le salon pour la cuisine.

Là, sa vie devint une sorte de martyre.

Les domestiques se moquaient d'elle et la tourmentaient.

Souvent, à l'insu des maîtres, elle était battue, pincée jusqu'au sang. Jeanne pleurait quelquefois, mais elle ne se plaignait jamais.

Jeanne ne s'appelait plus que Jeanneton.

Un cocher, récemment venu de Paris, lui donna le sobriquet de la chambarde.

Une femme de chambre l'appela Jeanneton l'écumoire.

Les paysans des environs la huaient quand elle passait.

Un jour, M^{me} Durand qui ignorait toutes ces persécutions en fut avertie.

Elle fit venir la pauvre petite et la questionna. L'enfant ne voulut rien dire et n'accusa aucun de ses bourreaux.

Alors M^{me} Durand lui dit :

— Je vais t'envoyer à Orléans, je te mettrai dans une pension, et quand tu seras une grande fille, je te donnerai une petite dot et je te marierai.

Alors Jeanne se mit à fondre en larmes ; elle se jeta à genoux, joignit les mains et supplia qu'on la gardât à Bellombre.

Jeanne avait au cœur un amour, une adoration : c'était la petite demoiselle.

Elle l'avait vue naître, elle la portait dans ses bras ; elle s'agenouillait devant elle et la contemplait.

M^{me} Durand se laissa fléchir.

Jeanneton était demeurée au château.

Puis les années étaient venues ; mais les persécutions dont la pauvre fille avait vu son enfance abreuvée n'avaient point cessé.

Les domestiques s'étaient renouvelés, mais les traditions de la cuisine et de l'office avaient survécu à leur départ.

On appelait toujours Jeanneton la chambarde ou l'écumoire, et on continuait à la malmenier.

La pauvre enfant était d'une patience angélique.

Un sourire de la petite demoiselle ramenait le calme dans son cœur souvent gros et ulcéré.

Nous l'avons dit, à la suite de cette épouvantable maladie qui avait achevé de faire d'elle un monstre, son intelligence était demeurée comme stationnaire.

Elle comprenait avec lenteur et souvent elle ne comprenait pas.

Le jour où des hommes vêtus de noir étaient venus à Bellombre armés de paperasses, avaient fait un inventaire minutieux du mobilier et inscrit chaque objet sur un registre ad hoc, Jeanneton les avait regardés avec étonnement.

A la cuisine, elle avait entendu de cyniques propos...

Les valets, en présence du désastre du maître, ne se gênaient plus pour parler haut.

Jeanneton écoutait et ne comprenait pas.

Depuis le départ des hommes vêtus de noir, elle avait vu M. Durand triste et sombre, et M^{me} Durand qui pleurait.

Qu'est-ce que cela voulait donc dire ?

Jeanneton n'en savait pas plus long que la petite demoiselle, à qui on avait caché avec soin la ruine prochaine de sa famille.

Or, ce jour-là, Jeanneton était allée faire une commission au bourg.

La cuisinière lui avait dit :

— Va me chercher du lard chez le boucher.

Jeanneton était partie.

En chemin, elle avait fait rencontre d'un paysan qui lui avait dit :

— Quand est-ce donc la vente ?

— Quelle vente ? avait demandé Jeanneton.

— La vente du château.

La pauvre fille avait répondu :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Elle est toujours innocente, avait murmuré le paysan en s'éloignant.

Innocente, dans sa pensée, voulait dire idiote.

Et Jeanneton avait continué son chemin vers le bourg.

Mais là, comme on l'a vu, les gamins s'étaient mis après elle et peut-être l'eussent-ils maltraitée sans l'intervention de cet homme qui s'approcha de

la malheureuse servante et les fit reculer.

CHAPITRE III

Le père Migeon, ce bel esprit pratique du bourg de Coursy, avait eu raison.

Pour trois cent mille francs qu'il devait, on allait ruiner M. Durand qui possédait plus d'un million.

Le jour de l'adjudication arriva. Personne ne se présenta, si basse que fût la mise à prix.

Ce n'était pas cependant que les acquéreurs manquassent.

Il y avait longtemps que ce beau domaine de Bellombre que M. Durand avait augmenté, embelli, et dans lequel il avait enfoui ses économies de vingt années, était convoité.

Convoitées aussi étaient trois maisons alignées du même côté dans la rue Jeanne-d'Arc, à Orléans, et qui rapportaient douze ou quinze mille livres de rente.

Et une ferme en Beauce, et des prés dans le val de la Loire.

Il y a en Amérique un animal qu'on appelle le fourmilier, et qui passe des heures et des journées entières collé contre un tronc d'arbre, immobile, patient à guetter les insectes auxquels il emprunte son nom. Il est en province des hommes non moins patients, non moins tenaces à surveiller une proie souvent lointaine.

Depuis dix ans, on savait à Jargeau, à Châteauneuf, à Arthenay, à Orléans, que M. Durand était gêné, si riche qu'il pût être.

Souvent il n'arrivait pas à l'heure pour payer les intérêts de ses hypothèques.

Il est vrai qu'il attendait ses fermiers, qu'il faisait quelquefois remise d'un terme à ses locataires.

De pareils actes auraient dû plaider en sa faveur. Au contraire, on le regardait comme un imbécile.

Depuis six années, il s'était formé contre lui une véritable association qui n'attendait que l'occasion pour agir.

Son luxe insolent lui avait fait plus d'ennemis que d'amis ; toutes les bourgeoises des environs, qui se promenaient l'été avec de petites robes qui se lavent, avaient pris en haine l'élégance de M^{me} Durand, restée Parisienne à la campagne.

Ses chevaux anglais avaient humilié les percherons du voisinage attelés à l'antique cabriolet roulant cahin-caha avec un formidable bruit de ferraille ; sa meute bien gorgée, bien créancée, chassant le chevreuil d'une manière irréprochable, faisait honte aux deux bassets de pieds inégaux que MM. tels ou tels possédaient pour braconner le lapin sur leurs terres, voire même sur celles de autres.

L'association s'était accrue de tout le monde.

Les porteurs des obligations hypothécaires en firent partie.

1848 arriva, et pendant quelques mois on chanta par les rues de Paris, aussi bien qu'en province, une chanson intitulée la Mort de M. Crédit.

Alors la mine éclata.

Chacun voulut être payé, et tous en même temps.

Comme l'avait dit le père Migeon, on ne trouve pas trois mille sous quand la confiance publique est ébranlée.

Les-amis de M. Durand s'entendirent ; ils eurent même de petites réunions préparatoires dans le plus profond mystère.

On se fit des concessions réciproques, on discuta à l'amiable, chacun choisit par avance sa part des dépouilles, et il fut convenu qu'on ne se ferait pas concurrence.

M. Durand avait des parents assez proches.

Un cousin germain dit qu'il s'arrangerait volontiers des maisons de la rue Jeanne-d'Arc.

Un autre, quelque peu oncle de M. Durand à la mode bretonne, et qui ne lui avait jamais pardonné de ne pas brûler de la chandelle à la cuisine, s'engagea à ne pousser ni Bellombre, ni les fermes de Beauce, ni les maisons, si on le laissait paisiblement étendre sa griffe sur les prairies du Val qui touchaient précisément à une de ses propriétés. Un ami intime, un camarade de collège, le seul qui eût toujours fréquenté assidûment le châtelain de Bellombre, choisit la ferme d'Arthenay.

Enfin le fameux M. Jouval, de Saint-Florentin, déclara que Bellombre à 300,000 francs était payé.

Qui donc aurait osé faire concurrence à M. Jouval, ce tyranneau de province, dont quelque part déjà nous avons raconté l'histoire ?

Les choses ainsi arrangées, il fut convenu que les mises à prix étaient trop élevées.

Le jour venu, personne ne se présenta.

M. Durand, à qui on vint apprendre ce résultat, se jeta au cou de sa femme et lui dit :

— Nous sommes sauvés !

La pauvre femme, qui pleurait, le regarda d'un air hébété.

— Oui, poursuivit M. Durand, je savais bien que- malgré ses criailleries la province avait du bon.

Nous avons encore des amis, et personne ne veut profiter de notre malheur.

Le pauvre homme disait cela dans ce vaste salon de Bellombre où il avait donné tant de bals et de fêtes, et dans lequel depuis un mois il avait versé tant de larmes.

Il se mit à la fenêtre, il promena un regard joyeux dans les futaies, sur les fermes, sur les jeunes plantations...

Ainsi on regarde un ami qu'on croyait à jamais perdu et qui vous revient.

Pauvre homme !

Un cabriolet se montra dans la vieille avenue d'ormes, attelé d'un cheval gris et crotté jusqu'à l'échiné.

C'était le cabriolet de l'huissier qui avait instrumenté.

Cet huissier était un jeune homme. Il n'était pas encore blasé. Il avait essuyé une larme, du revers de sa manche quand M^{me} Durand, qui était encore belle, avait éclaté en sanglots.

Pourquoi cet homme revenait-il ?

Avait-il donc encore quelque chose à lui dire ?

CHAPITRE IV

L'huissier dans l'exercice de ses pénibles fonctions met un masque de glace sur son visage ; mais en dehors il est un homme comme les autres, et celui-là était très ému en descendant de son cabriolet.

— Monsieur Durand, dit-il en entrant dans le salon, ce n'est pas un huissier qui vient à vous, c'est un ami.

Et il jeta un regard plein de compassion à la pauvre châtelaine, qui avait pris sa fille sur ses genoux et la couvrait de baisers fiévreux.

M. Durand regarda l'huissier avec stupeur.

— Mon ami, vous ! dit-il, vous qui m'avez poursuivi !

Un sourire triste vint aux lèvres du jeune homme.

— J'ai une femme et quatre enfants, monsieur, dit-il ; je fais mon métier, et le plus honnêtement que je peux ; et vous allez voir que j'ai du cœur et que je puis donner un bon conseil.

M^{me} Durand avait pareillement levé les yeux sur lui et le contemplait avec une curiosité anxieuse et pleine d'espérance.

L'huissier poursuivit :

— Personne ne s'est présenté à l'adjudication.

— On n'a pas voulu profiter de notre malheur, répéta M. Durand.

— Vous êtes naïf, monsieur.

— Naïf ?

— Oui. Ecoutez-moi bien. Si mes clients savaient que je suis venu ici, je perdrais leur pratique ; mais peu m'importe ! j'ai la conviction que j'agis en honnête homme et cela me suffit. Rien n'a été vendu.

— Je le sais. Personne ne s'est présenté.

— Non, mais tout le monde s'est entendu.

— Que voulez vous dire ?

— Vos anciens amis, vos parents, vos voisins se sont partagé vos dépouilles par avance.

Et l'huissier, qui était au courant de toutes les machinations que nous avons racontées, ne fit mystère de rien à M. Durand consterné.

— Alors, dit le pauvre homme d'une voix sourde, pourquoi n'ont-ils pas poussé ?

L'huissier se reprit à sourire.

— Les mises à prix fixées par le tribunal étaient trop élevées, selon eux. On veut votre bien pour un morceau de pain. Que les trois cent mille francs dus et les frais soient couverts, c'est tout ce qu'il faut.

— Mais j'ai plus d'un million !

— Vous n'aurez pas mille écus le lendemain de la vente.

Depuis un mois, continua l'huissier, vous vivez ici enfermé, n'entendant rien, ne sachant rien, et personne n'a eu le courage de vous apprendre la vérité.

Mais tout le monde sait de quoi il retourne, et le tribunal mieux que personne.

Vous pensez bien que la magistrature ne se rend pas complice de pareils calculs.

Quand le président a vu qu'on ne se présentait pas, il a baissé les mises à prix, mais il a remis la vente à six semaines. Comprenez-vous ?

— Non, dit M. Durand qui perdait la tête.

— Six semaines, monsieur, mais c'est un siècle par le temps qui court ! et vous comprenez maintenant pourquoi je suis venu ?

— Non, dit encore le pauvre M. Durand.

— Alors, écoutez. Vous ne trouveriez pas un sou en province ; surtout dans ce pays où tout le monde est complice de votre ruine.

Mais vous en trouverez à Paris, c'est impossible autrement.

Partez à Paris, allez chez vos anciens amis, chez les banquiers ; partout, empruntez à dix, à vingt pour cent, s'il le faut, vous y gagnerez encore, mais ne perdez pas une minute.

Et l'honnête huissier prit la main du châtelain de Bellombre et la serra affectueusement.

M^{me} Durand se leva, prit sa fille dans ses bras, et lui montrant le jeune homme :

— Regarde bien monsieur, dit-elle, et quand tu le rencontreras, salue-le avec respect, mon enfant, car c'est un honnête homme.

M. Durand partit pour Paris cette nuit-là même. Il y passa cinq semaines. Chaque jour il écrivait à sa femme.

Tantôt les lettres étaient pleines d'espoir. On lui avait promis de l'argent ; il en trouverait, il en aurait dans quelques heures.

Tantôt elles étaient empreintes d'un sombre découragement ; les combinaisons toutes prêtes à aboutir avaient échoué. Et le temps marchait, et l'argent était invisible. On ne trouve pas trois cent mille francs comme on trouve une épingle dans la rue.

Et M. Durand revint à Bellombre à demi fou de douleur ; et la seconde adjudication eut lieu.

Hélas ! cette fois les choses se passèrent comme le pauvre huissier l'avait prédit.

Bellombre fut adjugé à M. Jouval pour cent cinquante mille huit cents francs.

Les marchands de bien en avaient offert six cent mille en 1840.

L'oncle eut les prairies du Val pour quelques milliers d'écus.

Le cousin se trouva propriétaire des trois maisons de la rue Jeanne-d'Arc.

Cependant ces messieurs firent bien les choses.

Les trois cent mille francs et les frais couverts, il se trouva qu'une petite ferme, une fermette, comme on dit, restait à M. Durand.

Elle valait environ soixante mille francs.

Le lendemain de l'adjudication, M. Jouval se présenta à Bellombre.

Les pauvres gens faisaient leurs paquets, et les domestiques étaient partis.

Il n'y avait plus que Jeanneton auprès de M. et M^{me} Durand.

La pauvre bancale, la bossue, celle qu'on appelait Jeanne l'écumoire, était demeurée fidèle à ceux qui l'avaient élevée.

M. Jouval avait acheté l'immeuble et le mobilier.

Il ne permit pas qu'on enlevât un clou.

M^{me} Durand lui demanda grâce pour un secrétaire en bois de rose qui venait de sa mère.

M. Jouval répondit qu'il avait tout acheté, et que, par conséquent, tout lui appartenait.

Mais il y avait dans l'étable une petite vache bretonne qui faisait la joie de la demoiselle.

La petite Blanche supplia qu'on lui laissât sa vache.

M. Jouval se mit à rire.

Alors M. Durand eut un accès d'indignation :

— Pourquoi donc, dit-il, ne gardez-vous pas aussi ma femme et ma fille ? Qui sait ?... Peut-être aussi les avez-vous achetées ?...

M. Jouval répondit par des injures.

Le soir, les pauvres gens dépossédés partirent dans une mauvaise carriole d'osier pour la ferme qui leur restait.

Cette ferme se nommait la Fringale ; et c'est là que nous retrouverons Jeanne, la petite demoiselle et M. Durand, à quelques années de distance de la catastrophe que nous venons de raconter.

CHAPITRE V

On l'appelait la Fringale, cette pauvre ferme désormais l'unique patrimoine de la famille Durand.

Chaque pays, ou à peu près, possède sa Fringale.

Quand une ferme est ingrate, stérile, que le laboureur y enfouit inutilement ses économies et ses sueurs, et s'y ruine peu à peu, les gens d'alentour finissent par lui donner ce nom qui est synonyme de faim canine.

La Fringale de M. Durand était bien nommée.

Elle était de l'autre côté de la forêt, au sud-ouest, entre Boigny, Vunvecq et Moinou.

M. Durand n'avait jamais pu en tirer un sou de revenu : le sol sablonneux se refusait à produire du grain ; le voisinage d'un étang y donnait la fièvre, et sauf quelques lapins, quelques perdreaux rouges qui s'accommodaient de ses broussailles, nul être vivant n'y avait fait ses affaires.

Par exemple, elle avait une grande étendue, quelque chose comme quatre ou cinq cents arpents.

Au temps de sa prospérité M. Durand avait fait quelques constructions. Il avait bâti un corps de logis convenable pour le fermier, des étables, des greniers, des écuries ; ce qui n'empêchait pas, à chaque fin de bail, le fermier de mettre les clefs sous la porte et d'oublier de payer la rente.

Mais alors M. Durand était riche, et, comme il était humain, il n'avait jamais inquiété personne. Il aimait la chasse à tir en septembre. Ces terres, qui se refusaient de produire du sarrasin, étaient assez giboyeuses, et M. Durand, en outre de la ferme, avait bâti un petit pavillon dans lequel il venait s'installer huit jours chaque année.

Quand la pauvre famille spoliée arriva à la Fringale, elle trouva donc un abri.

C'était un homme de courage, ce brave M. Durand.

— Dieu nous viendra en aide, s'était-il dit.

Et il se mit à l'ouvrage, c'est-à-dire qu'il se fit paysan, vigneron et silviculteur.

La Fringale se refusait à porter une récolte de grains ; mais ses terres sablonneuses étaient caillouteuses en de certains endroits.

M. Durand s'y livra à des plantations de vignobles.

En d'autres parties, le sol était assez léger pour la culture des sapins ; il y fit des semis.

L'argenterie, les bijoux, quelques épaves sauvées du naufrage lui permirent d'attendre ; et travaillant avec ardeur, le pauvre homme se disait : Il faut pourtant que je marie ma fille, il faut que je donne du pain à ma femme.

Jeanneton était devenue l'unique servante de la maison.

M. Durand avait pris deux valets de charrue et formé un petit troupeau.

M^{me} Durand, l'élégante des anciens jours, devint fermière.

Au bout de sept ou huit ans, la vigne donna un rendement ; les sapins poussèrent à merveille. Il était temps, car la gêne commençait à se faire sentir.

C'est un vrai pays perdu que celui-là. Les villages sont éloignés les uns des autres. Il n'y a que peu de châteaux aux environs. L'horizon est triste. Pas une colline pour reposer le regard, pas un ruisseau d'eau courante. Ça et là, une mare ; un peu plus loin, la forêt rabougrie, clairsemée, affreuse à voir.

Pendant huit années la famille Durand ne quitta pas la Fringale un seul jour.

Jeanneton avait près de trente ans ; la petite demoiselle, comme on l'appelait autrefois, en avait tout à l'heure vingt ; les cheveux de M. Durand étaient tout blancs, et sa femme n'était plus que l'ombre d'elle-même.

La pauvre créature avait plus souffert encore que son mari qui, nature plus vulgaire, s'était retrouvé plus robuste au lendemain du désastre.

M^{me} Durand mourait lentement et d'heure en heure depuis huit années.

Un soir, — un soir d'automne calme et doux, elle avait pris Jeanneton à part.

— Ma pauvre enfant, lui avait-elle dit, tu n'es pas une servante pour nous, tu es une amie, tu es notre enfant. C'est à toi que je veux recommander ma fille avant de mourir.

Et comme à ce mot de mort Jeanneton pâissait, la pauvre femme ajouta :

— Ni mon mari ni ma fille ne se doutent de mon état, mais je m'en vais peu à peu. Il est possible que le mois de décembre m'emporte ; il se peut aussi que je traverse l'hiver et atteigne encore le printemps, puis tout sera fini.

Eh bien, ma pauvre enfant, c'est à toi que je recommande ma fille. Tu lui serviras de mère, n'est-ce pas ? Tu veilleras sur elle à toute heure ?...

Jeanneton s'était mise à genoux devant M^{me} Durand et fondait en larmes. Puis tout à coup elle se releva.

La bossue, la bancale, la créature disgraciée apparut alors à M^{me} Durand comme transfigurée, et il lui sembla que Dieu mettait à ce visage horrible un rayon de solennelle beauté, — la beauté du dévouement.

— Oui, madame, dit Jeanne, oui, ma bonne maîtresse, vous avez raison de compter sur moi, car je vous obéirai fidèlement.

Puis elle continua avec une sorte d'éloquence inattendue et sauvage :

— J'ai été longtemps idiote, mais je ne le suis plus. Quand votre malheur est arrivé, je me suis comme éveillée d'une longue torpeur ; mon intelligence assoupie s'est développée tout à coup, et si je suis restée auprès de vous, c'est que je comprenais enfin tout ce que je vous dois, et que je vous aimais ardemment. On ne se soucie guère d'une pauvre créature comme moi ; mais on ne se soucie pas non plus du chien invalide couché au seuil d'une porte.

Cependant le chien est fidèle, et il peut mordre encore s'il ne peut plus courir.

Ainsi je serai une bonne maîtresse, et je veillerai sur la petite demoiselle nuit et jour, jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé un mari.

La prédiction de M^{me} Durand se réalisa.

Elle mourut au printemps suivant, comme poussaient les premiers bourgeons et s'ouvraient les premières feuilles.

Il ne resta plus à la Fringale que M. Durand, sa fille et Jeanne.

M. Durand était tout à fait devenu paysan ; et son intelligence, affaiblie déjà, ne résista pas à ce coup si rude ; désormais il ne restait de lui qu'un vigneron âpre au travail, âpre au gain et à l'épargne.

Et la petite demoiselle était devenue une grande et belle personne, si belle même que les freluquets des environs passaient plus souvent que de raison aux environs de la Fringale.

Mais Jeanneton veillait et, comme on va le voir, l'honorable servante n'avait point trop présumé de ses forces.

Elle était à la hauteur de sa mission.

CHAPITRE VI

Les châteaux étaient rares à l'entour de la Fringale.

Cependant, la chose étant admise que dans l'Orléanais la moindre habitation prend ce nom pompeux, il y en avait un à trois quarts de lieue, tout au bord de la forêt.

Ce château s'appelait la Fougeronne, du nom sans doute de son ancien propriétaire qui se nommait Fougeron.

La Fougeronne appartenait maintenant à une veuve qui y vivait avec son fils.

La veuve avait cinquante ans, le fils vingt-quatre ou vingt-cinq.

Cette veuve, dans sa jeunesse, se nommait Héloïse Fougeron, et son père, un brave homme et un homme d'esprit, n'avait qu'un travers : il avait voulu que sa fille épousât un gentilhomme.

A force de chercher, il en trouva un.

C'était un ancien officier, Gascon d'origine, qui s'appelait Castérac, n'avait pas un sou vaillant, et s'en consolait en parlant des nombreux châteaux que sa famille avait possédés sur les bords de la Garonne et autres fleuves.

M. Fougeron avait une fortune modeste, sept ou huit mille livres de rente, peut-être. Il vivait à Orléans trois mois l'hiver et passait le reste de son temps à son château.

Ce fut à Orléans que le baron de Castérac, qui avait flairé les ambitieuses idées du bonhomme, lui fut présenté.

Comment le Gascon se trouvait-il dans cette ville ? C'est ce que l'histoire n'a pas dit.

Il avait alors quarante-huit ans, mais il était mince, teignait ses moustaches et faisait encore un cavalier très-présentable.

Il plut à Héloïse qui mourait d'envie de devenir baronne.

Le mariage se fit, et, comme la Fougeronne avait besoin de quelques réparations, on y ajouta deux tourelles.

Le bonhomme Fougeron ne parlait plus que de son gendre le baron, lequel, pour flatter sa manie, avait exhumé des liasses de parchemins dont le plus modeste le faisait remonter à Charlemagne.

Pendant une dizaine d'années, le beau-père et le gendre ne parlèrent que de noblesse, généalogie, croisades et merlettes : le premier croyant naïvement que c'était arrivé, comme dit le gamin de Paris ; le second très-heureux d'avoir, en flattant cette folie douce, épousé une jolie fille et un bien-être relatif.

Tous deux moururent presque en même temps, laissant la baronne Héloïse avec un enfant de dix ans qui était déjà d'une jolie force sur le blason et à qui on avait donné le nom chevaleresque de Gontran.

La baronne Héloïse de Castérac avait donc passé sa vie à la Fougeronne, élevant son fils dans certaines idées qui eussent été de mode au quatorzième siècle, mais qui, au dix-neuvième, étaient parfaitement ridicules.

Prenez une bouteille de piquette et versez-la dans un tonneau de vieux vin, elle lui redonnera du ton.

La demoiselle Fougeron n'était que de la piquette peut-être, mais elle avait singulièrement relevé la fierté un peu éventée des Castérac.

Bien certain qu'il descendait de Charlemagne, le jeune Gontran était devenu un grand garçon, lorgnant d'un œil dédaigneux toutes les héritières du voisinage et n'en trouvant aucune digne de porter ce grand nom de Castérac dont l'origine et l'obscurité se perdaient dans la nuit des temps.

Et comme avec sept ou huit mille livres de rente on ne va pas bien loin, il n'avait pas eu la peine d'en refuser aucune, car aucune ne s'était présentée. Il était devenu homme et grand chasseur devant Dieu.

Dès le matin, laissant sa mère enfoncée dans la lecture de la Chesnaye des Bois, il partait, suivi de deux bassets, un fusil sur l'épaule, et arpentait les champs des environs.

Il regrettait parfois que les croisades fussent passées de mode, et il s'en vengeait sur les lapins.

Aucun autre sentiment n'avait fait battre son cœur jusque-là ; et il est probable qu'il se fut écoulé longtemps encore avant qu'il sût rien de la vie réelle, si, un matin, ses chiens ne l'avaient entraîné, à la poursuite d'un lièvre, jusque sous les murs de la ferme de M. Durand.

C'était au commencement de septembre ; il faisait chaud et notre paladin avait soif.

Il siffla ses chiens et entra dans la ferme, en disant :

— Ces bons paysans me donneront bien un verre de vin.

M. Durand était aux champs et tout le monde avec lui.

Tout le monde à l'exception de la petite demoiselle.

Gontran traversa la cour sans rencontrer personne, il frappa à une porte et cria :

— Holà ! bonnes gens !

Les paladins n'interpellaient pas autrement le menu peuple.

Une fenêtre s'ouvrit et Blanche Durand montra son joli minois, disant d'une voix harmonieuse et douce :

— Que demandez-vous, monsieur ?

Gontran leva la tête, vit la jeune fille et éprouva une sensation toute nouvelle. Il eut un battement de cœur et rougit.

— Je vous demande mille pardons, mademoiselle, dit-il ; je croyais être chez de bons paysans et je venais demander à boire.

Et il fit un pas de retraite.

Mais Blanche lui dit :

— Attendez donc, monsieur, je vais vous ouvrir.

Et elle disparut de la fenêtre.

Gontran de Castérac était ébloui, fasciné par cette gracieuse apparition, et il eût voulu prendre la fuite que ses jambes s'y fussent refusées.

Il attendit donc que la porte s'ouvrît...

CHAPITRE VII

Gontran de Castérac éprouvait une émotion tout à fait nouvelle pour lui.

Jusqu'alors, quand on lui montrait une jeune fille, il ne s'inquiétait que de ses quartiers de noblesse, obéissant ainsi à la sotte éducation qu'il avait reçue.

Jusqu'alors, il n'avait jamais regardé une femme en se demandant si elle était belle ou laide.

Mais si l'esprit vient vite aux filles, il vient plus vite encore aux garçons.

Il ne s'écoula guère plus d'une minute entre le moment où Blanche Durand disparut de la fenêtre et celui où la porte, à laquelle Gontran avait frappé, s'ouvrit.

Mais cette minute eut la durée d'un siècle pour lui, et son âme endormie s'éveilla.

Gontran était un enfant tout à l'heure ; il devenait homme tout d'un coup.

Néanmoins il eut une petite désillusion.

Il entendit retentir des sabots dans l'escalier.

Cette créature idéale qui venait de lui apparaître portait donc des sabots ?

Heureusement la porte s'ouvrit, et la désillusion n'eut que la durée d'un éclair.

Blanche était vêtue en paysanne ; mais ses petites mains blanches, son visage charmant et distingué étaient une protestation muette contre cet accoutrement.

Heureusement, cette fois, l'éducation saugrenue de Gontran lui vint en aide.

Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, belle et sotte personne en son jeune temps, n'avait jamais compris qu'à moitié les théories nobiliaires de son défunt mari, et elle mêlait volontiers dans son esprit la fable à l'histoire, confondant les chevaliers des croisades avec ceux de la Table-Ronde, l'ermite Pierre et Godefroy de Bouillon avec l'enchanteur Merlin et le bon roi Artus.

Il s'était suivi de ce pot-pourri intellectuel que le jeune Gontran avait lu pas mal de romans de chevalerie. Or, Dieu sait ce qu'il y a de fées et

d'enchanteurs dans ces récits naïfs de nos pères, de princes métamorphosés en pourceaux et de princesses cachées sous la jupe de laine d'une bergère.

Le souvenir de ses lectures vint donc tout aussitôt au secours de Gontran, légèrement alarmé par ce bruit de sabots.

— C'est quelque noble châtelaine qu'une fée méchante et vindicative aura changée en paysanne, se dit-il.

Blanche le salua et lui dit :

— Entrez, monsieur ; mon père est aux champs ainsi que notre servante, mais je vais pouvoir vous offrir à boire.

Gontran demeurait bouche bée et planté devant elle comme un nègre devant quelque idole sculptée dans un bambou.

— Mais entrez donc, monsieur, reprit-elle.

Alors, le charme perdit de son intensité, et Gontran pénétra dans la maison.

Bien que devenu fermier, M. Durand avait conservé certaines habitudes de son ancienne vie. L'ameublement de la maisonnette n'était pas celui d'une ferme et sentait encore l'existence bourgeoise.

Les meubles étaient en acajou, les rideaux en darnes ; il y avait un vieux tapis dans le petit salon.

Tout cela était propre, luisant, entretenu avec respect par la pauvre Jeanneton.

Mais Gontran aurait préféré trouver un mobilier de paysan.

L'acajou nuisait à la poésie héroïque et fabuleuse, consistant à croire que Blanche était une princesse victimée par une méchante fée ou quelque enchanteur acariâtre.

La jeune fille ouvrit un bahut qui se trouvait dans la salle à manger et y prit un verre qu'elle posa sur une assiette, et une bouteille de vin qu'elle plaça sur la table.

Elle fit tout cela avec une grande simplicité, demeura debout, et, comme Gontran perdait contenance, elle lui versa elle-même à boire et lui dit :

— En effet, monsieur, il fait bien chaud et il a fait bien plus chaud encore tout l'été. Mon père ne s'en plaint pas, car il paraît que la récolte des vignes sera très-belle ; mais on ne peut sortir que le matin et le soir, et je m'en plains un peu, moi.

Ce langage était dépourvu de la moindre chevalerie ; mais Blanche montrait ses dents éblouissantes, sa voix était une musique et son sourire un enivrement.

Gontran descendit enfin de son nuage héraldique et fabuleux, se retrouva de son temps et de son époque, et dit à la jeune fille :

— Est-ce que vous habitez ici toute l'année, mademoiselle ?

— Hélas ! monsieur, répondit-elle avec plus de mélancolie que de tristesse, il le faut bien. Nous avons été riches, mais nous ne le, sommes plus.

Il n'y avait plus moyen de prendre Blanche pour une princesse enchantée. Mais Gontran eut une consolation ; il se dit que Blanche était peut-être le rejeton de quelque vieille famille tombée dans l'obscurité et la misère.

Et comme il ne trouvait pas un mot à répondre, Blanche ajouta :

— C'est à nous qu'appartenait autrefois le château de Bellombre.

— Ah ! vraiment ? dit Gontran qui la contemplait toujours avec extase.

Malheureusement pour lui, Jeanneton arriva.

La brave servante, qui était à deux portées de fusil de la ferme quand il avait franchi le seuil de la cour, s'était empressée d'accourir.

Elle pénétra donc sans crier gare dans le petit salon où Blanche avait reçu le jeune baron Gontran de Castérac.

Elle avait le sourcil froncé et l'air un peu rogue du chien de garde qui voit un nouvel hôte au logis.

Un mot de Blanche la rassura.

Néanmoins elle s'installa dans le salon, sous prétexte de serrer le verre et la bouteille et de remettre les meubles en place, rendant dès lors tout tête-à-tête impossible entre Blanche et Gontran.

Gontran balbutia quelques mots, remercia et finit par s'en aller.

Mais il avait au cœur une première blessure. Blanche y était entrée armée de son sourire, et son cœur battait à rompre.

Le descendant de Charlemagne oublia de chasser ce soir-là.

Il reprit tristement, la tête basse, l'âme bouleversée, le chemin de la Fougeronne.

Gontran n'était plus le même, Gontran sentait qu'il y avait autre chose dans la vie que de sottes idées et des parchemins plus ou moins apocryphes, et les belles tourelles toutes neuves de la Fougeronne lui semblèrent ridicules quand il se prit à songer à l'humble ferme dans laquelle vivait, noble et simple, avec son sourire d'ange et sa voix d'enchanteresse, celle que Jeanneton appelait toujours la petite demoiselle.

Gontran était amoureux !

CHAPITRE VIII

Gontran de Castérac s'était donc en allé tout bouleversé, tout pensif, en proie à une émotion nouvelle pour lui.

On avait montré à Gontran bien des filles à marier, mais aucune ne lui avait produit l'impression d'admiration enthousiaste qu'il venait d'éprouver à la vue de Blanche Durand.

Et il cheminait le front penché, se demandant ce que pouvaient être ces gens qui, après avoir possédé le château de Bellombre, n'avaient plus qu'une ferme située dans un pays à peu près stérile et d'une mortelle tristesse.

Mais comment le savoir ?

D'abord Bellombre était bien à quatre lieues de la Fougeronne, et de l'autre côté de la forêt.

Gontran savait cela, parce qu'il avait été invité à chasser à la Cour-Dieu et que la chasse l'ayant entraîné jusqu'au village de Coursy, on lui avait montré cette propriété à travers les arbres.

La forêt est comme une muraille de la Chine en de certains endroits. Les pays qu'elle sépare n'ont aucune relation entre eux et les habitants ne se connaissent pas.

Quand il arriva à la Fougeronne, Gontran vit un domestique, l'unique du reste, car toute baronne qu'elle était devenue, Héloïse Fougeron ne jetait pas son bien par la fenêtre et vivait avec une économie tout à fait orléanaise.

Le domestique lavait la calèche sur les panneaux de laquelle s'étaient les armoiries des Castérac et à laquelle on attelait, le dimanche, pour aller à la messe, un vieux cheval de labour.

— Dis donc, Germain ? fit Gontran.

— Monsieur le baron ? dit le valet en ôtant sa casquette garnie d'un large galon de similor.

— Connais-tu le château de Bellombre ?

— Oui, monsieur le baron, j'ai passé devant.

— A qui appartient-il ?

— Je ne sais pas ; mais si monsieur le baron désire le savoir, le fermier peut le lui dire, il a tenu une ferme à bail de l'autre côté de la forêt.

Gontran s'en alla chez le fermier ; car la Fougeronne, en dépit de ses tourelles neuves, n'était, après tout, qu'une ferme.

Le fermier, interpellé par Gontran, lui répondit :

— Le château de Bellombre est à M. Archinean.

— Qu'est-ce que c'est que M. Archineau ?

— C'est un bourgeois très-riche qui a acheté le château voici deux ans.

— Et à qui appartenait ce château, auparavant ?

— A M. Jouval.

Ce nom fut comme une douche d'eau froide sur la tête de Gontran.

Était-ce donc M^{lle} Jouval qui lui avait offert à boire ?

Jouval n'était pas un nom des croisades.

Mais le fermier ajouta :

— Vous savez, ce M. Jouval qui était si riche, et qui s'est noyé pendant les dernières inondations.

Gontran respira.

M. Jouval ne pouvait être le père de Blanche, puisque M. Jouval était mort et que Blanche lui avait dit : Mon père est dans les champs.

— Oh ! fit-il, M. Jouval était propriétaire du château de Bellombre ?

— Oui, monsieur le baron.

— Et... avant lui ?

— C'étaient des gens qui se sont ruinés ; des gens de Paris, je crois ; j'en ai entendu dire beaucoup de bien ; mais je ne me souviens pas de leur nom.

Ces derniers mots ramenaient Gontran à son rêve.

Il entra à la Fougeronne et monta à la chambre de sa mère.

Héloïse Fougeron lisait Amadis de Gaule, et se demandait si le héros de ce roman ne serait point, par hasard, un ancêtre de feu le baron de Castérac, son mari.

La baronne n'était pas précisément une femme agréable ni une mère bien affectueuse.

Elle ne tutoyait pas son fils, et lui donnait un baiser bien sec quand il revenait de la chasse.

C'était une grande femme d'un blond hasardé, avec un nez recourbé comme un bec de perroquet, des yeux verts, une démarche pleine de roideur et des mains énormes qui juraient singulièrement avec ses prétentions aristocratiques.

Lorsque Gontran entra, Héloïse Fougeron quitta son livre et prit une lettre ouverte qui se trouvait sur une table, à la portée de sa main.

— Mon fils, dit-elle à Gontran avec un accent qu'elle essayait de rendre solennel et qui n'était que grotesque, venez vous asseoir près de moi ; je veux causer avec vous de choses sérieuses.

Gontran, qui revenait le cœur plein et la tête en feu, tressaillit à ces paroles et, pour la seconde fois, il éprouva la sensation d'un homme qu'on plonge inopinément dans une cuve d'eau froide.

La baronne de Castérac, née Fougeron, poursuivit :

— Gontran, vous allez avoir vingt-cinq ans.

— Eh bien, ma mère...

— Les bourgeois se marient quand bon leur semble, mais un gentilhomme se doit à sa race, et vous ne pouvez pas, vous n'avez pas le droit de laisser éteindre l'illustre nom de Castérac.

Gontran ne répondit pas ; il songeait à Blanche Durand.

— On me propose un mariage pour vous, continua Héroïse Fougeron.

Gontran eut froid au cœur.

— M^{lle} de Ponte-Giraud, qui appartient à une excellente famille du Blaisois. Les Ponte-Giraud ne valent pas les Castérac, je le sais, mais enfin ils sont bons gentilshommes.

— Ah ! dit Gontran comme un écho.

— Vous allez donc partir demain pour Blois.

— Mais, ma mère...

— On vous attend... on veut vous voir... et cette alliance peut être conclue promptement.

— Pardon, ma mère, dit froidement Gontran, devenu homme depuis quelques heures, qui me dit que M^{lle} de Ponte-Giraud est jolie ?

Héroïse haussa les épaules.

— Qu'elle me plaira ?...

— Vous êtes fou !

— Non, ma mère ; mais je ne veux épouser que la femme que j'aimerai.

— On aime toujours la femme digne de porter votre nom.

— Je le croyais hier, ma mère.

— Et... aujourd'hui ?

— Aujourd'hui je pense différemment.

La baronne était stupéfaite.

Son fils, élevé comme une demoiselle, ou plutôt comme un bon jeune homme craignant Dieu et redoutant sa mère, lui tenait un langage inouï.

— Et pourquoi pensez-vous autrement ? demanda-t-elle d'un ton grincheux qui est le fond du caractère national dans le beau pays que nous avons décrit.

Gontran n'était pas encore rompu aux formes délicates de la diplomatie.

Aussi répondit-il avec une franchise brutale :

— Je pense différemment, ma mère, parce que je suis amoureux !...

La baronne de Castérac, née Fougeron, jeta un cri et faillit tomber en syncope.

CHAPITRE IX

Jusqu'à ce jour, Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, avait eu dans son fils un être parfaitement soumis.

Il lui suffisait d'un froncement de sourcil, d'un regard sévère pour que Gontran se prit à trembler.

Et voici que tout à coup cet être, qui à ses yeux n'avait d'autre mission que de continuer la noble lignée des Castérac, se révoltait, relevait la tête et manifestait une volonté.

— O mes aïeux ! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel.

Et certes ce n'était ni au bonhomme Fougeron, son père, ni aux Fougeron des autres siècles, braves bourgeois pleins d'économie, du bon temps, qu'elle s'adressait en ce moment.

A force d'étudier la généalogie de son défunt mari, Héloïse avait fini par croire qu'elle était née de Castérac et qu'elle avait dans les veines du sang de Charlemagne.

Héloïse eut donc un accès de noble indignation, et comme les aïeux interpellés ne répondaient pas, elle reprit elle-même la parole, foudroyant son fils d'un regard :

— Je ne sais de qui vous pouvez être amoureux, dit-elle, mais vous vous servez là d'un mot que la bonne éducation ne saurait admettre.

L'esprit vient aux garçons, absolument comme aux filles, tout d'un coup.

Gontran regarda la baronne et lui dit :

— Pourquoi donc, ma mère, un homme bien élevé ne peut-il être amoureux ? Je croyais que mon père vous avait épousée par amour.

Héloïse jeta un nouveau cri.

On eût dit d'un maître d'armes qu'un élève, un novice en l'art de l'escrime, touche en pleine poitrine.

— Mais d'où venez-vous donc ? qui avez-vous vu ? Comment avez-vous pu apprendre un pareil langage ? s'écria-t-elle suffoquée.

Alors Gontran répondit avec une gravité émue :

— Ma mère, j'ai vu une jeune fille ; elle est belle, je la crois noble...

Ce dernier mot adoucît un peu Héloïse Fougeron.

— Ah ! vous la croyez noble ? dit-elle.

— Noble et pauvre.

Cette fois les Castérac des âges héroïques durent se voiler la face dans l'autre monde, car Héloïse se retrouva Fougeronne de la tête aux pieds et dit avec une moue dédaigneuse :

— Vous voulez donc épouser une fille pauvre et léguer la misère à vos enfants ?

Mais Gontran reprit :

— Je n'ai pas fait tous ces calculs, madame. La jeune fille est belle, je sens que je l'aime ; et si elle veut de moi, je l'épouserai.

La Fougeronne, devenue baronne de Castérac, se sentit à moitié vaincue par cette attitude simple et résolue que venait de prendre son fils et dont elle l'aurait cru incapable une heure auparavant.

— Voyons, monsieur, dit-elle, je vois qu'il faut que nous nous expliquions.

— Je ne demande pas mieux, ma mère.

— Et puisque vous bravez mon autorité....

— Mais, ma mère, dit Gontran que ces paroles pleines de dureté et d'amertume touchèrent, avant de me condamner il faudrait m'entendre.

— Soit, parlez.

— Si cette jeune fille est belle...

— La beauté est un bien éphémère.

— Si elle est noble...

— Comment ! vous ne le savez donc pas ?

— Je le crois.

— Mais alors vous ne la connaissez pas ?

— Je l'ai vue et j'ai compris que mon cœur lui appartenait tout entier et pour toujours.

Héloïse Fougeron haussa les épaules.

— Et où donc avez-vous vu cette merveille ?

— A deux lieues d'ici.

— Sur la grande route ?

— Non, dans une ferme.

Héloïse Fougeron fit un nouveau haut de corps.

— Vous allez me parler sans doute de quelque paysanne, une bergère ou une gardeuse d'oies ? fit-elle.

— Non, ma mère, mais d'une jeune fille bien élevée.

— Vraiment ?

— Et qui est belle à se mettre à genoux devant elle.

— Que faisait-elle donc dans cette ferme ?

— Mais elle l'habite. Ils ont été ruinés, car ils avaient un château.

— Quel château ?

— Le château de Bellombre.

— Le château de Bellombre, répondit Héloïse ; appartenait à un certain Jouval, de Saint-Florentin ; mais il est mort riche, et puis sa fille est mariée...

— Aussi n'est-ce ni de M. Jouval, ni de sa fille que je parle.

Mais Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, tout en ne paraissant connaître que les ducs et les comtes de son voisinage, savait sur le bout du doigt l'histoire de tous les bourgeois des environs.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, mais c'est d'un certain Durand que vous voulez parler sans doute.

— Durand ? fit Gontran, qui se mordit légèrement les lèvres à ce nom peu sonore.

— Oui, Durand, des gens de rien.

Et Héloïse Fougeron eut un éclat de rire qui dut satisfaire l'ombre des Castérac.

— En vérité ! mon fils, dit-elle, vous gentilhomme, vous baron, vous qui portez un des plus vieux noms de France, vous épouserez mamzelle Durand ! Ah ! ah ! ah !

— Mais elle est charmante, dit Gontran.

— Le grand-père était marchand de vins.

— Qu'importe !

— O mon Dieu ! s'écria la baronne, reprise d'une vertueuse indignation, vous l'entendez ! mais il est fou.

— Mais non, ma mère, je ne suis pas fou.

— Une Durand entrer dans la maison de Castérac ! quelle horreur !

— Mais, ma mère, dit froidement Gontran, est-ce que mon grand-père Fougeron...

— Taisez-vous ! s'écria Héloïse, je vous défends de prononcer un mot de plus.

Puis, au comble de l'indignation :

— Sortez, sortez ! dit-elle, vous me faites horreur.

En historien fidèle, il nous faut convenir que si l'origine des Castérac se perdait dans la nuit des temps, celle des Fougeron était beaucoup plus modeste. Le grand-père de la baronne Héloïse était un honnête fermier du Gâtinais, et le noble baron de Castérac avait dans les veines une certaine quantité de sang paysan.

Le paysan est entêté.

En ce moment Gontran fut bien plus Fougeron que Castérac.

Il sortit de la chambre de sa mère, mais en disant :

— Elle a beau s'appeler M^{lle} Durand tout court, je l'aime et je l'épouserai !...

CHAPITRE X

Faisons à présent connaissance avec le nouveau propriétaire du château de Bellombre, M. Archineau.

M. Archineau était un septuagénaire très-vert,, un petit vieillard sec, alerte, qui avait été notaire en son âge mûr, et possédait une de ces fortunes véritablement orléanaises qui ne font pas de bruit, mais qui sont extraordinairement sérieuses.

M. Archineau s'était marié sur le tard à une veuve sans enfants, qui lui avait apporté cent mille francs de dot.

Il avait alors quarante-cinq ans, et la veuve n'en avait guère plus de trente.

A l'époque où ce mariage fut consommé, M. Archineau revenait dans son pays, d'où il avait été absent près de trente années, et voici comment :

Originaire du bourg de Coursy, d'une extraction fort basse, M. Archineau, sans fortune à l'âge de dix-huit ans, était parti pour courir le monde.

Il s'en était allé d'abord à Orléans où il pleut des Archineau, tous ou presque tous ses parents, les uns pauvres, les autres riches.

Rue de Bourgogne, il y a un Archineau qui vend de la poterie commune ; un peu plus loin, il en est un autre qui est horloger. Sur la place du Martroi, un Archineau, qui a épousé une demoiselle Verluisant, a fait de bonnes affaires dans le commerce des toiles écruës.

Il est vrai qu'il en est un quatrième qui est simple facteur aux Messageries.

Nicolas Archineau, notre héros, celui qui était du bourg de Coursy où son père tenait une petite épicerie, commença donc son tour de France par Orléans, et là, en homme avisé, il fit visite à ceux de ses parents qui pouvaient lui être utiles.

Il ne se présenta ni chez le potier, ni chez le facteur ; mais il alla voir l'horloger et le marchand de toiles. Ce dernier était riche et, chose étrange ! il n'était pas avare.

Voyant ce garçon à l'œil pétillant, à la figure intelligente, qui ne demandait qu'à se pousser dans le monde, il lui donna cinq cents francs.

Ces cinq cents francs firent miracle.

Nicolas Archineau avait appris le latin chez le curé de Coursy ; il entra chez un notaire comme petit clerc et y passa deux années sans appointements. Les cinq cents francs durèrent tout le temps de ce surnumérariat.

Le marchand de toiles, émerveillé de cette sobriété, de cette économie, lui dit un jour :

— Je veux que tu deviennes le monsieur de la famille, que tu sois un grand personnage, quelque chose comme un avoué ou un notaire ; si tu trouves à traiter d'une étude, je te donnerai un coup de main.

Trois mois après il y avait une étude de noaire à vendre en Sologne.

La Sologne était alors un pauvre pays ; on n'y avait pas encore planté de sapins, on n'avait pas desséché les étangs ; et quiconque avait de quoi vivre s'empressait de désert.

Nicolas Archineau ne se rebuta point.

L'étude qu'il acheta rapportait douze cents francs ; il l'acheta quinze mille.

Cela se passait au commencement de la Restauration. Un an ou deux après, un grand seigneur de Paris, le marquis d'A..., ayant découvert dans ses papiers de famille que ses ancêtres avaient possédé de grands biens en Sologne, voulut les racheter et placer en terres la fortune considérable qu'il avait faite dans les fournitures de l'armée, au temps de Napoléon I^{er}.

Il fit le voyage et vint frapper à la porte du notaire Archineau.

Celui-ci était actif, intelligent ; il se prêta aux vues du marquis, et ce fut le commencement de sa prospérité.

L'exemple du marquis fut suivi par une foule de Parisiens qui aimaient les grandes terres et la chasse.

Dix ans après, Nicolas Archineau avait une clientèle de comtes, de marquis et de barons et il avait deux cent mille francs à lui.

On dit que L'eau va toujours à la rivière.

Le marchand de toiles de la place du Martroi mourut, et il laissa sa fortune à son protégé.

En 1825, Nicolas Archineau avait près d'un million.

Alors il fut pris d'un singulier mal, le mal du pays.

Comme il n'était pas marié, il songea qu'aux environs de la forêt d'Orléans il y avait plus d'une héritière qui serait enchantée de s'appeler M^{me} la notairesse.

Il traita donc de son étude avec son clerc et partit un beau matin pour Coursy, presque furtivement et sans rien dire à Françoise.

Qu'était-ce que Françoise ?

Une pauvre fille ignorante et crédule, dont il avait fait sa servante et à qui il avait promis le mariage.

A Coursy, il acheta une maison isolée du village, au bord de la forêt, et s'y installa.

Huit jours après, il avait trouvé non pas une héritière, mais une veuve du voisinage qui consentait à l'épouser.

Nicolas Archineau était un de ces hommes qui vont vite en besogne.

En trois semaines, le contrat et les publications furent bâclés, et l'ex-notaire de Sologne ne songeait pas plus à Françoise qu'au Grand-Turc.

Ce qui n'empêcha pas qu'un soir d'hiver on vint frapper à la porte de sa maison.

Nicolas Archineau n'avait pas encore monté sa maison. La veuve qui allait devenir sa femme avait une servante ; c'était bien suffisant, et, en attendant qu'elle se vint installer chez lui le jour du mariage, il vivait seul et s'en allait prendre ses repas au cabaret de Coursy.

Quand on frappa, il allait se mettre au lit.

Il descendit donc, ouvrit la porte et recula avec une sorte d'effroi.

Françoise la Solognote était sur le seuil.

Françoise, pâle, maigre, les yeux rougis, tenait dans ses bras un enfant, et elle le présenta à Nicolas en lui disant :

— Vous allez vous marier ; mais cet enfant est à vous, et il faut bien que vous nous donniez du pain à tous deux.

Ce petit homme si méthodique, si sage, dont la cravate blanche ne faisait pas un pli, avait des violences inouïes.

Il vit son mariage manqué — et la veuve lui plaisait fort, — et il fut pris d'une fureur de bête fauve tombée dans un piège.

Il prit Françoise par les épaules et la jeta à la porte, elle et son enfant.

CHAPITRE XI

M. Archineau avait, comme on le pense bien, passé une fort mauvaise nuit.

Plusieurs fois il s'était relevé, croyant entendre Françoise gémir à la porte.

Mais Françoise était partie et il ne devait plus la revoir.

Le lendemain, il s'en alla à Coursy et n'apprit rien d'extraordinaire.

On n'avait vu ni la Solognote ni son enfant.

Au fond, Nicolas Archineau n'était pas tout à fait sans cœur.

Il se repentait de sa dureté et écrivit à son successeur, lui donnant la mission secrète et délicate de remettre à Françoise, qu'il croyait retournée dans son pays, une somme de douze cents francs et un contrat de rente de cent écus.

A son grand étonnement, son successeur lui répondit que Françoise avait quitté le pays depuis environ trois semaines, dans un état de grossesse avancée, et qu'on ne l'avait point revue.

Nicolas Archineau, qui n'avait jamais aimé que l'argent jusque-là, était devenu amoureux.

La veuve lui plaisait.

Il oublia la pauvre Françoise et se maria.

Mais la Providence, dont on a le tort de médire, fait bien tout ce qu'elle fait.

Elle avait protégé Archineau jusque-là, elle le châtia.

La veuve était acariâtre, méchante, emportée ; elle rendit l'ancien notaire très-malheureux, tout en lui donnant un fils.

Pendant six années elle lui fit une vie d'enfer, et il se trouva qu'en grandissant le fils hérita des charmantes qualités de sa mère.

Souvent le bonhomme Archineau se prenait à pleurer, et il songeait à Françoise et à son enfant dont jamais plus il n'avait entendu parler.

Cependant M^{me} Archineau mourut.

Elle mourut à la suite d'une violente colère, et certes son mari ne la pleura point.

Mais l'expiation n'était pas terminée ; la Providence n'avait point encore retiré sa main vengeresse.

Après la mère, le fils.

A quinze ans, Alfred Archineau était un affreux chenapan qui était devenu la terreur de tous les environs.

Il insultait les femmes, il battait les hommes, car il était d'une force et d'une stature peu communes, il faisait à son père des menaces de mort.

L'ancien notaire l'avait pris en horreur.

En même temps, le bonhomme, bourrelé de remords, songeait toujours à Françoise.

Qu'était-elle devenue ? son enfant vivait-il ?

Une voix mystérieuse lui criait souvent : Françoise est morte, mais son enfant vit encore.

Fabuleusement avare, l'ancien notaire ne laissait soupçonner à personne le chiffre de sa fortune, et bien que, comme tous les paysans, il aimât prodigieusement la terre, il avait néanmoins un portefeuille assez considérable dont personne ne soupçonnait l'existence, pas même son fils.

Quand M. Jouval mourut, la terre de Bellombre fut à vendre de nouveau.

Nicolas Archineau l'acheta.

Non que le bonhomme eût la moindre velléité d'habiter un château et de faire étalage de son argent.

Tout au contraire, l'acquisition d'un domaine aussi important servait ses projets d'économie, comme on va le voir.

Il n'avait pas, nous l'avons dit, renoncé à l'espoir de retrouver encore Françoise, du moins son enfant.

A mesure qu'il haïssait son fils de plus en plus, il aimait cet enfant qu'il n'avait pour ainsi dire pas vu, et il faisait ce raisonnement bizarre :

— Les enfants perdus finissent toujours par se retrouver : un jour ou l'autre je saurai ce que Françoise est devenue.

Le bonhomme s'était fait ce raisonnement pendant vingt ans ; et pendant ces vingt années il avait acheté force titres de rente au porteur, et des obligations de chemins de fer, et des valeurs qui pouvaient se donner de la main à la main.

Pour acheter Bellombre, dont son fils avait grande envie, il avait vendu des fermes en Beauce et en Sologne, converti le surplus en papier, et prétendu que, Bellombre acheté, il n'avait plus un sou vaillant.

Mais la vérité était qu'il avait ainsi fait deux parts de sa fortune, et qu'il avait un gros portefeuille destiné à l'enfant de Françoise, si jamais il le retrouvait.

Or, au moment où commence notre histoire, le vieux Nicolas Archineau vivait donc à Bellombre avec son fils Alfred, lequel était maintenant un garçon de trente ans, grand chasseur, mauvais sujet, ivrogne et brutal, et traitant son père de grigou et de vieille bête.

Le vieillard endurait toutes ces injures, toutes ces avanies. Il avait son idée, comme on dit.

Alfred Archineau avait aussi la sienne, comme on va voir.

Il avait entrevu, un jour qu'il chassait de l'autre côté de la forêt, la jolie Blanche Durand, et il avait fait un odieux calcul, la séduire, en lui promettant de l'épouser.

Car Alfred Archineau était un garçon avisé, malgré tout ; il savait le prix de l'argent, et la pensée d'épouser une fille qui n'avait pas le sou ne pouvait sérieusement lui venir.

Seulement, Blanche était jolie, Blanche lui plaisait, et il avait songé à se donner un complice pour l'exécution de ses projets machiavéliques.

Ce. complice, c'était le père Durand lui-même, ainsi qu'on va le voir.

CHAPITRE XII

Ce fut un soir, à cette heure crépusculaire qu'on nomme entre chien et loup, que M. Alfred Archineau fit la connaissance de M. Durand ; et c'était quelques jours avant celui où Gontran de Castérac était venu demander à boire à la ferme de la Fringale.

Seulement, M. Alfred Archineau n'avait même pas attiré l'attention de Blanche Durand, bien qu'il eût repassé dix fois la même journée sous les murs de la ferme ; tandis que Gontran de Castérac avait causé à la jeune fille une certaine impression.

Cela tenait du reste à ce que Alfred Archineau avait l'air d'un rustre, tandis que Gontran, en dépit du sang des Fougeron, avait la tournure et les manières d'un fils de famille.

Mais si Alfred Archineau n'avait pas même été vu par Blanche Durand, celle-ci, en revanche, lui avait inspiré une passion brutale et violente.

Alfred Archineau était tour à tour astucieux, brutal et patelin.

Il menaçait son père à de certaines heures ; à d'autres il savait se radoucir et lui parler d'un ton affectueux.

C'était lorsqu'il voulait de l'argent, car le vieux notaire ne s'était pas déshabillé avant de se coucher, comme on dit ; il avait gardé son bien, et c'était par là qu'il tenait en respect ce fils dénaturé qui ne se gênait pas pour souhaiter sa mort tout haut.

Or donc, Alfred Archineau, passant sous les murs de la Fringale, avait aperçu Blanche Durand. Le sexe n'est pas beau aux environs de la forêt ; Blanche était une créature idéale auprès de toutes les créatures sur lesquelles le don Juan de village avait jusque-là abaissé ses regards.

— Je ne suis pas encore riche, s'était-il dit, mais mon père l'est. C'est suffisant. En ce monde, il n'est pas nécessaire de donner, il suffit de faire savoir qu'on possède.

Il ne manquait pas de gens à Coursy et à Bellombre qui pouvaient renseigner Alfred sur M. Durand et sa fille.

Tout le monde les avait connus, tout le monde les avait aimés, et, à dix années de distance, on les regrettait encore.

Cette espèce de vénération dont leur nom seul était l'objet irritait Alfred Archineau, car il sentait bien que son père et lui, pas plus que leur prédécesseur, le terrible M. Jouval, n'avaient la sympathie populaire.

Il voulait séduire Blanche, d'abord parce qu'il la trouvait idéalement jolie ; ensuite parce qu'il voyait dans cette séduction comme la satisfaction d'une vengeance.

Jamais, depuis sa ruine, M. Durand n'était retourné à Coursy ; jamais il n'avait vu le château de Bellombre, même de loin.

Quand, par hasard, au marché de Neuville où il allait vendre son grain, il apercevait un homme de Coursy, il l'évitait.

Nous l'avonsdit déjà, le bonhomme avait tant souffert que son origine première, combattue par l'éducation, avait peu à peu repris le dessus.

Redevenu paysan par nécessité, M. Durand, au bout de dix années, ne se souvenait plus qu'il avait été membre du Jockey dans sa jeunesse et l'un des châtelains les plus élégants du monde.

Sa rude probité avait certainement survécu au naufrage, mais son âme n'avait pas été complètement inaccessible à des petits calculs d'égoïsme et d'avarice.

Insensiblement il s'était fait à cette vie économe et modeste du cultivateur qui essaye de faire fortune par l'épargne.

Il était devenu avare.

En outre, oubliant de jour en jour qu'il avait été bourgeois lui-même, il saluait le premier les bourgeois qui se trouvaient sur son chemin.

Un soir donc, le bonhomme travaillait encore que le soleil avait disparu.

Une bêche à la main, en bras de chemise, coiffé d'un méchant chapeau de paille, il donnait une façon à une jeune vigne qui n'avait pas encore porté de raisins.

La forêt était tout à côté et on entendait sous bois deux chiens à la voix aigre et glapissante qui chassaient probablement un lièvre et qui étaient de pieds inégaux, car l'un paraissait loin encore, tandis que l'autre était presque sur la bordure.

Autrefois, M. Durand se fût pris à sourire ; maintenant il était tellement habitué à voir ces veneurs au petit pied qui chassent le chevreuil avec deux briquets, qu'il ne leva pas même la tête et continua sa besogne. Mais le lièvre ; mené rondement, perça sur les champs, gagna les vignes et vint passer dans les jambes du bonhomme.

En même temps, le chien le plus roide accourut et, derrière lui, le chasseur.

Un autre eût laissé les chiens suivre la chasse à travers les vignes encore chargées de leur récolte et se fût peu soucié du dommage.

Mais le chasseur rappela ses briquets et les rompit.

M. Durand, sensible à ce procédé, le salua.

Alfred Archineau, c'était lui, s'approcha et lui dit :

— Bonjour, monsieur Durand.

M. Durand tressaillit.

— Vous me connaissez ? dit-il.

— Pardine ! répondit Alfred, je suis de Coursy.

— Je m'appelle Alfred Archineau.

Un nuage passa sur le front de M. Durand.

— Ah ! dit-il, c'est vous qui avez acheté Bellombre ?

— Oui, mon cher monsieur Durand, dit Alfred, et je voudrais même vous en causer un brin.

— De Bellombre ?

— Oui.

— Bellombre n'est plus à moi... fit le pauvre homme d'une voix émue.

— Hi ! hi ! dit Alfred, ça pourrait bien vous revenir encore un jour ou l'autre...

— A ces mots, M. Durand regarda Alfred d'un air hébété.

— Vous vous moquez d'un pauvre homme comme moi, balbutia-t-il ; ce n'est pas bien...

— Mais non, dit Alfred en lui prenant la main et la serrant affectueusement. Vous allez bien voir que je ne me moque pas de vous.

Et il s'assit auprès du bonhomme, stupéfait et tout tremblant.

CHAPITRE XIII

Il était bien vieux, le pauvre M. Durand ; ses cheveux blancs étaient rares et tombaient sur un front ridé et brûlé du soleil.

Il marchait courbé, et, l'hiver, il avait des rhumatismes.

Le malheur rend timide ; la pauvreté rend défiant.

Le bonhomme s'était pris à trembler en entendant Alfred Archineau lui parler de Bellombre ; il eût voulu s'en aller, mais il n'en eut ni la force ni la volonté.

Alfred Archineau était un grand gaillard taillé en hercule, avec l'apparence de ce qu'on nomme un bon enfant, un homme tout rond, le cœur sur la main, quoi ! comme disent les paysans.

Il savait prendre une bonne voix bien sonore et bien franche, qui vous pinçait aux premiers sons.

M. Durand subit ce charme factice.

— Vous me voyez pour la première fois, continua Alfred en posant son fusil auprès de lui ; mais moi je vous ai vu bien souvent ; quand j'étais jeune.

Nous habitions alors, mon père et moi, une petite propriété vers le finage d'Ingrannes, tout près de Coursy, qu'on appelait la Folie.

— Ah ! oui, je sais, dit M. Durand.

— Mon père cachait ses écus, de ce temps-là, et il avait peur qu'ils ne s'enrhumassent à prendre l'air, dit Alfred avec un gros rire ; il me refusait même un permis de chasse, ce qui fait que je braconnais par-ci par-là. Ah ! je vous ai vu bien souvent, alors, mon cher monsieur Durand, quand vous chassiez à courre. Ah ! les beaux chiens que vous aviez !

— Monsieur, dit humblement le pauvre M. Durand, ce qui est passé est passé, je n'ai plus de chiens, je n'ai plus de chevaux ; je suis devenu un paysan, pourquoi me parlez-vous de tout cela ? Si c'est pour me faire de la peine... c'est mal...

— Ah ! mon bon monsieur Durand, vous ne le pensez pas, s'écria Alfred qui savait, au besoin, jouer l'émotion ; si j'ai commencé par vous faire

involontairement de la peine, c'est que j'ai idée de vous faire plaisir ensuite ; écoutez moi donc avec patience, je vous en prie.

Et comme M. Durand faisait un geste de résignation, Alfred Archineau poursuivit :

— En ce temps-là, voyez-vous, si on m'avait dit que mon père était assez riche pour acheter Bellombre, je n'aurais jamais voulu le croire, et si on m'avait dit encore que vous auriez des malheurs et que vous seriez obligé de quitter votre château, j'aurais cru qu'on se gaussait de moi.

M. Durand soupira.

— Quelquefois, poursuivit Alfred, je suis allé vous braconner des lapins jusque dans le parc de Bellombre, ce qui. fait que, plus d'une fois, j'ai aperçu la petite demoiselle.

M. Durand tressaillit.

— Si elle avait dix ans alors, reprit Alfred, c'était tout le bout du monde ; mais elle était si jolie qu'elle avait l'air d'une femme et qu'on se serait mis à genoux devant.

— Ah ! fit M. Durand ému.

Et il leva un regard de gratitude sur le jeune homme qui lui parlait ainsi de sa fille.

Alfred continua :

— Bien souvent, depuis votre malheur, j'ai pensé à vous, à cette pauvre M^{me} Durand et à la petite demoiselle. Et je ne suis pas le seul, allez ! car tout le monde vous aimait, dans nos environs, et personne ne vous a oubliés.

M. Durand sentait ses yeux s'emplir de larmes.

— Qu'est-ce que vous voulez, reprit Alfred qui prit son air le plus naïf, les impressions d'enfance sont les plus fortes... Je n'ai jamais oublié la petite demoiselle.

M. Durand tre saillit.

— Et, dit encore Alfred, ce n'est pas la première fois que je viens par ici, oh ! non... seulement, quand je vous voyais... je me sauvais...

— Pourquoi ? demanda naïvement M. Durand.

— Parce que j'avais peur...

— Peur de moi ?

— Oui.

Autrefois, M. Durand eût compris à demi-mot ; mais son intelligence s'était affaiblie. Il regarda donc Alfred Archineau avec un redoublement

d'étonnement, et lui dit :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vrai ?

— Non, dit M. Durand.

— Alors vous allez comprendre. Les autres fois, je me sauvais ; mais aujourd'hui j'ai pris mon courage à deux mains, et je n'ai fait ni une ni deux : je me suis juré de vous conter la chose.

— Mais... quell chose ?

— Eh bien, si vous voulez revenir à Bellombre, dit Alfred, ça dépend de vous... et si la petite demoiselle, dont je suis amoureux fou et que je rendrais bien heureuse, si vous vouliez me la donner...

Cette fois M. Durand étouffa un cri.

Puis il regarda le jeune homme avec une sorte d'avidité.

— Vous... épouseriez ma fille ? balbutia-t-il.

— Certainement.

— Mais... nous sommes pauvres...

— Je serai riche pour deux, et vous reviendrez à Bellombre, d'où vous n'auriez jamais dû partir, continua Alfred qui pressait affectueusement les deux mains du bonhomme.

— Mais vous avez donc revu ma fille ? demanda M. Durand qui avait des larmes plein les yeux.

— Il n'y a pas de semaine que je ne vienne rôder deux ou trois fois aux alentours de votre ferme.

— Ah !

— Ah ! si vous saviez comme je l'aimerais ! comme je voudrais qu'elle vécût comme une petite princesse qu'elle est !

Et Alfred, qui était éloquent à ses heures, se mit à faire au bonhomme un tableau du luxe dont il voudrait environner la petite demoiselle devenue M^{me} Archineau.

M. Durand pleurait.

Enfin Alfred se leva.

— Eh bien, monsieur Durand, dit-il, vous ne me dites rien ?

— Que puis-je vous dire ? balbutia le bonhomme.

— Vous me refusez ?

— Oh ! non.

Alfred jeta un cri de joie.

— Mais c'est Blanche que ça regarde...

— Certainement ; mais ne parlerez-vous pas pour moi, au besoin ?

Et Alfred avait pris un accent suppliant, et il continuait à serrer les mains du bonhomme.

— Eh bien, dit enfin celui-ci, je réfléchirai... je parlerai à Blanche...

— Me permettez-vous de revenir ?

— Oui, dit M. Durand.

Et Alfred Archineau s'en était allé triomphant, et se disant :

— Je tiens le bonhomme ! l'espoir de revenir à Bellombre me fera faire de lui tout ce que je voudrai !...

CHAPITRE XIV

Alfred Archineau états loin déjà que le pauvre M. Durand était encore à la même place, appuyé sur sa bêche, jetant un vague regard sur la lisière de la forêt dans laquelle le jeune homme était rentré en sifflant ses chiens.

Tout tournait autour de lui ; on eut dit que la foudre était tombée à ses pieds et qu'elle avait communiqué à tout son corps une commotion électrique.

Il pouvait donc marier sa fille !

La marier à un homme riche et qui semblait l'adorer !

Et par dessus tout cela, il pouvait rentrer à Bellombre, cette propriété qu'il avait pour ainsi dire créée, et dans laquelle, longtemps, il avait espéré mourir.

C'était un rêve, et un rêve écrasant !...

La nuit était venue que le bonhomme était encore à la même place, les yeux à demi clos et revoyant par le souvenir les grands arbres de Bellombre.

Enfin, il lui revint un peu de raison.

Il se remit en route et prit le chemin de la Fringale.

Mais nous l'avons dit, en vieillissant M. Durand était devenu paysan.

Et le paysan est prudent, il prend toujours un chemin courbe de préférence à la ligne droite ; il cache ses projets le plus longtemps possible de peur de les faire avorter.

Chemin faisant, le bonhomme éprouva toutes les impatiences, toutes les angoisses d'un enfant à qui on a promis un jouet et qui a peur de ne pas l'avoir.

Mais son impatience et son angoisse obéissaient néanmoins à cet esprit de malicieuse prudence qui est le fond du caractère du paysan.

Et le bonhomme finit par se dire :

— Pour amener Blanche à aimer M. Archineau et à le vouloir pour mari, il faut jouer serré ; les petites filles, qui sait ? ça a souvent de si drôles d'idées....

Par conséquent, il prit la résolution de prendre les choses de loin et de ne pas parler brusquement de son entrevue avec Alfred Archineau.

Il arriva donc à la Fringale, bien décidé à sonder le terrain avec la prudence d'un pionnier qui marche sur un sable inconnu et qui peut avoir des parties mouvantes.

— Comme tu rentres tard ! père, dit Blanche. en lui sautant au cou.

— La soupe est froide ! grogna Jeanneton qui avait fini par être un peu maîtresse et gouvernait la maison depuis la mort de M^{me} Durand.

Le bonhomme balbutia quelques mots qui n'avaient pas grand sens, et se mit à table.

Cependant, quand il eut mangé son assiettée de soupe, il leva la tête et dit :

— Je me suis attardé ; mais ça vient que j'ai rencontré des gens de Coursy.

— Ah ! dit Blanche.

— Qu'est-ce qu'ils viennent donc faire par ici ? demanda Jeanneton qui, tout en ne se mettant pas à table, assistait toujours au repas de ses maîtres.

— Des bûcheux, dit M. Durand.

— Ils sont plus heureux que nous, dit Blanche.

— Comment cela ?

— Ils passent devant Bellombre en retournant chez eux.

Jeanneton jeta à la jeune fille un regard sévère.

M. Durand eut un battement de cœur.

— Bon ! pensa-t-il, elle regrette Bellombre ; c'est bon signe.

Mais Jeanneton, qui ne pouvait lire dans le cœur du bonhomme, se hâta de détourner la conversation,

Dans sa pensée à elle, parler de Bellombre devant M. Durand, c'était lui fendre le cœur.

— Hé ! monsieur ? dit-elle.

— Qu'y a-t-il ? fit M. Durand.

— Est-ce que le prix du vin est déjà marqué sur le journal ?

— Je ne sais pas, ma fille.

— Il faudrait le savoir, monsieur.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce que les marchands de Chéry et de Mardié sont venus ce matin.

— Ah !

— Et ils m'ont dit qu'ils achèteraient bien toute votre récolte.

— S'ils me donnent un bon prix, elle est à eux, répondit M. Durand.

Et il tomba dans une rêverie profonde.

Comme il était sujet à de longues tristesses, Jeanneton et Blanche respectaient son silence.

Ce soir-là, M. Durand se coucha sans avoir dit un mot de sa rencontre avec le fils Archineau.

Le lendemain, Blanche était encore couchée quand il se rendit aux champs.

Le repas de midi était trop court pour qu'il pût songer à faire à sa fille la moindre ouverture.

D'ailleurs les gens de la ferme étaient là.

Il n'y avait que le soir qui pût amener une causerie intime entre le père et la fille.

Encore, M. Durand ne voulait pas parler devant Jeanneton.

Mais le soir venu, le bonhomme se vit contraint d'ajourner ses projets au lendemain.

Les marchands de vin étaient revenus, et M. Durand fut obligé de les inviter à souper.

Blanche se retira de bonne heure, et M. Durand se dit :

— Demain elle saura tout.

Le lendemain, en effet, quand l'heure du souper arriva, M. Durand trouva un prétexte pour éloigner un moment Jeanneton.

Cependant il ne se départit point de sa prudence villageoise, et ce ne fut que pas à pas qu'il se risqua sur ce terrain mouvant qu'il abordait avec sa fille pour la première fois.

D'abord il parla de Bellombre, ce qu'il ne faisait jamais.

Blanche soupira ; mais elle avait un grand fond de philosophie.

— Bah ! dit-elle, nous sommes heureux ici, et puisque Bellombre est à jamais perdu pour nous, à quoi bon y songer encore ?

— Hé ! hé ! fit M. Durand, qui sait ?

Blanche leva sur lui ses grands yeux étonnés.

— Qui sait, reprit M. Durand, cherchant toujours la ligne courbe, nous sommes pauvres aujourd'hui... mais nous pourrions devenir riches !

— Comment cela ? petit père.

— Le sais-je, moi ? Nous pouvons faire un héritage...

— Il me semblait, petit père, que tu m'avais dit que nous n'avions plus de parents.

— Tu peux te marier...

Blanche eut un geste de naïf étonnement.

— Avec un mari riche...

— Oh !

— Et qui rachète Bellombre.

— D'abord, dit la jeune fille, Bellombre n'est peut-être pas à vendre !...

Et puis, comme je ne trouverai jamais de mari riche...

Blanche fut interrompue par le retour de Jeanneton.

— En voilà assez pour ce soir, pensa M. Durand ; demain je lui dirai tout.

Et le bonhomme s'alla coucher, rêvant qu'il ouvrirait un matin sa fenêtre, et que cette fenêtre donnerait sur le parc de Bellombre.

CHAPITRE XV

Le lendemain, en effet, M. Durand reprit la conversation.

Il était revenu des champs de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Le soleil était encore à l'horizon.

Blanche était assise sur un banc dans le petit jardin potager qui se trouvait derrière la ferme.

C'était une belle soirée de la fin d'octobre ; l'air était encore doux, le ciel pur, et si on n'avait vu monter du sol ce brouillard blanchâtre qui, au coucher du soleil, indique l'approche de l'hiver, on aurait pu se croire encore en été.

M. Durand vint s'asseoir auprès de sa fille et mit un baiser sur son col blanc, long et flexible comme celui d'un cygne.

— Pauvre chère petite ! dit-il.

Blanche l'embrassa.

— Pourquoi me plains tu, petit père, dit-elle, ne suis-je pas heureuse avec toi ?

— Oui, ma pauvre enfant, mais je ne suis pas heureux, moi.

— Et pourquoi, petit père ?

Puis Blanche pâlit, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ah ! oui, dit-elle, tu songes à maman ?

— D'abord ; mais je songe aussi à toi, mon cher ange, poursuivit M. Durand, à toi qui étais née pour une vie brillante, pleine de fêtes.....

— Ne me plains pas, petit père ; je ne regrette rien.

— Pas même... Bellombre ?

— Mais non, petit père ; je me trouve fort bien ici...

M. Durand soupira.

— Ne te disais-je pas hier, reprit-il, que nous pourrions fort bien redevenir riches ?

— Ah ! oui, tu me l'as dit, mais je ne me rappelle plus comment ; par un héritage, je crois ?

— Non, je t'ai dit que tu pourrais faire un mariage riche.

— Moi ?

— Oui.

— Quelle plaisanterie, petit père !

— Et si ce n'était pas une plaisanterie.

— Que veux-tu dire ?

— S'il ne dépendait que de toi... d'avoir demain un château.

— Ah !

— Des chevaux, des domestiques...

— Mais, petit père, tu rêves !

— Non, dit M. Durand, c'est la vérité que je te dis.

Blanche regardait son père et semblait se demander si le bonhomme n'avait pas perdu la tête.

Mais M. Durand continua :

— Tu sais que ce misérable Jouval qui a tant contribué à notre ruine, est mort.

— Oui, père.

— Et que Bellombre a été vendu de nouveau ?.

— Oui, on me l'a dit.

— Sais-tu qui l'a acheté ?

— Des gens que nous ne connaissons pas, probablement.

— Tu te trompes.

— Tu les connais ?

— Oui, le père et le fils.

— Ah ! fit Jeanne avec indifférence.

— Le père est un ancien notaire, poursuivit M. Durand. C'est un très-honnête homme, et il est fort riche.

Blanche ne savait pas pourquoi son père lui disait tout cela.

— Le fils, reprit M. Durand, est un beau et brave garçon qui rendra, j'en suis bien sûr, sa femme heureuse.

— Il est donc marié ?

— Non, mais il se marierait volontiers.

— Qui l'en empêche ?

— Il est amoureux fou d'une jeune personne, poursuivit M. Durand, qui malgré lui revint à la ligne courbe.

— Raison de plus.

— Mais il ne sait pas si cette jeune fille l'aime.

— Eh bien, dit naïvement Blanche Durand, pourquoi ne le lui demande-t-il pas ?

— C'est ce qu'il m'a chargé de faire.

— Tu la connais donc ?

— Mais, chère enfant, s'écria M. Durand, qui prit sa fille dans ses bras, c'est toi !

— Moi ! exclama Blanche stupéfaite.

— Toi, et si tu veux être riche demain, riche et heureuse, tu n'as qu'un mot à dire.

— Mais... mon père...

M. Durand couvrit sa fille de baisers et poursuivit :

— Nous rentrerons à Bellombre. Tu seras dame et maîtresse... Ah ! le bon Dieu est bien le bon Dieu, et tôt ou tard il tend la main à ceux qu'il a éprouvés.

Blanche ne partageait pas l'enthousiasme de son père. C'était une fille élevée simplement, mais, qui avait un grand bon sens et à qui le malheur avait donné une maturité d'esprit qui avançait l'âge.

— Mon père, dit-elle enfin d'une voix grave, voulez-vous m'écouter à votre tour ?

— Parle, mon enfant.

— Comment appelez-vous le jeune homme ?

— Alfred Archineau.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Oh ! mais je le connais bien, moi...

— Vous dites qu'il m'aime ?...

— Il est fou de toi.

— Comment cela peut-il être, puisque je ne l'ai jamais vu ?

— Mais il t'a vue, lui.

— Où donc ?

— Je ne sais pas... Ici... dans les champs.

— Dans tous les cas, je ne lui ai jamais parlé.

— Soit.

— Et il m'est bien difficile de croire qu'on adore une femme à qui on n'a jamais adressé la parole.

— C'est pourtant comme cela, dit M. Durand.

— Mais, mon père...

— Enfin, tu le verras...

— Mais quand ?

— Je te le présenterai un de ces jours...

— Mon père, dit Blanche avec un accent plus grave encore, je vous ai prié de m'écouter.

— Eh bien, parle...

— Je ne sais rien de la vie, mais une voix secrète me dit qu'une femme ne doit épouser que l'homme qu'elle aimera et qu'elle sera sûre de rendre heureux... Je n'avais pas encore songé à me marier... Vous me donnerez bien le temps de réfléchir...

— Oui, certes, dit M. Durand un peu interdit ; mais tu peux toujours le voir auparavant.

— Non, mon père, dit Blanche avec fermeté. Je veux réfléchir auparavant, car, je vous le répète, je n'avais pas encore songé que je pourrais me marier un jour.

— Comme tu voudras, soupira M. Durand que cette réponse inattendue de sa fille plongeait dans une sorte de stupeur.

CHAPITRE XVI

M. Durand dormit moins bien cette nuit-là que les précédentes.

Il avait cru que Blanche allait accepter avec empressement les offres du fils Archineau, et Blanche les accueillait avec froideur et demandait à réfléchir.

Le bonhomme, on le sait, n'avait jamais eu cette exquise délicatesse de sentiments qui était si développée chez la pauvre M^{me} Durand et dont sa fille avait hérité.

Aussi ne pouvait-il comprendre comment Blanche ne devenait pas folle de joie en apprenant qu'il dépendait d'elle uniquement de redevenir dame et maîtresse à Bellombre.

Et comme lorsqu'on rencontre sur son chemin une pierre d'achoppement, on est toujours tenté d'accuser quelqu'un de l'avoir posée, M. Durand se mit à chercher qui avait pu disposer sa fille aussi mal.

Naturellement il ne pouvait accuser que la pauvre Jeanneton, et ce fut Jeanneton qu'il accusa.

— Cette bossue, se disait-il en se tournant et se retournant dans son lit, elle est tout à l'heure plus maîtresse que nous ici. C'est intolérable !

Je gage qu'elle m'aura vu causer avec Archineau et qu'elle aura fait à ma fille quelque sotte histoire.

Et puis, comme il avait le sens logique des paysans et qu'il cherchait toujours le mobile qui fait agir les gens, il se souvint que les Archineau, du temps qu'il était encore dans le pays, n'étaient pas précisément idolâtrés des gens de Coursy.

Le père était avare et dur au pauvre monde.

On se plaignait que le fils était méchant et brutal.

Il n'en fallut pas davantage pour que M. Durand ne fût convaincu que la bossue, comme il l'appelait, avait donné de mauvais renseignements à Blanche.

— Si elle se mêle de mes affaires, se dit-il, je la tancerai d'importance.

Donc, M. Durand ne dormit pas.

Au petit jour, il était sur pied.

Malgré tout, il n'était pas le plus matinal de la maison.

Bien avant l'aube, Jeanneton se levait, allumait le feu et faisait la soupe pour le valet de charrue et les hommes de journée que M. Durand employait.

Quand celui-ci descendit, il la trouva dans la salle basse, rangeant les assiettes de faïence grossière sur la table, balayant le carreau, mettant tout en ordre.

Jeanneton travaillait toujours et ne se plaignait jamais.

Cependant, elle ne recevait pas de gages et n'avait jamais eu la pensée d'en réclamer.

— Ah ! te voilà, coquine ! dit M. Durand d'un ton rogue, nous allons causer un brin tandis que nous sommes encore seuls.

Le chien fidèle qui reçoit un coup de pied de son maître sans l'avoir mérité, ne lève pas autrement sur lui ses grands yeux tristes et doux.

Jeanneton regarda M. Durand ainsi.

— Et pourquoi donc, notre bon maître, dit-elle, m'appellez-vous coquine ? Ai-je donc démérité de vos bontés ?

M. Durand ne se trouva pas désarmé.

— Je t'appelle coquine, dit-il, parce que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas.

— Ah ! Seigneur Dieu ! exclama Jeanneton éperdue, et quoi donc qu'il y a ici qui ne me regarde pas, notre bon maître ? Ne suis-je plus votre servante, et ne m'avez-vous pas toujours donné les clefs de tout ?

Dans l'Orléanais, où les maîtresses de maison ont toujours, pendu à la ceinture, un énorme trousseau de clefs qui les fait ressembler à des sœurs tourières, on ferait un moins bel éloge d'une servante en affirmant qu'elle a reçu le prix Montyon, que si on disait simplement : Elle a les clefs de tout.

En invoquant cette marque de confiance dont elle avait toujours été honorée, Jeanneton se plaçait donc d'un seul coup au-dessus du soupçon.

Mais M. Durand répliqua :

— Oui, je sais bien que tu es une honnête fille, et ce n'est pas de cela que je veux parler.

— Alors de quoi retourne-t-il donc, monsieur ?

— Tu as bavardé.

— Mais de quoi ?

— Tu as dit des choses qui ne te regardaient pas.

— Mais à qui ?...

— Enfin tu es cause que Blanche ne se soucie pas de retourner à Bellombre.

Cette fois Jeanneton leva les yeux au ciel :

— Vierge Marie ! dit-elle, notre bon maître a perdu l'esprit.

— Non, dit M. Durand avec colère, je ne suis pas fou.

— Dans tous les cas, dit Jeanneton, vous ne pouvez toujours pas être dans votre bon sens, puisque vous parlez de retourner à Bellombre, comme si Bellombre était encore à vous.

— Il sera à nous quand je le voudrai.

— O Seigneur ! fit Jeanneton les larmes aux yeux.

— Tu sais pourtant bien de quoi il s'agit, dit M. Durand.

Jeanneton ne répondit pas, elle pleurait.

— Le fils Archineau est amoureux de ma fille, continua M. Durand, et il veut l'épouser.

Ce fut comme un éclair dans un ciel sombre.

Jeanneton regarda son maître avec une avidité fiévreuse.

— Comment ! que dites-vous ? de quoi parlez-vous ? dit-elle.

— Je parle du fils Archineau.

— Eh bien !

— Il est amoureux de Blanche, tu le sais bien.

— Mais non, notre maître, je ne le sais pas, dit Jeanneton avec une naïveté si grande que M. Durand sentit tous ses soupçons s'évanouir.

— Tu ne le sais pas ?

— C'est la première fois que j'en entende parler.

— Alors, tu n'as rien dit...

— Mais que vouliez-vous que je dise ?

M. Durand lui tendit la main :

— Pardonne-moi, Jeanneton, dit-il. Tu es une bonne et sainte fille, et j'ai eu de mauvaises pensées sur toi, qui nous as toujours servis fidèlement.

— Oh ! ça ne fait rien, dit Jeanneton avec simplicité ; mais expliquez-vous donc, notre maître.

Alors, M. Durand lui confia tout ce qui s'était passé depuis son entrevue avec le fils Archineau jusqu'à son entretien avec Blanche.

Jeanneton était devenue pensive en l'écoutant.

— Monsieur, dit-elle enfin, je ne suis qu'une pauvre servante toute simple d'esprit ; mais si vous voulez un bon conseil, je crois que je puis

vous le donner.

— Parle...

— M^{lle} Blanche vous a demandé à réfléchir ?

— Oui.

— Eh bien, il faut attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'elle ait réfléchi.

— Et s'il lui passe un caprice par la tête et qu'elle ne veuille pas.

— Ah ! dame ! acheva Jeanneton, ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, et si la petite demoiselle ne veut pas du fils Archineau, c'est qu'il ne lui conviendra pas. Et alors, notre bon maître, m'est avis qu'elle sera plus heureuse encore à la Fringale qu'au château de Bellombre.

CHAPITRE XVII

Jeanneton avait donc laissé M. Durand s'en aller aux champs, comme de coutume, après lui avoir conseillé d'attendre que la petite demoiselle eût réfléchi.

Puis elle s'était mise à réfléchir de son côté.

Certainement, à première vue, et pour une nature aussi simple que la sienne, c'était un sort inespéré que le mariage de M^{lle} Durand, pauvre, avec le fils Archineau, qui passait pour millionnaire.

Au lieu de s'étioler à la Fringale, la petite demoiselle entrerait à Bellombre, la demeure de son enfance, et le bonhomme Durand aurait une vieillesse heureuse et pleine de loisirs.

Mais Jeanneton, la pauvre servante, avait une certaine dose de bon sens, et ce bon sens lui disait que l'argent ne fait pas toujours le bonheur, et que lorsqu'on entasserait des sacs pleins d'écus dans la corbeille de la petite demoiselle, elle n'en serait pas moins malheureuse si son mari lui déplaisait.

Or, Jeanneton avait une vague souvenance d'avoir déjà vu le fils Archineau.

Elle rassembla ses souvenirs et crut se rappeler, en effet, qu'elle avait rencontré plusieurs fois dans les champs, aux environs de la Fringale, un grand jeune homme fort négligé dans sa mise, d'un aspect dur et cauteleux tout à la fois, et qui marquait mal ; comme disent les gendarmes.

Si c'était là le fils Archineau, il n'était, d'après Jeanneton, ni assez gentil, ni assez avenant pour mériter un trésor comme la petite demoiselle.

Mais il se pouvait faire aussi que ce ne fût pas lui que Jeanneton avait rencontré.

Durant tout le jour elle eut des tentations de toucher quelques mots de cette affaire à la petite demoiselle.

Mais elle n'osa pas.

D'ailleurs, Blanche Durand ne paraissait pas trop préoccupée des ouvertures que son père lui avait faites, et elle n'avait rien perdu de sa

gaieté.

Le soir venu, M. Durand rentra des champs et prit Jeanneton à part.

— Qu'est-ce qu'il y a, notre maître ? dit-elle.

— J'ai vu le jeune homme, dit M. Durand en clignant de l'œil.

— Eh bien ?

— Je lui ai dit que la petite demandait à réfléchir.

— Ah ! vous lui avez dit ça ?

— Et il est convenu entre nous, poursuivit le bonhomme à qui la pensée de rentrer un jour à Bellombre tournait la tête, il est convenu que tous ces jours-ci, à brune, il se tiendra à la lisière de la forêt.

— Pourquoi faire ? demanda Jeanneton avec une curieuse brusquerie.

— Pour que, si la petite veut le voir, il puisse venir ici.

— Ah !

Et Jeanneton secoua la tête.

— Ainsi, dit-elle, il y sera demain ?

— Il y est même aujourd'hui.

— Vraiment ? dit Jeanneton, Eh bien, il faut demander à M^{lle} Blanche si elle a réfléchi.

— Veux-tu t'en charger, toi ?

— Non, dit Jeanneton.

— Pourquoi ?

I's étaient alors dans la cour de la ferme, et, bien certains que la petite demoiselle ne pouvait les entendre :

— Monsieur, dit Jeanneton, qui posa ses deux mains sur ses hanches et prit un air résolu, je ne ferai ce que vous voulez que lorsque je l'aurai vu.

— Qui ?

— Le fils Archineau.

— Et pourquoi veux-tu le voir ?

— Parce que j'ai mon idée, dit Jeanneton. Elle avait pris un certain empire, à la longue, sur M. Durand, surtout depuis la mort de sa femme, et le bonhomme lui dit :

— Eh bien, fais ce que tu voudras.

— Où le trouverai-je ?

— Au coin de la dernière vigne.

— J'y vais, dit Jeanneton.

Le pauvre être disgracié se mit en route, marchant comme marche une personne bancale, mais avec une extrême vitesse.

Il y avait bien un bon quart de lieue de la ferme à l'endroit désigné par M. Durand, et la nuit approchait. Cependant, en dix ou douze minutes Jeanneton arriva, et, aux lueurs mourantes du crépuscule, elle aperçut un homme assis sur un tronc d'arbre de l'autre côté du fossé qui bordait la forêt.

C'était le fils Archineau.

Il avait posé son fusil entre ses jambes et ses deux chiens étaient couchés auprès de lui.

A l'approche de Jeanneton ils dressèrent la tête et se mirent à grogner.

— Paix donc, Ravaude ! Tais-toi, Ramonneau ! dit le fils Archineau en leur donnant un coup de pied.

Puis, comme il avait reconnu Jeanneton à sa démarche, il se leva et vint au-devant d'elle avec un certain empressement.

— Vous êtes la servante de M. Durand ? dit-il.

— Oui, répondit Jeanneton qui vit bien alors que c'était le chasseur qu'elle avait rencontré plus d'une fois.

Alfred Archineau cligna de l'œil.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

— Mais non, dit Jeanneton. Je ne vous connais pas, mon bon monsieur ; quoi donc que j'aurais à vous dire ?

— Je suis le fils Archineau.

— Ah !

— Et c'est sans doute M. Durand qui vous envoie ?

— Mais non, dit Jeanneton, je cherche une de nos vaches qui s'est échappée et qui est, bien sûr, en forêt.

Alfred Archineau se mordit les lèvres de dépit.

— Je causerais pourtant volontiers un brin avec vous, dit-il.

— Avec moi ?

— Oui, ma bonne Jeanne.

— Et quoi donc que vous voulez me dire ?

Il cligna de l'œil une seconde fois.

— Vous verrez bien.

En même temps il tira de sa poche une grosse pièce de cent sous et la tendit à Jeanneton.

Jeanneton rougit jusqu'aux oreilles ; une violente indignation gronda dans son cœur.

Et cependant, la noble fille, elle allongea la main, et prit, elle l'incorruptible, la pièce de cent sous qu'on lui tendait pour la corrompre. Jeanneton avait son idée...

CHAPITRE XVIII

Jeanne savait qu'on acceptant les cent sous du fils Archineau elle gagnait sa confiance, et qu'au lieu de se tenir avec elle sur le qui-vive, il allait s'ouvrir à elle et lui faire ses confidences.

Aussi mit-elle la pièce d'argent dans la poche de son tablier en disant :

— Vous êtes vraiment bien honnête, mon bon monsieur.

Puis elle se planta debout devant lui :

— Comme ça, reprit-elle, vous avez à me parler.

— Oui, ma fille.

— Eh ben ! allez-y. J'ai une paire d'oreilles qui en valent bien d'autres.

— Ma fille, reprit le fils Archineau d'un ton doux, il y a bien longtemps que tu es chez le père Durand ?

— Pourquoi donc que vous ne dites pas M. Durand ? fit-elle d'un ton blessé.

— Va pour M. Durand, la fille. Y a-t-il longtemps que tu es chez lui ?

— Il m'a élevée.

— Alors tu lui veux du bien ?

— Ah ! mais oui...

— Et à sa fille aussi ?

— La chère demoiselle ! dit Jeanne.

— Tu sais que je suis riche ?

— Vous le serez tout au moins quand votre père sera mort. C'est à lui Bellombre, n'est-ce pas ?

— Comme tu le dis. Eh bien, si tu es attachée à M. Durand et à sa fille, tu peux leur rendre un grand service.

— Ouais ! fit Jeanneton d'un air niais.

— J'aime la petite.

— Tiens ! vous n'êtes pas dégoûté, vous.

— Pas vrai ? Eh bien, quand mon père sera mort, je l'épouserai.

— Ah ! oui-da !

— Mais auparavant je voudrais me faire bien venir d'elle.

— Comment donc ça ? fit Jeanneton qui paraissait de plus en plus niaise.

— Tu lui parleras de moi...

— Et puis après ?

— Tu tâcheras qu'elle me reçoive...

— Mais, mon bon monsieur, dit Jeanneton, la semaine dernière je m'en suis allée à Courisy et j'ai vu votre père qui se promenait sur la route.

— Eh bien ? dit le fils Archineau.

— Il est vert comme un peuplier et il se tient droit comme lui.

— Ça, c'est vrai.

— Et il n'a pas l'air de vouloir mourir encore.

Alfred Archineau se mordit les lèvres...

La naïve servante lui avait tendu un piège et il y était tombé.

— Alors, continua-t-elle, puisque vous ne voulez épouser la demoiselle que quand votre père sera mort, il n'y a pas de presse, mon bon monsieur.

— Tu trouves ?

— Dame ! et vous avez bien le temps de faire connaissance avec elle.

— Voilà ce qui te trompe, reprit le fils Archineau ; à preuve que le jour où tu me viendras dire que la petite au père Durand veut bien me recevoir ; je te donnerai un beau sac plein de pièces blanches comme celle que tu as mise dans ta poche.

— Vrai ? fit Jeanne qui modéra son indignation, tant elle avait envie de savoir où le misérable en voulait venir.

— Oui, ma fille, reprit-il ; c'est comme ça, et si tu veux être dans mes intérêts, ta fortune est faite.

Jeanneton ne sourcilla pas.

— Sans compter, poursuivit-il, qu'en attendant que mon père meure, ni la fille, ni le père n'auront plus de misère comme ils en ont.

Ça doit être dur tout de même de vivre avec ce que rapporte la Fringale qui ne rapporte rien ou quasiment.

— Ou quasiment, c'est le mot, dit Jeanneton.

— Voyons, reprit Archineau, quand te verra-t-on, la fille ?

— Mais, dame, mon bon monsieur, je ne sais pas...

— Tu parleras à la petite ?

— Oh ! bien sûr.

— Quand ?

— Mais demain matin.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Ma foi, monsieur, faut que je sois seule avec elle pour ça, et c'est le matin que ça nous est plus commode.

— Eh bien, tu me trouveras ici demain soir.

— Comme aujourd'hui ?

— Oui.

— C'est convenu, dit Jeanneton.

Et elle s'en alla.

Quand elle revint à la Fringale, elle trouva M. Durand sur le pas de la porte.

Le bonhomme l'attendait avec une vive impatience.

— Eh bien ! tu l'as vu ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— N'est-ce pas que c'est un brave garçon ?

Jeanneton ne répondit pas.

— Et franc comme l'or, ajouta M. Durand, qui prit ce silence pour un acquiescement.

— Ah ! fit-elle.

— Et si ma fille n'en veut pas, c'est qu'elle aura perdu la tête.

Jeanneton haussa les épaules.

— Tu lui parleras, n'est-ce pas ? reprit M. Durand.

— Oui, monsieur.

— Ce soir ?

— Ce soir ou demain, dit brusquement la servante, ça n'est pas pressé maintenant.

— Comment ! ça n'est pas pressé ?

Et le bonhomme paraissait exaspéré par le calme nonchalant de Jeanneton.

— Non, dit-elle.

— Et pourquoi donc ça ?

— Mais parce que nous ne reverrons M. Archineau que demain soir.

Et comme si elle eût voulu éviter toute autre explication avec son maître, Jeanneton entra dans la cuisine, où les gens de la ferme avaient commencé à souper.

CHAPITRE XIX

Evidemment, le bonhomme Durand n'était plus l'homme des anciens jours.

Son intelligence affaiblie par le malheur et les privations avait suivi la pente naturelle de la cupidité.

Dans tout ce que lui avait dit le fils Archineau, il ne voyait, ne comprenait nettement qu'une chose, c'est qu'il pouvait rentrer à Bellombre.

Jeanne, avec son gros bon sens, le comprenait.

Or, à quoi bon faire part de son impression personnelle sur le fils Archineau au bonhomme ?

A quoi bon lui dire : Prenez garde, ce n'est pas sa femme, mais bien sa maîtresse, qu'il veut faire de votre fille !

Le bonhomme eût haussé les épaules.

Enfin Jeanne n'était pas bien sûre que Blanche n'eût pareillement la tête tournée par l'idée de revoir le château de Bellombre.

Et pourtant, le soir, en rentrant dans sa chambrette, la servante se mit à genoux et murmura :

— Mon Dieu ! j'ai juré à ma maîtresse mourante que je veillerais sur sa fille ! Quand je devrais être seule, donnez-moi la force de remplir ma promesse.

Le lendemain matin, Jeanneton évita de se trouver seule avec M. Durand.

Elle voulait auparavant causer avec Blanche.

M. Durand et les paysans s'en allèrent aux champs, et Jeanneton alla vendre son beurre au bourg de Francion, laissant la petite demoiselle toute seule à la ferme.

Or, ce fut précisément ce jour-là que M. Gontran de Castérac se présenta, demandant à boire.

On sait comment il avait été reçu par la jeune fille, et l'éblouissement qu'il avait éprouvé ; comment le retour de la servante avait rompu le tête-à-tête des deux jeunes gens, et comment enfin l'héritier de ce grand nom de Castérac, comme aurait dit la sotte et vaniteuse Héloïse Fougeron, s'en était

allé bouleversé, la tête en feu, le cœur palpitant et se disant que jamais il n'aurait d'autre femme que la petite demoiselle.

Ombrageuse d'abord, en trouvant le jeune homme installé dans sa maison, Jeanne avait éprouvé, après son départ, comme un vague soulagement.

Gontran était jeune, joli garçon, timide et distingué tout à la fois.

Jeanne ne savait pas qui il était, s'il était riche ou pauvre, mais elle avait deviné l'impression produite sur lui par la petite demoiselle, et il lui avait semblé que Blanche avait mis bien de l'empressement à lui servir à boire.

Quel qu'il fût, il devait toujours mieux valoir que le fils Archineau.

— Pauvre jeune homme, dit la petite demoiselle quand il fut parti, comme il avait soif !

— Eh bien, répondit Jeanne, il n'est plus à plaindre maintenant.

— Le connais-tu ?

— Non.

— Il doit être des environs pourtant.

— C'est possible.

— Rien qu'à ses manières on voit bien que c'est un homme bien élevé, continua la petite demoiselle.

— Bien sûr, dit Jeanne, qui était toujours laconique en son langage.

— Tu connais pourtant les environs mieux que moi, qui ne sors jamais, dit Blanche.

— Eh bien ?

— Il me semble que tu dois savoir quel est ce jeune homme, ma bonne Jeanneton ?

— Ah ! mais, dit Jeanne, qui depuis un quart d'heure se mettait l'esprit à la torture, ça pourrait bien être ça, au fait !

— Quoi donc ?

— Le fils du château de la Fougeronne.

— Qu'est-ce que la Fougeronne ?

— Un château à deux lieues d'ici.

— Et tu crois..

— Ça serait le baron de Castérac que cela ne m'étonnerait pas, dit Jeanne, qui regarda la petite demoiselle du coin de l'œil.

— Ah ! tu crois qu'il a un château ?...

— Dame !

— Et qu'il est baron ?

— Certainement, si c'est celui que je crois.

Blanche poussa un profond soupir.

Puis elle changea brusquement de conversation.

Du moment où Gontran avait un château et était baron, il n'y fallait plus songer.

— Mademoiselle, dit alors la servante, votre père vous a parlé de quelque chose, hier ?

Blanche tressaillit.

— Tu sais cela ? dit-elle.

— Oui. On vous demande en mariage.

— Le fils du propriétaire actuel de Bellombre.

— C'est ça. Eh bien ?

— Eh bien, répondit Blanche avec calme, j'ai demandé à réfléchir.

— Oui, mais votre père, qui n'est pas patient, voudrait le voir...

Blanche regarda Jeanneton d'un air triste et doux :

— Ecoute-moi bien, dit-elle.

— Parlez, demoiselle.

— Mon père voudrait rentrer à Bellombre ; et moi j'ai une répulsion invincible pour l'homme dont il me parle.

— Alors, dit Jeanne avec joie, il faut le refuser.

— J'hésitais encore ce matin en songeant à mon pauvre père.

— Et maintenant ? fit Jeanne qui eut un tremblement dans la voix.

— Maintenant je n'hésite plus.

— Mon Dieu ! vous accepteriez le fils Archineau pour mari !

— Oh ! non, dit la petite demoiselle dont les yeux s'emplirent de larmes, j'aimerais mieux mourir.

Jeanne respira bruyamment.

— Mon Dieu ! j'avais peur d'être seule ; mais nous sommes deux à présent, et vous serez avec nous.

CHAPITRE XX

Près d'un mois s'était écoulé depuis le jour où M^{lle} Blanche Durand avait énergiquement refusé d'épouser M. Alfred Archineau, le fils du propriétaire de Bellombre.

M. Durand était au désespoir.

Désespoir taciturne, sans éclat, sans récriminations.

Mais le bonhomme avait vieilli de dix ans. La petite demoiselle, de son côté, paraissait changer à vue d'œil.

Elle ne riait plus comme autrefois, elle n'avait plus les élans de franche gaieté qui sont l'apanage de la jeunesse.

Triste, pensive, elle allait se promener souvent au bord de la forêt, et Jeanneton, seule, peut-être, était dans la confidence de cette mélancolie profonde qui semblait s'être emparée de toute sa vie.

C'est que, plus d'une fois depuis un mois, le beau jeune homme, un peu pâle, qu'on appelait le baron Gontran de Castérac, était venu aux environs de la Fringale.

Plus d'une fois le hasard, qui est la providence des amoureux, avait mis les deux jeunes gens en présence au détour d'un chemin, au coin d'un taillis, dans un sentier bordé de haies.

La petite demoiselle sentait donc son sang affluer à son cœur alors, et Gontran devenait pâle.

Ils se saluaient et passaient rapidement, n'osant échanger un mot.

Jeanneton se disait :

— Puisqu'on a vu des rois épouser des bergère, pourquoi donc un baron n'épouserait-il pas la petite demoiselle qui est quasiment comme une reine, tant elle est jolie et a bonne façon ?

Et puis elle s'était renseignée, la pauvre servante.

M. de Castérac n'était pas riche et il n'était pas avare : deux raisons pour que la distance qui séparait Blanche de lui pût être franchie quelque jour.

Si la bourgeoisie de ce pays-là est cocasse et ridicule en sa morgue d'argent, la noblesse est plus simple, plus affable, et par suite elle est assez

aimée.

M. de Castérac avait laissé de bons souvenirs dans le pays ; il n'était pas fier ; il faisait du bien à l'occasion et ne dédaignait pas de chasser avec quiconque était bon tireur et connaissait la forêt.

Dix ans après sa mort on en disait encore du bien.

Jeanne savait tout cela.

Enfin n'eût-elle considéré l'amour timide et silencieux des deux jeunes gens que comme un moyen d'éloigner à tout jamais ce misérable Archineau, qu'elle l'eût encore encouragé.

Le bonhomme Durand n'avait jamais rencontré M. de Castérac, il ne l'avait jamais vu rôder aux environs de la Fringale, et il ne s'expliquait pas les refus obstinés de Blanche, dont les yeux s'emplissaient de larmes chaque fois qu'il prononçait le nom du fils Archineau.

Mais un soir, comme il revenait à la ferme, il se trouva face à face avec Gontran.

Gontran le salua.

Le bonhomme s'arrêta un peu étonné ; il crut que le jeune homme se trompait et le prenait pour un autre.

Mais Gontran, qui eût tremblé de tous ses membres en présence de Blanche, se sentit plus hardi vis-à-vis de ce vieillard à demi paysan et qui marchait courbé sous le poids des ans et des chagrins.

— Bonjour, monsieur Durand, dit-il.

— Vous me connaissez, monsieur ? fit le bonhomme avec un redoublement d'étonnement.

— Certainement, monsieur. D'abord, nous sommes voisins.

— Ah !

— J'habite la Fougeronne.

— Est-ce que vous êtes M. de Castérac ?

— Oui, monsieur.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, répondit M. Durand, qui eut comme un éclair de son ancienne éducation.

Et il se mit à caresser les deux bassets de Gontran qui venaient se frotter contre lui.

— Ils sont beaux, dit-il ; sont-ils bons ?

— Assez, dit Gontran.

— Rencontrez-vous du gibier par ici ?

— Pas beaucoup ; il est rare cette année.

M. Durand salua le jeune homme et voulut passer son chemin.

Mais Gontran l'arrêta.

— Dites donc, monsieur Durand, fit-il, est-ce que vous n'avez pas chassé avec mon père autrefois ?

— Oh ! souvent, dit M. Durand.

— Mon pauvre père, continua le jeune homme avec un accent ému, s'il vivait, il y aurait bien des choses qui iraient mieux.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

Gontran était en veine d'audace.

— Monsieur Durand, dit-il, je voudrais vous parler.

7 — Mais, monsieur...

— Sérieusement, insista le jeune homme.

— Que pouvez-vous avoir à me dire ? demanda M. Durand de plus en plus étonné.

— Monsieur, reprit Gontran, j'ai vingt et un ans, je suis majeur et libre de mes actions.

— Eh bien ?

— Ma mère a ses idées, ses préjugés, plutôt, qui ne sont plus de notre siècle, mais je ne les partage pas.

M. Durand ne comprenait pas.

— Je pourrais être le plus heureux des hommes, continua Gontran, et j'en suis le plus malheureux.

— Mais pourquoi cela, monsieur ?

— Mon bonheur ou mon malheur sont entre vos mains, poursuivit Gontran.

— Moi ! exclama M. Durand stupéfait.

— J'aime votre fille, acheva Gontran qui se sentit soulagé par cet aveu.

M. Durand jeta un cri.

Mais ce fut un cri de désespoir !....

CHAPITRE XXI

Cet aveu du jeune baron Gontran de Castérac fut comme une révélation fulgurante pour M. Durand.

L'homme d'éducation avait reparu un moment. Le paysan astucieux et prodigieusement intelligent de ses intérêts lui succéda aussitôt.

Tout ce qui s'était passé, ou plutôt tout ce qui avait dû se passer, traversa son esprit illuminé. Le baron amoureux de sa fille, et payé de retour sans doute, n'était-ce pas l'explication des refus obstinés de Blanche ne voulant pas entendre parler du fils Archineau ?

Un seul obstacle se dressait entre M. Durand et Bellombre, et cet obstacle, c'était Gontran.

Le reptile ne regarde pas autrement l'oiseau qu'il veut fasciner.

M. Durand leva sur Gontran un œil plein de haine et de colère, un œil enflammé d'une rage folle.

— Ah ! s'écria-t-il, vous aimez ma fille !...

— Oui, monsieur, dit Gontran ému.

— Et elle vous aime... sans doute ?

Il avait, en faisant cette question, des ricanements féroces dans la voix.

Gontran eut un dernier accès d'audace :

— Je le crois, dit-il.

Alors M. Durand, ivre de fureur, serra les poings :

— Allez-vous-en ! dit-il, que je ne vous revoie jamais !... ma fille n'est pas pour vous.

Ce fut pour Gontran un coup de massue ; il sentit ses jambes fléchir ; ses lèvres murmurèrent quelques mots sans suite, tout son corps fut pris d'un tremblement convulsif, et, comme M. Durand s'en allait à toutes jambes, il se laissa tomber au revers d'un fossé, cacha sa tête dans ses deux mains et fondit en larmes.

M. Durand avait, pour ainsi dire, pris la fuite.

Il était dans un état d'exaltation impossible à décrire, et, dans sa colère, il courait vers la Fringale, décidé à faire une scène abominable à sa fille, à

Jeanneton, aux gens de la ferme, à tous ceux enfin qui, dans sa pensée, avaient pu favoriser d'une façon quelconque les entrevues de la petite demoiselle avec ce jeune homme, qui ruinait ainsi toutes ses espérances.

La forêt est, en cet endroit, taillée fort irrégulièrement ; elle forme des baies, des anses, des pointes qui s'avancent dans les terres, ou bien elle se retire pour laisser sa place aux défrichements.

Cela explique comment, après avoir rencontré M. de Castérac dans les champs, M. Durand avait encore, pour arriver à la Fringale, à traverser un bout de bois.

Or, comme il y entrait, il entendit deux chiens qui chassaient à pleine gorge.

Un singulier battement de cœur s'empara de lui.

Les chiens, il les avait reconnus à la voix.

C'étaient ceux du fils Archineau.

Depuis longtemps ce dernier ne venait plus rôder aux environs de la Fringale.

On lui avait signifié le refus formel de Blanche, et soit qu'il s'y fût résigné, soit qu'il eût quelque autre projet en tête, il n'était pas revenu.

M. Durand s'arrêta.

Les chiens passèrent auprès de lui ; puis, derrière eux, le chasseur.

M. Durand le reconnut ; c'était bien lui, le fils Archineau, l'homme qui lui avait offert de lui rendre Bellombre.

Bellombre ou la mort ! telle était maintenant la devise de ce pauvre vieillard à moitié idiot.

Le fils Archineau vint à lui et lui dit d'un ton protecteur :

— Bonjour, mon pauvre père Durand, comment ça va aujourd'hui ?

M. Durand avait les yeux pleins de larmes et ne répondit pas.

— Qu'est-ce que vous avez donc, mon pauvre vieux ? continua Alfred Archineau ; vous êtes tout ahuri ; est-ce que votre fille, qui ne veut pas de moi, serait malade ?

— Non, dit M. Durand ; mais je sais pourquoi elle ne veut pas de vous.

— Ah ! bah ! elle me trouve laid... peut-être... Et le fils Archineau, qui passait pour un bel homme auprès des vachères et des gardeuses d'oies de Coursy, se rengorgea quelque peu.

— Non, dit M. Durand ; mais elle en aime un autre.

Cette réponse fit faire un bond en arrière au fils Archineau.

Il avait un rival !

Lui, le bel homme, lui l'homme riche, lui le propriétaire de Bellombre !
On lui préférerait quelqn'un !

Ce ne fat pas un cri qui lui échappa, ce fut le rugissement d'une bête fauve.

Il serra les poings, il eut un éclair de fureur dans les yeux et son visage s'empourpra.

— Et qui donc me préfère-t-elle, votre mijaurée de fille ? dit-il enfin.

— M. de Castérac, répondit le bonhomme, qui éprouva comme un soulagement d'avoir rencontré un confident de sa naïve douleur.

— Ah ! oui, ricana Alfred Archineau, un noble ruiné... pas plus baron que moi... le fils de la Fougeronne... son père n'avait pas le sou... Ah ! ah ! ah !

Ces injures que le fils Archineau vomissait contre M. de Castérac résonnaient comme une musique à l'oreille de M. Durand.

— Eh bien, dit encore Alfred Archineau, puisqu'elle l'aime, il faut la marier.

— Jamais ! s'écria M. Durand.

Puis, dans son ardent désir de rentrer à Bellombre, à demi fou il prit la main du vaurien :

— Ecoutez moi bien, dit-il.

— Parlez, mon pauvre homme.

— Si jamais ma fille épouse quelqu'un, ce sera vous, je vous le jure !

— C'est bien parlé, ça, mon bon monsieur Durand ; mais...

— Mais quoi ?

— Puisque votre fille ne veut pas de moi.

— Elle n'aura pas mon consentement pour l'autre.

— Soit.

— Et ce soir même....

— Que ferez-vous ?

— Je lui dirai son fait.

— Vous ne lui en avez donc pas parlé ?

— Pas encore.

— Alors, à votre tour, écoutez-moi.... Je suis homme de bon conseil.

— Ah ! fit M. Durand.

— Vous voulez que je devienne votre gendre ?

— Si je le veux ! exclama le bonhomme qui avait toujours Bellombre en tête.

— Eh bien, ne dites rien à votre fille.

— Pourquoi ?

— Et laissez-moi faire, tout ira bien...

M. Durand levait un œil étonné sur Alfred Archineau.

— Si vous êtes toujours avec moi, dit celui-ci, mon vieux... je serai votre gendre...

— Ah !

— Et vous passerez l'hiver prochain à Bellombre.

Ce dernier mot acheva de faire perdre la tête à M. Durand, qui se livra pieds et poings liés à Alfred Archineau.

Le misérable avait eu une inspiration infernale.

CHAPITRE XXII

Le fils Archineau ne quitta M. Durand qu'après lui avoir fait promettre solennellement de ne parler de rien à sa fille.

Puis il se remit en chasse comme si de rien n'était. Seulement, il s'enfonça peu à peu au cœur de la forêt et se dirigea vers ce qu'on appelle la vallée jaune.

La forêt d'Orléans est peuplée d'une certaine quantité de bûcherons, de bûcheux, comme on dit vulgairement, qui ne la quittent ni jour ni nuit et y vivent par les plus mauvais temps d'hiver.

L'été, ils couchent dans l'herbe blanche, sur les bruyères, au pied d'un chêne, et chaque matin leurs femmes leur apportent à manger pour la journée.

L'hiver, ils se construisent une cabane au carrefour de deux ou trois allées forestières, recouvrent les murs de terre glaise, le toit de fagots, et s'y enterrent, pendant la neige, comme des Lapons.

Le bûcheux est misérable ; il ne travaille qu'à l'entreprise, comme on dit, et il a à lutter contre la gelée, la pluie, le froid.

S'il n'était pas un peu braconnier, s'il ne tendait ses collets au lièvre et même au chevreuil, il ne parviendrait pas à joindre les deux bouts, pour peu qu'il fût chargé de famille.

Dans la vallée jaune il y avait une hutte de bûcheux que le fils Archineau connaissait bien.

Elle servait d'abri à deux frères qu'on appelait les Parisis.

Pourquoi ce nom ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais il est assez commun dans les environs de la Loire.

Il y a même un village, Ingranne, où les Parisis grouillent et pullulent, ne se distinguant les uns des autres que par leurs prénoms ou le nom de leur femme.

Les frères Parisis, Jacques et Benoît, étaient deux hommes robustes, d'aspect farouche et d'une mauvaise réputation.

Tous deux mariés et pères de nombreux enfants, ils ajoutaient au salaire de leur travail, disait-on, le produit du vol et de la rapine.

Plusieurs fois ils avaient eu maille à partir avec les gendarmes ; on les avait même conduits en prison à la suite de l'assassinat d'un garde forestier, mais on les avait relâchés faute de preuves.

Quand le dimanche ou le jeudi ils quittaient la forêt et venaient rôder dans les cabarets de Sully ou de Troinon, les gens prudents les évitaient.

Si quelque vol se commettait dans la contrée, la rumeur publique les accusait ; mais ils établissaient facilement un alibi, et la justice en était pour ses frais de poursuite.

Cette impunité même avait augmenté leur audace et leur donnait une confiance en eux-mêmes qui achevait d'épouvanter les populations voisines.

Or le fils Archineau s'était dit en se dirigeant vers la vallée jaune :

— Les frères Parisis me donneront un coup de main, si j'ai besoin d'eux.

Quand il arriva près de leur hutte, le jour baissait, il faisait froid, et un filet de fumée lui annonça qu'ils étaient auprès du feu et faisaient sans doute chauffer leur soupe.

A son approche, un chien grogna à l'intérieur de la cabane.

Puis la porte s'ouvrit, et un homme de mauvaise mine, le visage tout noir et encadré par une grande barbe qui lui tombait jusque sur la poitrine, passa la tête au travers.

Le chien qui avait grogné glissa entre les jambes de cet homme et se mit à aboyer avec fureur.

C'était un de ces bâtards moitié chiens de vache et moitié chiens courants, qui ont le museau pointu, la queue en trompette, l'œil rond et sanglant, le poil hérissé, et que la vue d'un gendarme met en rage.

Un vrai chien de braconnier, hardi et prudent, rusé et sournois, qui étrangle un chevreuil sans donner un coup de voix, et tue sans aboyer les sangliers dans leur bauge.

— Paix, Gendarme ! lui cria l'homme à la longue barbe.

Le misérable avait appelé son chien Gendarme.

C'était une ironie à l'adresse de ces braves gens qui, jusqu'ici, n'avaient pas été assez heureux pour prendre les deux frères en flagrant délit de vol.

Le chien se tut aussitôt et rentra dans la cabane.

Les coquins sont sympathiques aux coquins.

L'homme à la longue barbe, au lieu de refermer la porte, la laissa grande ouverte et salua M. Alfred Archineau d'un air bienveillant.

— Donne-moi un peu de feu pour allumer ma pipe, Jacques.

— Volontiers, monsieur, répondit Jacques Parisis.

Il y avait un bon feu de souches dans la hutte.

Alfred Archineau entra ; il s'assit sur un cœur de chêne qui servait de chaise et alluma sa pipe.

— Le temps est dur, dit-il.

— Chauffez-vous, monsieur Archineau, dit le bûcheux.

— Tu es seul ?

— Oui, mon père est encore en forêt.

— A tendre ses collets ? dit le chasseur en souriant.

— Oh ! monsieur Archineau, répliqua Jacques Parisis, vous savez bien que c'est des calomnies, ça.

— Farceur !

— C'est comme le garde de Troinon, qu'on a tué. Nous en a-t-on assez mis sur le dos ! fit Jacques Parisis.

— Et vous n'y étiez pour rien, hein ?

— Pour rien du tout.

— Dans tous les cas, poursuivit Alfred Archineau qui s'installa comme un homme qui n'est pas pressé de partir, celui qui l'a tué n'a pas gagné grand'chose. Si je tuais quelqu'un, moi, je voudrais que ça me rapportât gros.

Le bûcheux tressaillit.

— Il y a des hommes dont la mort vaut un millier de francs comme un sou, continua Alfred.

— Hein ? fit le bûcheux, qu'est-ce que vous voulez donc dire ?

— Oh ! rien, c'est une manière de parler ; mais puisque je suis ici, je vais te demander un renseignement.

— Ah ! ah !

— Est-ce que tu crois qu'un homme peut se prendre dans un collet à chevreuil ?

— Oh ! bien sûr.

— Et s'étrangler ?

— Ça dépend comme le collet est placé... Mais pourquoi donc me demandez-vous ça, monsieur Alfred ?

Le fils Archineau secoua la cendre de sa pipe et ne répondit pas tout d'abord.

Ce qui fit que le bûcheux pensa qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

CHAPITRE XXIII

Que se passa t-il entre les bûcheux et M. Alfred Archineau ?

Voilà ce que personne n'aurait pu dire.

Mais il était tout à fait nuit quand le fils du nouveau propriétaire de Bellombre quitta la vallée jaune et reprit le chemin de Coursy.

M. Durand avait tenu sa parole.

En rentrant à la ferme, il ne souffla mot ni à sa fille ni à Jeanneton de sa rencontre avec M. Gontran de Castérac.

Comme depuis que Blanche avait nettement exprimé sa volonté et refusé M. Alfred Archineau le bonhomme était d'une tristesse mortelle, Jeanneton, ordinairement si clairvoyante, ne soupçonna rien.

Mais le lendemain devait singulièrement compliquer la situation.

Blanche avait avoué à Jeanne que M. Gontran de Castérac ne lui déplaisait pas.

Jeanneton lui avait répondu :

— Vous êtes assez belle, ma chère demoiselle, pour devenir baronne ; mais votre père fera toutes sortes de difficultés, vous verrez ça.

Pourquoi donc ?

— Dame ! parce qu'il a toujours Bellombre en tête.

— Pauvre père ! murmura Blanche.

Mais son cœur était plein de Gontran, et le seul nom du fils Archineau lui inspirait une aversion insurmontable.

Or donc, le lendemain du jour où Gontran avait vu sa demande si mal accueillie par M. Durand, la petite demoiselle se promenait au bord de la forêt, vers six heures du matin.

Elle avait un livre à la main ; mais elle ne lisait guère.

Elle espérait que le hasard qui lui faisait rencontrer Gontran quelquefois, la servirait encore.

Les jeunes filles ont parfois de ces audaces.

Blanche était décidée à dire à Gontran :

— Je sais, monsieur, que vous m'aimez... et moi aussi je vous aime... pourquoi ne demanderiez vous pas ma main à mon père ?

Tout à coup elle entendit l'abolement de deux chiens.

C'étaient les bassets de M. de Castérac qui chassaient un lièvre ;
Blanche eut un battement de cœur.

Elle entra dans la forêt, elle regarda autour d'elle, cherchant à pénétrer la profondeur des taillis.

Elle vit bien les chiens, mais elle n'aperçut pas M. de Castérac.

Où donc était-il ?

Blanche quitta la forêt et revint dans les champs.

Soudain elle tressaillit.

Elle venait d'apercevoir un homme assis au bord du fossé qui sert d'enceinte à la forêt.

Cet homme, c'était Gontran.

Mais Gontran qui paraissait en proie à une rêverie profonde, peut-être même à une grande douleur, car il avait la tête dans ses deux mains.

Blanche, tout émue, s'approcha.

Gontran ne la vit pas venir et garda la même attitude.

Blanche s'approcha plus près encore.

Alors elle sentit ses jambes fléchir et le cœur lui manquer, et un cri lui échappa.

Gontran pleurait.

Au cri de Blanche, il releva vivement la tête, aperçut la jeune fille, et il voulut prendre la fuite.

Mais une force invisible le cloua au sol.

Les femmes ont des heures de sang-froid et de présence d'esprit inconnues aux hommes.

Blanche alla droit à lui et lui dit :

— Mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez !

Il jeta un nouveau cri, lui prit vivement la main et la porta à ses lèvres par un mouvement plein de fièvre et de désespoir.

— Ah ! balbutia-t-il, pardonnez-moi, mademoiselle ; mais je suis le plus malheureux des hommes !

— Seigneur Dieu ! fit-elle avec effroi, vous serait-il donc arrivé un malheur ?

— Un grand malheur, mademoiselle.

— Mon Dieu !

Et elle laissait sa petite main dans celle du jeune homme.

Mademoiselle, reprit Gontran, voici la seconde fois que j'ai l'honneur de vous adresser la parole et ce sera, hélas ! la dernière.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que je vais quitter le pays.

Blanche pâlit.

— Vous partez ? dit-elle d'une voix émue.

— Il le faut, dit Gontran les yeux pleins de larmes.

— O Seigneur ! Et pourquoi cela ?

— D'abord, continua Gontran, j'ai songé à me tuer.

— Vous tuer !

— Mais j'ai été élevé chrétiennement, et Dieu défend qu'on se tue.

— Mais pourquoi donc vouliez-vous vous tuer ? demanda Blanche toute frémissante.

— Et puis, poursuivit Gontran sans lui répondre, j'ai pensé que je pourrais me faire soldat et trouver la mort sur le champ de bataille, ce qui est permis.

— Mais vous voulez donc mourir ! s'écria Blanche Durand éperdue.

— Oui, mademoiselle.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne puis plus être heureux en ce monde.

— Oh ! monsieur.

— Parce que je vous aime ! ajouta-t-il.

Et il se mit à genoux devant elle.

Blanche le releva et ses beaux yeux s'emplirent de larmes.

— Ah ! dit-elle, c'est parce que vous m'aimez que vous voulez mourir ?

— Oui.

— Parce que je ne suis qu'une pauvre fille, sans doute, et que M^{me} la baronne, votre mère....

— Oh ! dit Gontran, ma mère n'est pas le plus grand obstacle à mon amour.

Blanche se méprit encore :

— Croyez-vous donc, dit-elle, que je voudrais vous laisser mourir ?

Il jeta un cri de joie, couvrit de nouveau sa main de baisers !

— Ah ! merci, dit-il, vous êtes un ange.

— Moi aussi, murmura Blanche en baissant les yeux, moi aussi je vous aime... et je ne veux pas... que... vous mouriez.

Mais Gontran fut repris par son désespoir.

— Qu'importe ! dit-il, puisque vous ne pouvez être ma femme... puisque votre père ne veut pas !...

— Mon père ! exclama Blanche.

Et elle recula pâle et tremblante, balbutiant :

— Qui donc a pu vous dire que mon père ne voulait pas ?...

CHAPITRE XXIV

Que s'était-il donc passé à la Fougeronne pour que Gontran ne vît d'obstacle sérieux à son mariage avec la petite demoiselle que l'inflexible volonté du bonhomme Durand ?

Tout et rien, comme on va voir.

On se souvient de la colère dédaigneuse avec laquelle Héloïse Fougeron, baronne de Castérac, avait accueilli l'aveu que son fils lui avait fait de son amour pour Blanche Durand.

Gontran avait eu un premier moment d'épouvante et de découragement.

Habitué à trembler devant sa mère, il avait cru tout d'abord que la baronne préférait le voir mourir de douleur que de consentir à ce qu'il contractât ce qu'elle appelait une mésalliance.

Mais, depuis vingt-quatre heures, il s'était opéré un changement tel dans les idées de ce fils des preux élevé dans la naïve croyance qu'il descendait de Charlemagne, que la raison lui était venue.

Or la raison ne tarda pas à lui dire que les Durand valaient les Fougeron, et que si un Castérac avait épousé une Fougeronne, il pouvait bien épouser la petite demoiselle.

Il y avait dans le village voisin, à Coursy, un brave homme de curé de campagne qui l'avait baptisé, était le directeur spirituel de l'orgueilleuse baronne, avait été l'ami de son père et venait souvent dîner au château.

Gontran s'en était allé à Coursy voir le curé, et il lui avait fait ses confidences.

Le bon prêtre l'avait écouté en souriant, puis il avait répondu :

— Mon jeune ami, votre mère a des petits travers qu'il lui faut pardonner, et dont il ne faut pas vous effrayer outre mesure. Je vous assure bien que je lui ferai entendre raison, le cas échéant, mais nous n'en sommes pas encore là.

Gontran l'avait regardé un peu étonné.

— La jeune fille vous aime-t-elle ?

— Je ne sais pas, avait dit Gontran.

— Il faut savoir, et puis...

— Et puis ? fit le jeune homme avec impatience.

— Et puis, il faudrait savoir aussi si le père vous accepterait volontiers pour gendre. Quand vous serez sûr de tout cela, vous viendrez me trouver, et je ferai entendre raison à votre mère.

Gontran avait donc suivi à la lettre le programme du bon curé.

Il avait cherché à rencontrer Blanche, et il y avait réussi.

Au bout de trois semaines, et bien qu'il n'eût jamais parlé à la jeune fille, il avait acquis la conviction qu'il ne lui déplaisait pas.

C'est alors qu'il s'était adressé à M. Durand, et l'on sait ce qui s'en était suivi et comment, le lendemain, Blanche l'avait trouvé pleurant au bord d'un fossé.

Blanche Durand avait donc étouffé un cri en entendant Gontran de Castérac prononcer le nom de son père.

— Vraiment, dit-elle, mon père est à vos yeux un obstacle à notre union ?

— Oui, dit-il.

— Vous l'avez donc vu ?

— Oui.

— Quand ?

— Hier.

— Et vous lui avez parlé ?

— Il m'a dit que jamais je n'aurais sa fille ! Gontran s'attendait à voir Blanche partager son désespoir ; il n'en fut rien.

La petite demoiselle se prit à sourire ; puis elle fit asseoir Gontran à côté d'elle et lui dit

— Ecoutez-moi et vous verrez que le mal n'est pas si grand.

Cette confiance de la jeune fille avait un peu calmé la douleur de Gontran.

— Vous savez, lui avait-elle dit alors, que nous avons possédé le château de Bellombre.

— Oui.

— Ce château appartient maintenant à un jeune homme qui s'est épris de moi et a demandé ma main.

— Ah ! fit Gontran qui sentit bouillonner dans son cœur une tempête de jalousie.

— Rassurez-vous, dit la petite demoiselle en souriant, je ne l'aime pas et je ne l'épouserai jamais. Mais mon pauvre père, qui regrette toujours son château et ne sait pas que je vous aime, voudrait me voir devenir M^{me}

Archineau, à la seule fin de rentrer à Bellombre. Seulement, il est bon et il m'aime, mon père, et il changera de langage quand je lui aurai parlé.

— Vrai ? fit Gontran palpitant.

— Je vous le promets.

Et Blanche serra la main du jeune homme.

— Venez ici demain, à la même heure, reprit-elle, et je vous donnerai, j'en suis bien sûre, de bonnes nouvelles !

— Ah ! vous êtes un ange ! murmura Gontran éperdu.

— Je ne sais pas si je suis un ange, dit la petite demoiselle, mais je sais que je vous aimerai bien si je suis un jour votre femme.

Et comme si elle eût regretté d'en avoir trop dit, elle lui serra vivement la main et se sauva comme une biche effarouchée.

Désormais Gontran avait le paradis dans le cœur. Immobile au bord du fossé, il la regarda s'éloigner et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

Alors il songea, non point à retourner à la Fougeronne, mais à aller à Courcy faire part de son bonheur au vieux curé.

Pour cela il lui fallait rentrer en forêt et prendre un faux chemin qui abrégait singulièrement la distance.

Il siffla donc ses chiens et se mit en route, montant d'abord une clairière, puis une taille de jeunes bourgeons.

Et comme il marchait rapidement, il se sentit tout à coup pris par les pieds.

Il crut être lié par une de ces ronces qui jonchent le sol en forêt, et il donna une forte secousse pour se dégager.

Mais soudain il jeta un cri et se sentit enlevé par le milieu du corps, en même temps qu'il était serré au cou.

Gontran venait de se prendre dans un de ces terribles engins qu'on appelle des collets à chevreuil..

CHAPITRE XXV

Une branche d'arbre courbée, un fil de laiton de l'épaisseur d'une grosse ficelle suspendu un peu en avant, tel est le piège dans lequel le chevreuil qui bondit et plonge en parcourant la forêt va donner tête baissée et s'étrangle.

Dans un piège ordinaire, un homme pourrait être saisi par le milieu du corps, mais sa tête ne passerait pas à travers le fil de laiton.

Dans celui-ci, au contraire, Gontran de Castérac fut pris par le cou et la ceinture en même temps.

C'est qu'une main criminelle avait tendu le collet, non en vue d'un pauvre brocart, mais en vue du malheureux jeune homme à qui la petite demoiselle venait de promettre son amour et sa main.

Le piège était la conséquence du mystérieux entretien qui avait eu lieu dans la forêt jaune entre Jacques Parisi, le bûcheux, et le fils Archineau.

Un chevreuil s'étrangle en moins d'un quart d'heure.

Cependant Gontran fut protégé pendant quelques instants par un gros foulard qu'il portait autour du cou en guise de cravate, et il eut le temps de pousser quelques cris inarticulés.

Il se trouvait suspendu à trois pieds de terre et ses jambes battaient le vide.

Il était littéralement pendu.

La forêt était déserte, les champs étaient loin ; personne n'entendit les cris du malheureux jeune homme.

Personne, excepté les chiens.

Les deux bassets arrivèrent, tournèrent en hurlant autour de leur maître qui essayait en vain de se dégager et serrait de plus en plus, à chaque secousse, le fil de laiton.

Le chien, on le sait, a un merveilleux instinct. On a dit que son regard triste et doux exprimait la peine qu'il éprouve de ne pouvoir traduire sa pensée par des paroles, et cela est vrai peut-être.

Mais si le chien ne parvient pas toujours à se faire comprendre de l'homme, du moins a-t-il un langage avec ses semblables.

Les deux bassets hurlèrent un moment ; puis, comme personne ne venait au secours de leur maître, les deux bêtes intelligentes s'entendirent, se comprirent et se partagèrent une singulière besogne. L'un demeura au pied de l'arbre, hurlant de plus belle ; l'autre partit rapide comme l'éclair.

Gontran avait cessé de se débattre ; seulement, il était parvenu à dégager ses mains, à les élever au-dessus de sa tête et à saisir la branche d'arbre, dont l'extrémité l'entourait par le milieu du corps.

De cette façon il pouvait empêcher, au moins momentanément, car ses forces ne pouvaient tarder à s'épuiser, il pouvait, disons-nous, reculer la strangulation ;

L'un des chiens était parti, mais l'autre hurlait toujours.

Gontran poussait des cris étouffés, que répétaient seuls ces mystérieux échos qu'on trouve dans la profondeur des bois.

Cependant, à un certain moment, comme il sentait ses bras s'engourdir, ses forces diminuer, et que l'instant était proche où ses deux mains crispées lâcheraient la branche protectrice, il lui sembla que quelque chose s'agitait dans le lointain au travers des arbres.

Gontran se remit à crier de plus belle.

C'était bien un homme qui passait dans une taille de bourgeons.

Un homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'un large chapeau gris ; — un bûcheux !

Il parut même s'arrêter et prêter l'oreille aux cris qu'il entendait.

Gontran se crut sauvé.

— A moi ! au secours ! cria-t-il, se cramponnant avec désespoir à la branche.

Mais l'homme, au lieu de s'approcher, s'éloigna et disparut bientôt derrière les tailles.

La voix du chien avait-elle couvert la voix de l'homme, et le bûcheux, n'apercevant pas le pendu, s'était-il imaginé que le chien chassait ?

Ou bien avait-il tout vu, et s'il n'était pas venu au secours de Gontran, c'est qu'il avait ses raisons !

Gontran ne le sut pas.

Mais il était un peu dans la situation d'un homme qui se noie, et Dieu sait si celui qui va bientôt disparaître sous les flots, a le regard limpide et lumineux à cette heure suprême : et s'il voit au loin, sous les deux rives du fleuve, les têtes des curieux et des lâches qui n'osent venir à son secours !

Gontran épuisé, Gontran dont les bras engourdis semblaient livrés à une fourmilière innombrable, dont les mains saignaient au contact rugueux de cette branche qui lui permettait de reculer l'instant suprême, Gontran avait remarqué que cet homme portait une longue barbe noire.

Quelques minutes s'écoulèrent encore ; Gontran n'avait plus la force de crier ; ses tempes bourdonnaient, son regard, clair jusque-là, se voilait peu à peu, ses bras étaient roidis...

Ses mains ne sentaient plus le contact de la branche qu'elles étreignaient machinalement encore.

Le chien lui-même, découragé, ne hurlait plus que par intervalles.

Tout à coup un aboiement lointain se fit entendre, un aboiement auquel répondit le chien demeuré au pied de l'arbre.

Gontran rouvrit ses yeux éteints, un immense espoir lui revint au cœur.

C'était son autre chien qui, sans doute, ramenait du secours...

Mais les forces de Gontran étaient épuisées, et au moment peut-être où la vie revenait, c'était la mort qui allongeait sa main décharnée.

Ses doigts crispés et engourdis se desserrèrent et lâchèrent la branche de salut...

— Blanche... trop tard !...

Tels furent ses derniers mots, et le fil de laiton homicide reprit son œuvre de strangulation.

CHAPITRE XXVI

C'était pourtant bien son autre chien qu'à l'heure suprême Gontran mourant avait entendu.

Et le chien n'était pas seul, un être humain le suivait.

Cet être était une pauvre créature qui marchait en boitant, faisant aller ses bras et ses jambes d'une manière ridicule, et suivait le chien en grande hâte.

C'était Jeanneton.

Jeanneton avait vu d'une fenêtre de la Fringale Blanche Durand se diriger vers la forêt. Elle avait deviné le but de cette promenade, et, toujours gardienne fidèle, toujours religieuse observatrice du serment qu'elle avait fait à sa maîtresse mourante, elle s'était glissée hors de la ferme et ensuite au travers des vignes, pour ne pas perdre de vue la petite demoiselle.

Tapie à cent pas derrière un buisson, la jeune fille avait deviné plutôt qu'entendu le naïf entretien des deux jeunes gens ; et, voyant Blanche s'en aller, elle n'avait pas bougé et s'était dit :

— Allons ! tout ira bien... la chère petite demoiselle sera baronne.

Blanche, on le sait, avait repris le chemin de la Fringale, et Gontran, peu après, suivi de ses deux chiens, était rentré en forêt sans défiance.

Alors Jeanneton, qui pensait toujours aux choses utiles, avait tiré une serpe de sa poche, ôté son tablier qu'elle avait posé par terre ; puis elle s'était mise à couper cette herbe blanche qui pousse en forêt, qu'on appelle de la lacune et dont les vaches sont friandes.

Comme elle était occupée à cette besogne depuis environ un quart d'heure, elle crut entendre des gémissements sous bois, mais elle n'y fit pas grande attention.

Puis elle entendit hurler les chiens, et elle crut qu'ils chassaient.

Enfin, quelques minutes après, un chien bondit auprès d'elle.

Jeanneton leva les yeux et reconnut le basset de M. Gontran de Castérac.

Le chien se prit à tourner autour d'elle en aboyant d'une façon plaintive.

Jeanneton essaya de le renvoyer ; le pauvre animal continua son manège ; puis il s'éloigna d'une dizaine de pas, comme s'il eût voulu inviter

Jeanneton à le suivre, et enfin, comme elle ne comprenait toujours pas, il finit par lui prendre sa jupe avec ses dents.

Alors Jeanneton se souvint des gémissements qu'elle avait cru entendre et auxquels elle n'avait prêté aucune attention tout d'abord.

Un pressentiment s'empara d'elle, elle pensa qu'un malheur avait fort bien pu arriver au jeune homme qui tout à l'heure s'enfonçait sous bois d'un pas alerte.

La forêt est souvent pleine de vulgaires dangers ; il s'y trouve des fondrières, des mares recouvertes d'une herbe trompeuse.

Jeanne se mit donc à suivre le chien.

Le chien s'éloignait, puis revenait à elle comme pour l'engager à hâter le pas, et il la conduisit ainsi jusque dans cette enceinte de bourgeons où le malheureux Gontran s'était pris au piège comme une bête fauve.

Et Jeanneton arriva au moment même où Gontran, épuisé, venait de lâcher la branche et de fermer les yeux.

Instinctivement, et tout en laissant son tablier à terre, Jeanne avait emporté sa serpe.

Elle aperçut Gontran pendu et ne donnant plus signe de vie que par quelques mouvements convulsifs. Alors elle s'élança vers l'arbre auquel le collet avait été fixé, et l'embrassant de ses mains et de ses genoux, elle grimpa comme un écureuil, la pauvre chambarde, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la branche à laquelle le fil de laiton était enroulé.

En deux coups de serpe la branche entaillée craqua. Un troisième la sépara du tronc, et Gontran tomba sur le sol.

Il était temps...

Jeanne, au comble de l'émotion, ne perdit cependant pas la tête ; elle délia le fil de laiton, elle ouvrit la chemise du jeune homme évanoui, mais respirant encore et, elle aussi, elle se mit à crier au secours.

Mais on ne l'entendit pas.

Dans la forêt d'Orléans dont le sol est excessivement argileux, il y a de l'eau à peu près partout.

Jeanne prit Gontran à bras le corps et le traîna vers une mare voisine ; puis elle se mit à lui jeter de l'eau au visage.

Ce moyen si simple et si vulgaire sera toujours le meilleur ; Gontran rouvrit les yeux ; il aperçut Jeanne, il vit les deux chiens autour de lui et il comprit tout ce qui avait dû se passer.

— Ah ! mon cher monsieur, disait Jeanneton les yeux pleins de larmes, comment cela a-t-il pu vous arriver, mon Dieu !... Et dire que sans cete brave bête vous étiez mort..., et que la pette demoiselle en serait morte aussi... Car elle vous aime, mon cher monsieur, oh ! elle vous aime bien !....

Et Jeanne pleurait ; et comme elle parlait de Blanche, Gontran levait sur elle un œil humide et reconnaissant, et se sentait peu à peu revenir à la vie.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure.

Gontran était jeune et vigoureux, et puis l'amour lui donnait des forces, et il se trouva sur ses pieds quand Jeanne lui eut dit :

— Vous ne pouvez pas vous en retourner ainsi chez vous. Venez à la Fringale, qui est tout près ; on mettra la jument au cabriolet, et on vous reconduira. D'ici là vous vous appuierez sur moi, et, si vous ne pouvez pas marcher, eh bien, je vous porterai.

Et comme elle lui parlait de voir Blanche une fois encore ce jour-là, Gontran se sentit fort, et il se mit à marcher en s'appuyant sur l'épaule de la chambarde.

Mais comme ils avaient déjà fait une dizaine de pas, une petite fumée blanche, un fauve éclair, une détonation se succédèrent dans les profondeurs d'un fourré d'épine s.

Et Jeanne, frappée par une balle, tomba inerte, sanglante aux pieds de Gontran stupéfait...

CHAPITRE XXVII

L'épouvante d'abord, l'indignation ensuite s'étaient succédé dans l'esprit de Gontran de Castérac.

Jeanne était tombée.

En même temps, M. de Castérac avait vu un homme fuir à toutes jambes dans la profondeur des bois. Ce ne pouvait être que le meurtrier.

Mais abandonner la victime pour courir après le meurtrier était chose impossible.

Gaston releva Jeanne, la prit dans ses bras à son tour et la porta vers cette mare où, tout à l'heure, elle lui donnait des soins.

La pauvre servante avait reçu la balle au-dessous de l'épaule, dans cette partie charnue qui se trouve au-dessus des côtes.

D'abord elle s'était évanouie, et lorsque Gontran, faible tout à l'heure, mais redevenu fort tout à coup, se mit en devoir de la déshabiller, elle n'avait pas encore repris connaissance ;

O bonheur ! le corsage de Jeanne ouvert et son épaule mise à nu, Gontran s'aperçut que la blessure n'était ni mortelle, ni même grave.

La balle avait glissé entre cuir et chair, déchirant, ouvrant un large sillon, mais ne pénétrant pas, et elle s'était arrêtée ensuite dans un tampon de ouate que Jeanne portait sur la poitrine, comme beaucoup de paysannes.

Gontran la retrouva.

Il usa alors avec elle du même procédé dont elle s'était servie vis-à-vis de lui ; il lui jeta de l'eau au visage et elle ne tarda pas à ouvrir les yeux.

— Ce n'est rien, ma bonne, ce n'est rien, disait-il.

Et il avait posé la ouate sur la blessure pour arrêter le sang, et en même temps il lui montrait la balle qu'il avait retrouvée.

Jeanne, encore étourdie, gardait un morne silence.

— Je vais courir à la Fringale chercher du monde et un brancard, dit-il encore.

Mais Jeanne eut un geste d'énergique dénégation.

— Non, non, dit elle ; puisque ce n'est rien ; je marcherai bien, allez !

Et elle essaya de se lever, et elle y parvint.

— Seulement, ajouta-t-elle, soutenez-moi...

Gontran lui répondit :

— Je vous porterai.

— Non, répondit Jeanne, j'aurai bien la force de marcher.

Et en effet, elle fit quelques pas.

— Quand nous serons hors du bois, poursuivit-elle, je me reposerai un peu..., et puis, nous ne sommes pas pressés d'arriver...

— Au contraire ! disait Gontran, il faudra vous coucher, et on ira chercher un médecin.

— Non, non, dit encore Jeanne.

Et comme il paraissait s'étonner de ce refus énergique, elle lui dit :

— Je ne suis pas blessée dangereusement ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien, j'aime autant qu'on ne sache rien à la Fringale.

— Pourquoi ?

— J'ai mon idée, fit-elle.

Il y avait une singulière force de volonté en elle, et ce pauvre corps tordu et contrefait ne manquait pas de virilité.

Quand elle eut fait quelques pas, elle regarda Gontran et lui dit :

— Je me sens forte, je marcherai très-bien.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il.

Jeanne rebroussa alors chemin.

— Mais ce n'est pas par là, dit Gontran.

— Oh ! si fait ! dit Jeanne.

Et elle se dirigeait vers l'arbre au pied duquel Gontran avait failli trouver la mort.

Le fil de laiton était encore sur l'herbe.

— Ramassez cela, dit Jeanne, et mettez-le dans votre carnier.

— Pourquoi donc ? fit il étonné.

— Je vous le dirai quand nous serons hors du bois.

Et elle se remit en route.

A vingt pas de l'endroit où elle était tombée en se sentant frappée, elle aperçut quelque chose de blanc sur l'herbe.

— Ramassez cela, monsieur, dit-elle encore.

C'était la bourre du fusil, la bourre qui enveloppait la balle.

Jusqu'alors Gontran n'avait pas même songé à se demander pourquoi on avait tiré sur la pauvre servante.

Il prit machinalement le papier, qui était un fragment de feuille imprimée.

— Il faudra garder cela aussi, monsieur, dit Jeanne. Venez, venez, il ne fait pas bon ici pour nous.

Et si faible qu'elle fût, perdant son sang, elle eut la force et le courage de hâter le pas, et en quelques minutes ils eurent atteint la lisière de la forêt.

— Plus loin encore ! fit elle.

Ils sortirent du bois, entrèrent dans les champs et ne s'arrêterent qu'au delà des vignes, dans une de ces cabanes en pierre sèche qui servent d'abri aux vignerons les jours de pluie.

Gontran était tellement bouleversé qu'il n'avait pas remarqué que ses deux chiens l'avaient quitté.

Alors Jeanne, épuisée par la fatigue et la douleur, s'assit et dit à Gontran :

— Monsieur, ce n'est pas par hasard que vous vous êtes pris dans un collet.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gontran étonné.

— Ce collet n'était pas pour un chevreuil.

— Pour qui donc ?

— Pour vous.

Gontran frissonna.

— Et la balle que j'ai reçue était pour vous aussi, acheva la servante.

Et comme elle disait cela, Gontran vit accourir un de ses chiens, celui-là même qui avait attiré par ses plaintes l'attention de Jeanne, et à l'intelligence duquel il devait la vie.

CHAPITRE XXVIII.

Le chien était dans un état déplorable.

Son corps couvert de sang et de boue, ses longues oreilles déchirées, un fragment d'étoffe accroché à ses dents, ne laissaient aucun doute sur ce qui s'était passé.

Au coup de fusil, le chien s'était élancé suivi de son compagnon.

L'assassin avait pris la fuite, les chiens l'avaient poursuivi.

La conformation du basset, qui a les jambes courtes et torses, ne lui permet pas de courir très-vite ; mais il est tenace.

Les deux vaillants animaux avaient poursuivi longtemps l'assassin sans l'atteindre, mais très-certainement ils y étaient parvenus.

Alors, si on en jugeait par les blessures du chien, la lutte avait dû être terrible, acharnée, l'homme s'était défendu avec énergie ; mais les deux bassets avaient dû le mordre cruellement.

Peut-être même était-il parvenu à assommer l'autre d'un coup de crosse ; mais celui-là s'était échappé, emportant dans sa gueule un fragment de son pantalon.

— Il faut garder encore cela, disait Jeanne.

Gontran la regardait avec stupeur.

— Ecoutez-moi bien, monsieur, reprit la servante, vous n'aviez pas d'ennemis il y a deux mois ; mais vous en avez un maintenant.

— Qui donc ?

— Un homme qui aime comme vous la petite demoiselle.

Gontran eut une exclamation de surprise et, se souvenant des confidences de Blanche, il prononça un nom : Archineau !

— Chut ! dit Jeanne, il ne faut pas parler si haut avant de savoir ; mais, si on a voulu véritablement vous étrangler, et c'est mon idée, il n'y a que lui qui ait pu faire le coup ou le faire faire.

— Le misérable !

— Je ne suis ni juge, ni gendarme, poursuivit Jeanne, mais ça n'empêche pas que je me doute bien comment les choses se sont passées.

— Ah !

— Est-ce que vous ne m’avez pas dit qu’au moment où vous étiez pris dans le coller, un homme passait à peu de distance et qu’il avait dû entendre vos cris ?

— Oui, dit Gontran.

— Pourtant cet homme n’est point venu à votre secours.

— C’est vrai.

— C’est peut-être bien lui qui a posé le collet.

En parlant ainsi, Jeanne débarrassait la gueule du pauvre chien du fragment d’étoffe.

— Il faut encore garder cela, dit-elle.

Puis elle prit le fil de laiton et l’examina :

— C’est trop gros pour un chevreuil, dit-elle ; c’est un collet de cerf, et il n’y a pas de cerfs dans ce côté-ci de la forêt.

— C’est juste, fit Gontran, que cette sagacité de la servante étonnait.

Enfin elle déroula la bourre et se prit à épeler, car elle savait à peine lire, les lettres imprimées qui se trouvaient dessus.

La balle avait fait un trou au milieu.

Le papier était jaune et de cette qualité particulière qui sert à faire les bandes d’adresses des journaux. On y lisait d’abord ces mots :

Votre abonnement,

Et puis cet autre :

Novembre.

Enfin, au bord du trou fait par la balle, un commencement de nom :

Ar...

Et de l'autre côté du trou une syllabe qui ne pouvait être que la fin du nom :

eau.

— Ah ! le misérable ! dit Gontran. Oui, c'est bien Archineau que cela veut dire.

— Or, monsieur, écoutez-moi, continua Jeanne. Voici ce qui a dû arriver. Le fils Archineau rôdait sous le bois, et quand il vous a vu pris dans le collet, il s'est éloigné bien tranquille et se croyant débarrassé de vous. Puis il est revenu... et alors il vous aura vu débarrassé et vous éloignant sain et sauf, appuyé sur mon bras. Alors il aura perdu la tête ; il aura été pris d'un moment de rage, et il vous aura couché en joue. La balle était pour vous, mais c'est moi qui l'ai reçue...

— Pauvre Jeanne ! dit Gontran en serrant les mains de la servante.

— S'il en était autrement, reprit-elle, s'il avait médité de tirer sur vous d'avance, il n'aurait pas chargé son fusil avec une bourre portant son nom.

Cette remarque était digne d'un homme de justice.

— Mais enfin, s'écria Gontran, ce misérable a voulu néanmoins m'assassiner.

— Sans doute.

— Et il faut qu'il soit puni.

— Certainement, monsieur, dit Jeanne ; mais songez à une chose.

— Laquelle ?

— Si vous portez plainte, on l'arrêtera.

— Certainement.

— Vous serez appelé comme témoin, moi aussi, et aussi M^{lle} Blanche.

— Bon !

— Ce sera un grand scandale, et tout le pays en jaserà. On nous mettra tous sur le journal, et alors, si vous épousez la petite demoiselle, les mauvaises langues ne s'arrêteront plus.

— Tu as raison, dit Gontran ; mais le misérable peut vouloir encore tenter quelque chose contre nous.

— Oh ! dit Jeanne, pour ça, non ; je me charge bien de le faire tenir tranquille, allez !

Puis elle ajouta :

— J'ai mon idée, mais ne me la demandez pas. Rentrez chez vous en prenant la route ; c'est le plus long, mais c'est le plus sûr.

Et puis après-demain matin, venez hardiment à la Fringale.

— Et M. Durand ?

— Oh ! dit Jeanne avec un sourire, il vous recevra, je vous le promets, et il ne vous refusera plus la main de sa fille.

Et le sourire de Jeanne était rempli d'espérance, et Gontran crut voir un coin du paradis s'entr'ouvrir.

CHAPITRE XXIX

Jeanne avait fait un effort prodigieux pour marcher, résister à la douleur et déduire logiquement aux yeux de Gontran de Castérac les mobiles qui avaient dû pousser le fils Archineau.

Pendant une heure son énergique volonté avait triomphé de sa faiblesse physique.

Mais quand Gontran fut parti, lorsque le jeune homme eut disparu de l'autre côté des vignes et que Jeanne fut tranquille, car hors de la forêt il n'y avait plus de danger pour lui, alors la pauvre servante sentit ses forces l'abandonner, et elle s'affaissa sur le sol en murmurant :

— Il faut pourtant que je vive !... que deviendrait donc la petite demoiselle sans moi ?

Jeanne s'était évanouie de nouveau.

La blessure, nous l'avons dit, était cependant sans gravité, mais la balle, en déchirant les chairs, avait amené une hémorragie assez violente, et c'était cette perte abondante de sang qui amenait cette nouvelle syncope.

Pendant plusieurs heures, la malheureuse fille demeura couchée à terre, privée de sentiment.

Enfin le froid la réveilla. Il faisait nuit. Une de ces nuits claires et glacées de novembre, pendant lesquelles le ciel nuageux durant le jour de dépouille et reconquiert toute sa limpidité.

Les circonstances avaient servi Jeanne.

Blessée, couverte de sang, elle n'aurait pas voulu rentrer de jour à la Fringale.

Elle se leva donc péniblement et se traîna vers la ferme. Tous les gens de la campagne connaissent l'heure aux étoiles ?.

Jeanne calcula qu'il était près de minuit.

Qu'avait-on pensé à la Fringale de sa disparition ?

Elle se posa cette question avec une sorte d'effroi.

Cependant, à mesure qu'elle approchait, elle s'apercevait que la ferme était plongée dans l'obscurité et le silence.

Les laboureurs étaient couchés sans doute, et si quelqu'un l'attendait, ce ne pouvait être que M. Durand.

Une circonstance purement fortuite avait pu, du reste, expliquer son absence.

Il y avait à un quart de Feue de la Fringale une petite ferme qu'on appelait la Rouannière.

Cette ferme était occupée par une famille de braves gens dont M. Durand avait eu à se louer Lien souvent et qui, dans ce qu'on appelle à la campagne les moments de presse, lui étaient venus en aide de leurs bras et de leur temps.

La femme du fermier se mourait ; depuis huit jours Jeanne allait presque tous les jours la voir, et elle avait même passé la nuit deux fois auprès de la malade.

Quand Jeanne vit que la Fringale avait son aspect accoutumé, elle respira et pensa qu'on l'avait crue chez la fermière et que dès lors un ne s'était plus occupé d'elle.

Cela était vrai, ou à peu près.

C'est-à-dire que la petite demoiselle, une heure après son arrivée à la ferme, était montée au colombier, qui était une sorte de tourelle dominant la Fringale et les champs environnants ; et comme elle avait l'œil perçant, elle avait reconnu, dans le lointain, Gontran et Jeanne assis au seuil de la maison de vigne.

Que pouvaient-ils avoir à se dire ? Pourquoi étaient-ils ensemble ?

La petite demoiselle s'était posé cette double question sans pouvoir la résoudre ; mais rien que d'heureux lui paraissait devoir résulter de cet entretien de Jeanne et de Gontran.

La nuit venue, elle n'avait pas vu Jeanne revenir.

Et comme le bonhomme Durand disait :

— Mais où donc est Jeanneton ?

Blanche, qui tremblait qu'on ne devinât qu'elle était avec Gontran, répondit :

— Elle est sans doute allée à la Rouannière. La fermière est au plus mal.

Dès lors, on ne s'était plus occupé de Jeanne.

Après souper, le bonhomme Durand, toujours sombre, toujours préoccupé de son dada favori, sa rentrée à Bellombre, était allé se coucher, et tout le monde en avait fait autant.

Mais Blanche ne dormait pas ; Blanche attendait avec anxiété le retour de Jeanne.

Les heures de la soirée avaient passé une à une et la petite demoiselle était dans une vive anxiété, lorsque Jeanne arriva enfin.

Elle traversa la cour péniblement, et Blanche qui était à la fenêtre eut le pressentiment de quelque malheur.

En effet, quelques minutes après, Jeanne épuisée, entra dans la chambre de la petite demoiselle.

— D'où viens-tu donc, mon Dieu ? fit la jeune fille.

Jeanne poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Si vous aimez M. Gontran, mamzelle, dit-elle, ne criez pas... n'appellez pas...

Blanche avait rallumé une lampe.

— Du sang ! s'écria-t-elle.

— Au nom du ciel, taisez vous ! fit Jeanne.

La petite demoiselle, éperdue, avait voulu s'élancer vers la porte et demander du secours.

Mais Jeanne la retint.

— Ah ! mamzelle, dit-elle tout bas, écoutez bien ce que je vais vous dire... Si votre père ou quelqu'un d'ici me voyait en l'état où je suis, peut-être n'épouseriez-vous jamais M. de Castérac.

Cet argument cloua Blanche au milieu de la chambre.

Elle demeura bouche bée, pâle, les yeux pleins de larmes, regardant la servante avec égarement.

— Ne vous effrayez pas trop, dit Jeanne ; je suis blessée, c'est vrai, mais il n'y a pas grand mal... Aidez-moi seulement à me déshabiller.

Et elle se laissa tomber sur un siège, car ses forces allaient encore la trahir...

CHAPITRE XXX

La petite demoiselle toute tremblante, mais muette, s'était empressée auprès de la pauvre servante.

Jeanne ne s'évanouit point, cette fois ; elle guida même Blanche Durand, qui l'aida à panser sa blessure et à poser dessus un appareil fort simple, grossier même, et cependant très-efficace.

Les chasseurs, les paysans, tous ceux qui sont exposés à aller souvent en forêt et à y rencontrer des vipères, les vigneron et les tailleurs d'arbres qui souvent se font avec leur serpe de cruelles entailles, possèdent tous une espèce de baume de Fier-à-Bras qui a la double qualité de paralyser momentanément l'effet terrible des piqûres de vipère et de cicatriser les coupures assez promptement.

Un litre de vieille eau-de-vie, le suc de trois ou quatre plantes sauvages, une addition d'alcali et de feuilles de lis, telle est la composition de ce remède de bonne femme qui a bien sa vertu.

Il y en avait à la Fringale, comme dans les plus pauvres maisons du pays.

Sur les indications de Jeanne, la petite demoiselle descendit sans bruit à la cuisine, ouvrit un placard, monta sur une chaise et atteignit un bocal qui contenait le fameux baume.

Durant le pansement, Blanche avait été tellement bouleversée, tellement émue, qu'elle n'avait pas songé à demander à Jeanne comment elle avait été blessée.

Ce ne fut qu'après, quand Jeanne, par ses soins, se fut mise au lit, qu'elle lui dit :

— Mais enfin, que t'est-il arrivé ?

Jeanne ne savait point mentir ; d'un autre côté, elle ne voulait point effrayer la jeune fille en lui racontant la tentative d'assassinat dont Gontran de Castérac et elle avaient été successivement victimes.

— Ecoutez, mademoiselle, dit-elle ; vous avez vu que mon mal n'était pas grand, et dans deux jours je n'y penserai plus ; mais, encore une fois, au

nom de M. Gontran que vous aimez et qui vous aime bien, ne me demandez rien aujourd'hui.

— Pourquoi ? fit naïvement la jeune fille.

— J'ai mon idée, répondit Jeanne, qui était douée d'une certaine dose d'entêtement.

Jeanne avait toujours couché dans un cabinet voisin de la chambre de Blanche et, par conséquent, sous la même clef.

— Je pense bien, reprit-elle, que demain je pourrai me lever comme à l'ordinaire et que nous aurons bientôt fait disparaître tout ce linge ensanglanté ; mais si, d'aventure, je ne pouvais pas, vous direz à votre père que je suis revenue bien tard et que vous ne m'avez pas réveillée.

— Oui, dit Blanche qui continuait à être très-émue.

Jeanne ferma les yeux et s'endormit. Il était alors près de minuit.

Le baume eut-il une vertu miraculeuse, ou bien cette volonté énergique dont la pauvre servante était douée triompha-t-elle de la douleur ?

Nous ne saurions le dire.

Mais il n'était pas jour encore que Blanche, éveillée en sursaut, vit Jeanne debout.

Elle s'était habillée toute seule, et son visage calme ne trahissait ni émotion ni douleur.

— Comment ! dit la petite demoiselle, tu te lèves ?

— Oui.

— Tu vas donc descendre ?

— Pardine !

— Mais... ma bonne Jeanneton...

— Mamzelle, dit Jeanne avec un accent de volonté, c'est le moment de me répéter votre promesse de ne rien dire à personne de l'état où vous m'avez vue hier soir. Je vous le répète, votre bonheur dépend peut-être de votre silence.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Blanche.

— Je vais m'en aller ce matin avant que votre père ne soit levé. C'est justement samedi, jour de marché à Neuville-aux-Bois. Je prendrai l'âne et la tapissière.

— Et tu iras à Neuville ?

— Non, dit Jeanne.

— Où donc iras-tu ?

— C'est encore mon secret, dit Jeanne ; mais vous verrez... tout ira bien.

Et elle embrassa la petite demoiselle et descendit.

Il n'était pas encore six heures du matin, et en hiver le jour est loin encore à cette heure.

Ni M. Durand, ni les gens de la ferme n'étaient levés.

Jeanne traversa la cuisine, entra dans la cour et se dirigea vers l'écurie où l'âne sommeillait sur la litière, non loin de deux gros chevaux de labour.

Elle lui donna une poignée de foin, une mesure d'avoine, et se mit à le harnacher.

La tapissière, une espèce de petite voiture à deux roues, très-commune dans le pays, était sous le hangar.

Jeanne attela l'âne à la tapissière, mit dans un coin un petit paquet soigneusement enveloppé, prit les rênes et le fouet, et sortit de la cour.

— Nous allons bien voir, se dit-elle alors, si le père Archineau aura les mêmes idées que son fils.

Et l'âne s'engagea au petit trot dans un chemin de traverse qui, par la forêt, conduisait au château de Bellombre.

CHAPITRE XXXI

Il pouvait être huit heures du matin et le soleil levant arrachait aux arbres couverts de givre des myriades d'étincelles. La pelouse du château de Bellombre était couverte de gelée blanche.

Il faisait un de ces froids secs et vifs qui succèdent aux pluies d'octobre et du commencement de novembre.

Ce qui n'empêchait pas le petit père Archineau, ancien notaire, aujourd'hui propriétaire du château de Bellombre, de se promener dans le parc et de passer une inspection minutieuse de ses arbres pour voir si la gelée ne les faisait pas souffrir. Cependant, pour ceux qui voyaient souvent M. Archineau père, sa physionomie ne paraissait pas être aussi souriante que de coutume.

Le sourire malicieux qu'il avait ordinairement aux lèvres avait disparu, et quelques rides profondes plissaient démesurément son front encore couvert d'une chevelure épaisse et blanche comme neige.

Il était chaussé de sabots, mais il portait une redingote et un chapeau noir ; car un homme qui a été notaire doit toujours se distinguer du paysan par sa mise.

Or, Archineau père se promenait donc dans son parc et semblait en proie à une humeur des plus moroses.

Du reste, le bonhomme était sujet à ces accès de mélancolie que déterminaient tour à tour deux causes différentes.

La première était ce souvenir lointain qui le poursuivait : Françoise et son enfant, qu'il avait mis à la porte une nuit d'hiver et dont jamais plus il n'avait entendu parler.

Il y avait des jours où le père Archineau se disait : Je finirai bien par retrouver, sinon Françoise, du moins son enfant.

Et l'on sait si, depuis vingt ans, il travaillait à faire en secret deux parts de sa fortune, dont l'une, bien nette, bien liquide, qu'il pouvait donner de la main à la main, et qui était destinée à l'enfant de Françoise, si jamais il le

retrouvait. Ces jours-là, le père Archineau supportait assez philosophiquement l'existence.

Mais il y avait aussi des heures où il désespérait, et alors il tombait dans une profonde mélancolie.

Ces alternatives d'espoir et de désespérance avaient, du reste, une cause directe et immédiate.

Tous les mois, le Journal du Loiret publiait un petit fait divers ainsi conçu :

« La nommée Françoise, enfant trouvée, inscrite à l'hospice d'Orléans sous le n° 216, élevée à la Mothe-Beuvron, et en dernier lieu servante chez M. Archineau, notaire à Nouen, a disparu le... octobre 183... Si elle existe encore, elle est priée de donner de ses nouvelles au bureau du journal. »

Pendant les premiers jours qui suivaient cette insertion, le bonhomme était joyeux ; il ouvrait le journal chaque matin avec empressement, espérant y trouver enfin une réponse à la question.

Puis, à mesure que les jours passaient, l'espoir s'en allait, et venait la mélancolie.

La seconde cause des tristesses du père Archineau était plus directe.

Elle puisait sa source dans le caractère brutal et méchant de son fils Alfred.

Alfred Archineau menaçait son père quand il voulait de l'argent.

Il se livrait avec lui aux récriminations les plus violentes, et le bonhomme, qui savait son fils capable de tout, se disait :

— Un jour, il me sautera à la gorge et m'étranglera !

Or, la veille de ce jour, Alfred avait demandé de l'argent ; le père Archineau avait fait la sourde oreille d'abord, puis il avait eu peur de l'état d'exaspération de son fils, et il avait donné ce que l'autre demandait.

Ce qui n'avait pas empêché Alfred Archineau de s'en aller en jurant et en pestant, disant bien haut que si son père ne lui rendait pas de comptes sur l'héritage de sa mère, cela finirait mal entre eux.

Puis il était parti, n'était pas venu dîner et n'était rentré que bien avant dans la nuit.

Un domestique, qui ne s'était pas couché encore, avait dit le lendemain matin au bonhomme que son fils s'était sans doute battu avec des braconniers ou dans quelque cabaret du voisinage, car il était rentré les vêtements déchirés et son pantalon couvert de sang.

Le père Archineau était donc fort triste ce matin-là, songeant alternativement à cet enfant perdu pour lui et qu'il aimait, et à ce fils qu'il considérait comme un misérable et qui, peut-être, l'assassinerait quelque jour afin d'hériter plus vite, lorsque son attention fut éveillée par l'apparition d'une petite charrette traînée par un âne, et qui entrait dans la grande allée d'ormes qui conduisait du château à la route départementale.

Une femme était dans cette charrette.

Le père Archineau s'était arrêté net, au seuil de la grille du parc, et il regardait le modeste équipage qui s'avavançait lentement.

A vingt pas de la grille, la charrette s'arrêta et la femme mit pied à terre.

Puis elle attacha l'âne à un arbre, et continua son chemin à pied vers le château.

Alors M. Archineau, qui habitait déjà le pays au temps où M. Durand était encore propriétaire de Bellombre, M. Archineau, disons-nous, reconnut la servante de M. Durand à sa démarche.

Que pouvait-elle avoir à faire à Bellombre ?

Comme elle franchissait le seuil de la grille, le petit vieillard s'offrit à ses regards.

— Bonjour, ma bonne, lui dit-il.

— Bonjour, monsieur Archineau, répondit Jeanneton, qui connaissait de vue le nouveau propriétaire de Bellombre. Je venais précisément pour vous voir.

— Moi ! exclama le vieillard.

— Oui, monsieur.

— De la part de votre maître, ma bonne ?

— Non, monsieur, dit Jeanne.

Puis jetant un regard furtif autour d'elle :

— Il n'y a personne ici, dit-elle. Nous pouvons causer.

— Mais que pouvez-vous donc avoir à me dire, ma bonne ? demanda M. Archineau.

— Oh ! répondit-elle, je n'irai pas avec vous par quatre chemins, monsieur, et je vais vous dire la chose en deux mots : votre fils a voulu m'assassiner hier soir. Telle que vous me voyez, j'ai reçu une halle dans les reins, et je viens vous demander si vous voulez que je porte plainte et qu'on envoie votre fils aux galères.

Et Jeanne attendit avec tranquillité la réponse du père Archineau.

CHAPITRE XXXII

Jeanne avait parlé sans colère, mais avec calme et assurance, et ses paroles étaient empreintes d'un grand accent de sincérité.

Ajoutez à cela que le père Archineau avait de son fils une opinion déplorable et le savait capable de tout.

Aussi le vieillard ne se récria point ; il ne protesta point, il ne repoussa pas l'accusation avec un geste d'indignation. Seulement, il demeura pendant quelques secondes, comme abasourdi, regardant la servante et se demandant quel motif son fils pouvait avoir eu de tirer sur elle.

Mais il ne doutait pas du fait en lui-même.

— Hé ! ma bonne, dit-il, vous avez bien fait de laisser là-bas votre âne et votre charrette, ça fait qu'on ne vous aura pas vue ; si vous avez à me parler, tenez, venez par ici.

Et il la prit par le bras.

A deux pas de la grande avenue, il y avait un massif d'arbres verts, et dans ce massif un petit pavillon rustique où, jadis, M^{me} Durand venait lire et travailler.

Ce fut là que M. Archineau conduisit Jeanne et la fit asseoir.

— Voyons, ma bonne, dit-il en clignant de l'œil, contez-moi ça. Mon fils ne vaut pas cher et il est bien capable d'avoir fait un mauvais coup.

— Monsieur, reprit Jeanne, je vois que vous ne vous doutez de rien.

— De quoi me douterais-je ? demanda naïve. ment le petit vieillard.

— M. Durand, mon maître, a une fille.

— Bon !

— Une très-jolie fille...

— Et mon fils en est amoureux ?

— Oui.

— Et il veut l'épouser ?

— Non, pas précisément. M. Durand est maintenant un pauvre homme, et avec les pauvres les riches se croient tout permis.

— Ça ne m'étonne pas de la part de mon fils, dit M. Archineau, il est capable de tout, et voilà que je devine.

— Ah ! fit Jeanne.

— Vous êtes une brave fille, ma bonne, vous avez voulu veiller sur votre jeune maîtresse, et mon fils aura songé à se débarrasser de vous : ça ne m'étonne pas, il est capable de tout.

— C'est ça et ce n'est pas ça, dit Jeanne.

— Alors, expliquez-vous...

— Votre fils n'est pas le seul qui soit amoureux de la petite demoiselle, comme nous l'appelons, poursuivit Jeanne.

— Vraiment !

— Nous avons un voisin, M. le baron de Castérac.

— Ah ! oui, le propriétaire de la Fougeronne.

— Justement, monsieur. Lui aussi est amoureux de mamzelle Blanche, mais c'est pour le bon motif, ce qui fait que votre fils est jaloux et qu'il est furieux.

— Ça ne m'étonne pas, ça ne m'étonne pas, répéta le vieillard... il est capable de tout !

— Il a voulu assassiner M. de Castérac, continua Jeanne.

— Ah ! ah !

— Oh ! c'est un malin, votre fils, comme vous allez voir.

Et Jeanneton raconta succinctement à M. Archineau l'histoire du collet à chevreuil, et ensuite du coup de feu qui, destiné à Gontran de Castérac, l'avait atteinte, elle.

M. Archineau l'écoutait, tout en répétant :

— Ça ne m'étonne pas... ça ne m'étonne pas... il est capable de tout.

Cependant, quand elle eut terminé son récit, il lui dit :

— Est-ce que vous avez vu mon fils ?

— Non.

— Alors, quelle preuve avez-vous que c'était lui ?

— Oh ! ce n'est pas les preuves qui manquent, monsieur.

— Ah ! ah !

— D'abord, vous pouvez regarder son pantalon ; il en manque un morceau, et ce morceau, le voilà.

Et elle tira de sa poche le petit paquet qu'elle avait, en quittant la Fringale, placé dans la voiture.

Ce paquet renfermait le fil de laiton, le fragment de drap arraché par le chien et la bourre du fusil.

— Voilà déjà le morceau de drap.

— Hé ! hé ! dit le père Archineau, c'est peut-être bien, comme vous le dites, un morceau de son pantalon.

— Sans compter, dit Jeanne, qu'il a dû rentrer couvert de morsures.

— Bon !

— Ensuite, voilà le collet. Il est quatre fois gros comme un collet à chevreuil.

— Je ne dis pas non.

— Enfin, voici la bourre du fusil... Tenez, il y a votre nom dessus.

A cette dernière preuve, M. Archineau ne put dissimuler une véritable émotion.

— Oui, oui, dit-il, c'est bien lui... il n'y a pas à en douter...

Et il regarda Jeanne d'un air anxieux.

— On porterait tout cela aux gendarmes, poursuivit Jeanne, et votre fils irait coucher en prison.

— Très-certainement, dit le père Archineau.

— Et quand on est dans les mains de la justice, on n'en sort plus...

— Mais, ma bonne, dit le vieillard, vous ne ferez pas cela, n'est ce pas ? Mon fils est un gredin, un chenapan capable de tout, je le sais bien ; mais c'est mon fils, et s'il est condamné... j'en mourrai, moi qui suis un honnête homme.

Le vieillard prononça ces derniers mots avec hésitation.

L'ombre de la pauvre Françoise qu'il avait jetée à la porte une nuit d'hiver, avec son enfant, se dressa tout à coup devant lui.

— Cela dépend tout à fait de vous, monsieur, dit Jeanne.

— Oui, oui, dit le vieillard, je comprends... c'est une indemnité, c'est de l'argent qu'il vous faut.

— De l'argent ! s'écria Jeanne, de l'argent' !...

Et elle prononça ce mot avec un tel accent d'indignation que le vieillard stupéfait fit un pas en arrière.

— Ah ! monsieur, s'écria Jeanne, je ne suis qu'une servante, une pauvre fille abandonnée par sa mère, et recueillie par des gendarmes au bord de la forêt, il y a trente et un ans tout à l'heure, mais j'ai l'âme plus fière que vous ne croyez, et ce n'est pas avec de l'argent qu'on achète mon silence.

M. Archineau poussa un cri, et il se prit à regarder Jeanne avec une sorte d'égarement.

CHAPITRE XXXIII

Jeanne ne prit pas garde à ce cri ; elle ne sentit point l'ardent regard que le vieillard attachait sur elle, et elle continua :

— Non, monsieur, ça n'est pas de l'argent que je veux, c'est le bonheur de ma maîtresse que je veux assurer. Et pour que ma maîtresse épouse M. de Castérac, il faut que votre fils s'en aille, qu'il quitte le pays...

Mais le père Archineau n'écoutait plus Jeanne, et il continuait à la regarder.

Une violente émotion s'était emparée de lui, et tout son corps était en proie à une sorte de tremblement nerveux. Tout à coup, il prit la main de la servante et lui dit :

—. Je ferai tout ce que vous voudrez, mais il faut m'écouter à votre tour, ou plutôt il faut me répondre.

Jeanne s'arrêta interdite, et elle aussi elle regarda le père Archineau.

— Que voulez-vous donc que je vous dise, monsieur ? dit-elle avec étonnement.

— Vous avez trente et un ans ?

— Oui, monsieur.

Le père Archineau parut se livrer à un calcul mental, puis il dit :

— Oui, il y a bien trente et un ans de cela.

Jeanne tressaillit. Que signifiaient donc ces paroles ?

— Et vous dites que vous êtes une enfant abandonnée ?

— Oui, monsieur.

— Abandonnée par votre mère ?

— Oui.

— Et recueillie...

— J'ai été trouvée par des gendarmes.

— Où cela ?

— Dans un fossé, sur la route de la Cour-Dieu à Courcy.

Oh ! dit Jeanne, qui eut en ce moment comme un vague espoir que cet homme savait peut-être quelque chose de sa naissance, on m'a fait voir

l'endroit bien souvent. Il faut vous dire que les deux gendarmes qui m'avaient trouvée et me portèrent ici, dans ce château, où M^{me} Durand se chargea de moi, il faut vous dire que les deux gendarmes sont revenus bien souvent à Bellombre depuis. J'avais une dizaine d'années, lorsque l'un d'eux, le brigadier Poliveau, prit sa retraite.

Ça lui faisait plaisir, à ce brave homme, de me voir, et il m'a montré plus d'une fois le fossé dans lequel ma mère m'avait laissée, entortillée dans un vieux linge.

Le père Archineau tremblait toujours.

— Mais, monsieur, dit Jeanne, tremblant à son tour, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Attendez, ma bonne, attendez, reprit le vieillard de plus en plus ému ; répondez moi encore, veux-je dire.

Jeanne attendit.

— Est-ce que c'est bien loin d'ici l'endroit où on vous a trouvée ?

— Un quart de lieue environ.

— Vous ne voudriez pas m'y conduire ?

— Mais..., monsieur...

— Puisque je vous ai promis de faire tout ce que vous voudriez, dit-il d'une voix suppliante. Et puis, qui sait ? je vous donnerai peut-être le moyen de retrouver vos parents...

— Vrai ! exclama Jeanne.

Quel est l'enfant ignorant sa naissance qui ne se sent le cœur envahi par une joie immense et mystérieuse quand on lui apprend qu'il a une famille et qu'il peut la retrouver ?

Jeanne poussa un cri à son tour :

— Eh bien, dit-elle, venez avec moi.

Et elle sortit du pavillon en courant, et le père Archineau la suivit.

L'âne broutait tranquillement l'herbe du fossé.

Jeanne le détacha, et M. Archineau monta à côté d'elle dans la tapissière.

Nous l'avons dit, ceci se passait à une heure matinale, par un froid clair et vif. La terre gelée empêchait les laboureurs de se rendre aux champs, et il n'y avait personne dans le parc de Bellombre.

Personne ne vit donc le père Archineau s'en aller avec la servante. D'ailleurs, que lui importait ! M. Archineau n'était pas fier, ce qui est rare pour un bourgeois.

Bientôt le sol ferme et sonore de la grande route résonna sous les pieds de l'âne qui trotta assez vite, et la tapisserie roula en pleine forêt.

Comme l'avait dit Jeanne, il n'y avait qu'un quart de lieue de l'avenue de Bellombre à la belle croix, et, si l'on s'en souvient, c'était auprès de cette croix, à deux pas de la borne kilométrique, que les deux gendarmes avaient trouvé l'enfant abandonnée.

Quand elle fut parvenue en cet endroit, Jeanne s'arrêta :

— Tenez, dit-elle, c'est là, dans le fossé.

M. Archineau mit pied à terre.

Son émotion n'était point calmée.

Il descendit dans le fossé et jeta un regard autour de lui.

Comme on était en hiver, la feuillée des arbres était tombée et le bois était clair. Tout à coup M. Archineau jeta un nouveau cri.

A trois pas de l'endroit que Jeanne lui montrait, il avait aperçu un de ces faux chemins qui sont l'œuvre des bûcherons et des chasseurs.

Le bois était en futaie, et il avait plus de trente ans.

Avec une agilité toute juvénile, M. Archineau grimpa sur le revers du fossé, et laissant sur la route Jeanne de plus en plus étonnée, il se lança dans le faux chemin.

Au bout de trente pas, il s'arrêta et sentit ses jambes fléchir.

Le faux chemin décrivait une courbe, et au bout de cette courbe, à travers les arbres, on apercevait le toit d'une maison.

Cette maison, M. Archineau l'avait reconnue ; c'était celle qu'il habitait avant son mariage ; celle dans laquelle il était lorsqu'il mit brutalement à la porte la pauvre Françoise qui lui apportait son enfant ;

— O mon Dieu ! murmura-t-il, cette malheureuse créature serait-elle donc l'enfant que je pleure et que je cherche depuis si longtemps ?...

Et il s'assit sur un tronc d'arbre, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues sèches comme du parchemin.

CHAPITRE XXXIV

Jeanne, de son côté, se demandait si le vieillard n'était pas fou.

Pourquoi avait-il voulu voir l'endroit où on l'avait trouvée ? Pourquoi s'était-il enfoncé dans le bois, la laissant seule sur la route ?

Et le bonhomme n'avait-il pas un peu perdu la raison en apprenant que son fils était un assassin ?

Les gens qui ont été malheureux toute leur vie ont l'oreille dure au bonheur. Si la fortune leur sourit enfin, ils l'accueillent avec défiance.

Jeanne avait eu un premier moment de joie quand M. Archineau lui avait dit qu'il l'aiderait peut-être à retrouver ses parents.

Mais cette joie fut de courte durée.

Quand elle se vit seule sur la route, elle se dit :

— Je crois bien que le pauvre brave homme a eu un tel saisissement, qu'il en a perdu la tête.

Pendant qu'elle faisait cette singulière réflexion, M. Archineau, assis sur un tronc d'arbre, se disait :

— J'ai chassé Françoise l'avant-veille de mon mariage, à huit heures du soir. Françoise s'en est allée à travers champs d'abord, puis à travers bois ; elle aura pris ce sentier, et, folle de douleur, elle aura exposé son enfant sur le bord de la route.

Or, il y a bien trente et un ans que je me suis marié. C'était le 23 octobre ; par conséquent, c'est le 21 du même mois que j'ai chassé Françoise.

Et M. Archineau se leva et revint sur la route où Jeanne commençait à perdre patience et se demandait si le vieillard ne s'était pas moqué d'elle.

Les deux larmes qui avaient jailli de ses yeux caves s'étaient arrêtées dans les rides de ses joues et s'y étaient comme cristallisées.

Jeanne fut frappée de cette expression de tristesse anxieuse répandue sur les traits du vieillard.

— Ma bonne, dit-il, voulez-vous me permettre de vous faire une question ?

— Mais oui, monsieur, répondit Jeanne.

— Savez-vous la date exacte du jour où on vous a trouvée sur la route ?

— Monsieur, répondit Jeanne, je sais que c'était en 1831, qu'il pleuvait et qu'il faisait froid. Le gendarme Poli veau, devenu brigadier, me l'a dit bien des fois.

— 1831 ! murmura M. Archineau, comme se parlant à lui-même, c'est bien cela !

Puis il ajouta :

— Ce ne serait pas au mois d'octobre ?

— Je ne sais pas. Mais attendez donc, monsieur, dit Jeanne, attendez...

— Quoi donc ? fit le vieillard, de plus en plus anxieux.

— Le brigadier Poliveau doit le savoir au juste.

— Mais vous dites qu'il n'est plus gendarme ?

— Non, certes, il est même bien vieux maintenant ; mais il est retiré à Pithiviers, chez son fils, qui est gendarme à son tour, dit Jeanne.

Puis, devenant toute tremblante et regardant le vieillard :

— Mais, monsieur, dit-elle, pourquoi voulez-vous savoir tout cela ?

— Mon enfant, répliqua M. Archineau, je veux savoir cela, parce que je crois bien que je suis sur les traces de vos parents.

— Oh ! ça se pourrait-il ! murmura-t-elle avec émotion.

— Et vos parents sont riches, ajouta le vieillard, et il y a bien longtemps qu'ils vous cherchent...

— Mon Dieu !

— Et s'ils vous retrouvaient ils vous aimeraient bien... allez !

— Mais, monsieur, dit Jeanne, je ne suis qu'une pauvre servante.

— Qu'importe !

— Je suis laide, je suis boiteuse, je suis bossue...

— Qu'importe ! qu'importe ! répéta le vieillard.

Et une nouvelle larme roula sur sa joue.

Il avait pris la main de Jeanne et la regardait attentivement.

— Il me semble que vous avez les yeux de Françoise, dit-il enfin.

— Françoise ? qu'est-ce que Françoise ?

— Ce serait votre mère.

— Ah ! mon Dieu, exclama Jeanne ; mais attendez donc, monsieur. Quand on m'a trouvée, j'étais enveloppée dans un linge de toile grossière, marquée de deux lettres, un F et un P.

— C'est bien cela, murmura M. Archineau, et ce linge ?...

— Je l'ai gardé, monsieur, ainsi qu'une pièce d'étoffe qui était par-dessus.

Le vieillard avait été pris d'un tremblement convulsif.

— Jeanne, disait-il, mon enfant... ma chère enfant... vous m'apporterez ce morceau d'étoffe et ce linge, n'est-ce pas ?

— Je vais aller vous le chercher, monsieur.

Et Jeanne, à son tour, tremblait et pleurait.

— Oui, oui, continua le vieillard, allez vite, mon enfant... allez ! je vous en supplie... vous me trouverez à Bellombre... Je ne bougerai pas... Allez ! allez !

Et il la prit sous le bras avec une sorte de frénésie, puis il sauta le fossé et se lança de nouveau dans le faux chemin de forêt.

Jeanne était si troublée qu'elle remonta machinalement dans la tapissière, et lança le vaillant petit âne sur la route de la Cour-Dieu.

C'était par là qu'elle était venue, et c'était le chemin le plus direct pour arriver à la Fringale.

Mais comme elle atteignait les étangs qui s'allongent derrière l'ancien monastère, elle aperçut le tricorne de deux gendarmes.

Les gendarmes chevauchaient en sens contraire ; à vingt pas, Jeanne reconnut l'un des deux.

C'était le fils du vieux brigadier Poliveau.

Jeanne sauta à bas de la tapissière et courut à lui.

La voyant ainsi bouleversée, le gendarme étonné arrêta son cheval.

— Tiens, c'est vous, Jeanneton, dit-il ; qu'est-ce que vous avez donc ?

— Je crois que je vais retrouver mes parents, dit-elle, et elle lui raconta d'une voix entrecoupée son singulier entretien avec M. Archineau.

— Mon père doit savoir la date, dit le gendarme ; s'il ne s'en souvient pas, nous chercherons sur les livres de la paroisse où vous avez été baptisée.

Et, ajouta le gendarme, comme il faut que je revienne ce soir, je passerai à Bellombre.

Jeanne s'était bien gardée, on le pense, de parler du fils Archineau et de son crime.

CHAPITRE XXXV

M. Archineau était revenu à Bellombre tout ému, tout bouleversé, mais cédant peu à peu et sans y prendre garde à une transformation morale complète.

Jeanne n'était qu'une servante, un pauvre être disgracié, hideux ; mais Jeanne avait une belle âme, et le langage qu'elle avait tenu à M. Archineau en faisait foi. Oubliant la laideur du corps pour ne songer qu'à la noblesse du cœur, M. Archineau eut alors un mouvement d'orgueil par comparaison.

Son fils était ce qu'on appelle un beau gars, bien découpé et haut en couleur ; mais c'était un misérable drôle capable de tout, comme il disait, et, depuis dix ans, il le subissait avec une sorte d'effroi.

Eh bien ! voici que tout à coup il retrouvait l'enfant perdu, l'enfant pleuré, l'enfant idolâtré comme tout ce qu'on n'espère plus revoir ; et son fils alors lui apparaissait plus hideux encore.

— Non, non, disait-il en regagnant Bellombre de son pas alerte, je ne veux pas d'un assassin chez moi, je lui donnerai de l'argent ; quand je mourrai, je ne lui ferai pas tort de sa part, mais il faut qu'il s'en aille, il le faut !...

M. Alfred Archineau n'était pas sorti de sa chambre.

Pourtant, il ne dormait pas.

Un domestique qui couchait dans le voisinage l'avait entendu se plaindre toute la nuit.

Un autre qui l'avait vu rentrer, prétendait qu'il boitait et qu'il était couvert de sang.

La vérité, c'est qu'il avait soutenu une lutte épouvantable avec les deux bassets.

Les chiens l'avaient acculé dans un fourré d'épines, s'étaient jetés sur lui, l'avaient pris à la gorge et aux jambes.

Un des canons de son fusil était encore chargé, et il avait serré le doigt. Par une fatalité inconcevable, le coup avait raté.

Alors il s'était défendu à coups de crosse, à coups de couteau, à coups de pieds, et il était parvenu à tuer un des deux vaillants animaux ; mais l'autre s'était en allé emportant un morceau de son pantalon.

A la douleur physique qu'il éprouvait, il faut ajouter les tortures morales.

Alfred Archineau avait vu tomber Jeanneton sur le coup de fusil qu'il destinait en réalité à Gontran de Castérac, et il avait pris la fuite, persuadé qu'il avait tué la pauvre servante.

Alfred Archineau avait vu se dresser alors dans son imagination la guillotine aux bras rouges, et l'épouvante s'était emparée de lui.

Au moindre bruit il tressaillait ; vingt fois, durant la nuit, il s'était traîné jusqu'à la fenêtre pour voir s'il ne se passait pas quelque chose d'inaccoutumé.

Ses mains, ses jambes n'étaient qu'une plaie, et caché dans son lit, il se demandait comment il expliquerait ces horribles morsures dont il était couvert.

Il était dans cette situation d'épouvante et d'horreur lorsque son père entra brusquement dans sa chambre.

Sa brutalité ordinaire reprit un moment le dessus.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il. Je me suis couché tard, j'ai un grand mal de tête ; laissez-moi dormir !

— Tu ferais mieux de t'habiller, dit le père Archineau.

Le vieillard avait un air mystérieux et narquois en même temps qui acheva de terroriser son fils.

— Et pourquoi donc me lèverais-je ? fit il.

— Je suis homme de bon conseil, vois-tu, poursuivit le vieillard d'un ton sec. A ta place, je me lèverais... je prendrais un sac d'écus que je vais te donner, je montera dans la carriole, et je m'en irais à Orléans ou à Arthenay.

— Pourquoi faire ?

— Je prendrais le chemin de fer, je filerais à Paris, et de Paris je m'en irais en Belgique ou en Angleterre.

— Mais... balbutia Alfred Archineau devenu livide.

— A moins, dit le vieillard avec un sourire féroce, que tu ne préfères t'en aller au bagne... et encore, si on ne te condamne pas à mort, tu auras de la chance !...

Alfred Archineau jeta un cri terrible.

— Imbécile ! reprit son père, qui assassine les gens et qui charge son fusil avec la bande imprimée du journal qui porte notre nom en toutes lettres !

Ces paroles furent un coup de massue. Alfred Archineau, en proie à une terreur folle, ne chercha même pas à nier...

Alors son père se leva :

— Allons, dit-il, j'ai eu mes défauts comme un autre, mais je n'ai jamais été ni un assassin ni un voleur, et je ne veux pas que tu sois guillotiné. Fais tes préparatifs ; je vais dire qu'on mette la jument à la carriole.

Et il sortit.

Le bain ! la guillotine ! le bourreau !...

Alfred Archineau, perdu, fou, stupide, sortit de son lit. Son épouvante était si grande qu'il faillit quitter sa chambre en chemise. Il ne trouvait plus ses habits ; il se cognait à tous les meubles, et un tremblement convulsif parcourait tout son corps.

Tout à coup, il entendit le galop de deux chevaux dans l'avenue.

Il se précipita à la croisée, regarda au travers des persiennes et sentit ses cheveux se hérissier.

Il avait reconnu le tricorne et les buffleteries jaunes de deux gendarmes.

Et Alfred acheva de perdre la tête et crut qu'on venait l'arrêter...

Il n'y a que les criminels endurcis qui osent braver la justice. Le fils Archineau était violent, brutal, astucieux ; il avait payé pour qu'on le débarrassât d'un rival ; mais il n'avait point prémédité le crime dont il s'était rendu lui-même coupable. Il avait obéi à un mouvement de fureur aveugle.

Son père savait tout ! et les gendarmes arrivaient...

Il ne vit et ne comprit que cela...

Il y avait dans sa chambre un bois de cerf fixé au mur qui supportait ses fusils de chasse.

Celui dont il s'était servi la veille était déchargé ; mais il y en avait un autre qui avait ses deux cartouches.

Alfred Archineau s'en empara, l'arma, plaça le canon sous son menton, et, avec son orteil nu, toucha la détente.

Les deux coups partirent en même temps, et Alfred Archineau tomba le crâne fracassé.

Ce n'était pourtant pas pour arrêter le misérable que les deux gendarmes venaient à Bellombre.

Le fils du brigadier Poliveau, en quittant Jeanneton, s'était souvenu que son père lui avait raconté bien des fois qu'il avait déclaré à la mairie de

Coursy la singulière trouvaille.

Le fils Poliveau était donc allé à la mairie ; le maître d'école l'avait aidé à compulser les registres, et ils avaient trouvé la déclaration des deux gendarmes qui portait la date du 22 octobre 1831.

Jeanne était bien l'enfant de la malheureuse Françoise. Et quand, deux heures plus tard, Jeanneton revint à Bellombre, apportant ce linge marqué d'un F et d'un P, elle trouva le vieil Archineau qui pleurait auprès du cadavre de son fils.

Et le pauvre homme la prit dans ses bras et lui dit :

— Tu es ma fille et mon unique héritière ; désormais Bellombre est à toi !

ÉPILOGUE

Six mois se sont écoulés.

Personne dans le pays n'a regretté le fils Archineau, et le père semble avoir supporté ce rude coup avec une certaine vaillance.

On croyait même un moment qu'il ne survivrait guère à son fils ; mais le bonhomme a pris le dessus et paraît se consoler.

On s'inquiétait déjà de savoir à qui irait cette belle fortune lentement amassée, et tous les Archineau de la Beauce et du Loiret avaient pris immédiatement le chemin de Bellombre.

Mais le père Archineau a déclaré qu'il se portait bien, qu'il espérait vivre encore de longs jours, et qu'il avait, du reste, fait son testament.

Par conséquent, il a prié ses parents de ne se point déranger.

Il est deux choses sur lesquelles on a gardé un profond secret, que personne n'a su, que personne ne saura jamais.

La première, c'est la cause déterminante du suicide d'Alfred Archineau.

C'était un mauvais sujet et un ivrogne. On a dit qu'il avait bu outre mesure, et qu'à la suite d'un refus d'argent formulé par son père il a perdu la tête et s'est tué.

Ni M. Gontran de Castérac ni Jeanneton n'ont jamais raconté son crime dans la forêt.

Personne non plus ne sait que Jeanne est la fille de M. Archineau.

Jeanne n'a point quitté la Fringale ; elle est toujours la servante de M. Durand, et le bonhomme, en apprenant la mort d'Alfred Archineau, a perdu l'espoir de revenir jamais à Bellombre.

Il a même fini par recevoir Gontran de Castérac, et la pensée que sa fille pourrait bien être baronne un jour ne lui déplâit pas.

Mais la baronne, née Héloïse Fougeron, résiste, et le bon curé de Troinon a usé toute son éloquence en pure perte.

De son côté, Gontran a juré qu'il n'aurait pas d'autre femme que la petite demoiselle.

Jeanne, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, monte dans la tapissière que traîne le petit âne.

Où va-t-elle ?

Pour les gens de la Fringale elle va à Neuville-au-Bois le mardi, à Châteauneuf-sur-Loire le vendredi.

En réalité, elle traverse la forêt et vient à Bellombre.

Son père l'attend, et quand ils sont seuls, dans ce petit pavillon où eut lieu leur première entrevue, le vieil Archineau la prend dans ses bras, la couvre de baisers et pleure en l'appelant sa fille.

Pourquoi donc ne l'a-t-il pas prise avec lui ?

Pourquoi n'a-t-il pas crié bien haut : C'est ma fille ? Rougit-il donc de la pauvre servante ?

Oh ! non certes, et si Jeanne est un pauvre être disgrâcié, elle a une si belle âme qu'on doit être fier de dire : C'est mon enfant !

Jeanne l'a voulu ainsi.

Peu à peu, insensiblement, elle a amené le vieillard à partager ce qu'elle appelle son idée.

Un matin, Jeanne est allée à la Fougeronne.

M^{me} la baronne de Castérac ne l'avait jamais vue, ne la connaissait pas et ne savait ce que lui voulait cette bossue.

Mais Jeanne a insisté et la baronne a consenti à l'entendre.

Alors la servante lui a dit :

— Madame, je suis la domestique de la Fringale et je viens vous offrir la main de mademoiselle Durand pour votre fils le baron de Castérac.

Dans un premier moment d'indignation, Héloïse Fougeron a voulu jeter la servante à la porte, mais Jeanne a ajouté :

— M^{lle} Durand a cent mille livres de rente !

Or, en ce moment, il s'est passé un fait étrange. La noble baronne de Castérac s'est retrouvée Fougeronne de la tête aux pieds. Le sang des Fougeron, anciens marchands de vin, a parlé plus haut que la fabuleuse généalogie des Castérac, et la superbe Héloïse a donné une poignée de main à Jeanneton en l'appelant sa chère amie.

Le lendemain, le bonhomme Durand a été bien étonné lorsque Jeanne lui a dit :

— Monsieur, Bellombre est à vous ; mon père me l'a donné et je vous le donne. C'est la dot de la petite demoiselle.

Le mariage a eu lieu dans la huitaine.

La petite demoiselle, devenue baronne de Castérac, est installée avec son père et son mari au château de Bellombre ; le bonhomme Archineau les

appelle ses enfant ? ; M. Durand se pince quelquefois pour voir s'il est bien réveillé, et Jeanne est toujours servante.

Cependant elle a consenti à s'asseoir au bas bout de la table de famille, à diriger simplement la maison et à disposer d'une certaine somme sur les revenus de son père, avec laquelle, la bonne, à qui les enfants jetaient des pierres, soulage les infortunes et adoucit les misères du pays.

LES AVENTURES DU BARON DE BRÉHAT DE BRÉHAUT

Quand vous sortez d'Avallon, petite ville bourguignonne bâtie sur la hauteur, à la frontière du Morvan, vous avez devant vous une route escarpée qui grimpe aux flancs d'un immense rocher ; c'est la route de Chastellux.

Le Morvan est une ancienne province française, que la géographie moderne a partagée entre quatre départements : l'Yonne, la Nièvre, la Côte-d'Or et la Saône-et-Loire.

Mais, en dépit de ce morcellement, le Morvan est demeuré ce qu'il était autrefois ; il a ses mœurs, ses coutumes, ses traditions à lui, comme au temps de la féodalité.

Le paysan morvandiau est braconnier, le gentilhomme morvandiau est chasseur.

Ni l'un ni l'autre ne veulent convenir qu'ils sont Morvandiaux. A Chastellux, ils vous diront : Je suis Bourguignon ; un peu plus loin, ils prétendront être Nivernais. Si vous allez d'Avallon à Autun, vous traverserez tout le Morvan. Quand vous aurez laissé Chastellux sur la gauche, lorsque vous aurez perdu de vue ce magnifique château qui est une des merveilles de la Basse-Bourgogne, après avoir dépassé le couvent de la Pierre-qui-vire, vous apercevrez, au fond d'un vallon boisé, un petit castel flanqué de trois tours carrées, aux croisées en briques de Pontigny, une belle brique bleuâtre à veines rouges. Ce castel se nomme Bréhaut, comme ses anciens propriétaires. C'est là que se passa l'histoire que je vais vous raconter.

Lorsque la révolution de 1789 éclata, M. le baron Bréhat de Bréhaut était un homme d'environ trente ans, chasseur passionné.

Le baron n'était pas riche.

Depuis les croisades, où un Bréhaut s'en était allé en Palestine, avec ses moulins sur son dos, comme dit le chroniqueur, les Bréhaut des âges

suivants n'avaient jamais trouvé le moyen de refaire leur fortune.

Cinq ou six mille livres de revenu, consistant en deux fermes et un droit de seigneurie sur le hameau voisin, constituaient toute la fortune du dernier Bréhaut. Aussi, quand l'orage révolutionnaire éclata, ne fut-il point inquiété tout d'abord.

Le castel tombait en ruines, les fermiers payaient mal, quand ils payaient ; cette situation ne tenta personne.

D'ailleurs, M. Gaston de Bréhaut ne se mêlait pas de politique, il n'était jamais allé à Paris, et n'avait que deux passions dans le cœur, ce qui était peu à cette époque : il était chasseur enragé et il était amoureux fou de sa cousine, M^{lle} Gertrude.

M^{lle} Gertrude était une assez belle personne, âgée de vingt ans, orpheline, et qui avait pour tuteur M. Berdinet, ancien intendant des comtes de..., et, pour lors, membre du district.

M. Berdinet avait si chaudement embrassé la cause de la Révolution, que sa pupille ne fut pas plus inquiétée que ne l'avait été son aristocrate de cousin, M. Gaston de Bréhaut.

Elle habitait Avallon, et deux fois par semaine M. de Bréhaut lui allait faire visite.

M^{lle} Gertrude aimait un peu son cousin, et la pensée de s'appeler un jour M^{me} de Brébaut ne lui déplaisait pas. Cependant elle ne se décidait point, et répondait aux instances de son cousin par ces mots :

— Il me répugne de me marier à la commune, et je désire attendre que la Révolution ait fait son temps. M. Berdinet, qui passait pour un homme farouche, et qui, au fond, ne s'était fait sans-culotte que par poltronnerie, paraissait approuver ce que répondait M^{lle} Gertrude, et le pauvre baron se désolait.

Son unique consolation était la chasse, et il s'en donnait à cœur-joie, du reste.

Tous les matins, à la prime aube, il sortait de chez lui le fusil sur l'épaule, suivi de quatre ou cinq briquets, et ne rentrait qu'à la nuit.

Le domestique du baron se composait d'une vieille servante, d'un jardinier et d'un gamin de quinze ou seize ans, chargé de conduire ses chiens et de panser son unique cheval.

La servante s'appelait Marianne, le jardinier s'appelait Guillaume, le gamin Mailloche.

Mailloche était un garçon de seize ans, petit, grêlé, à la taille bien prise, fort comme un petit Turc, lesté comme un chat, suivant à la course un cheval ou une meute.

Il avait la mine éveillée et mutine, le sourire aux dents blanches, l'œil noir et les cheveux blonds en broussaille.

Mailloche aimait la chasse autant que son jeune maître ; et si, comme lui, il n'était pas amoureux, il avait cependant une grande affection dans le cœur. Cette affection était représentée par un chien.

Ce chien était un terrier jaune, aux pattes blanches et au museau couleur de feu, qui répondait au nom de Bamboche.

Mailloche et Bamboche s'aimaient, et de plus ils se ressemblaient, en vertu de cette loi de la nature qui veut que l'homme et l'animal aient de certaines similitudes. Comme Mailloche, Bamboche était petit, nerveux, agile.

Mailloche était brave : il s'était fait traîner à la queue d'un sanglier, il avait achevé un loup blessé à coups de crosse.

Bamboche avait une mâchoire d'acier ; il mordait bellement et ne lâchait plus. On le retirait toujours du terrier tenant le renard par le cou et l'étanglant à belles dents.

Bamboche et Mailloche ne se quittaient pas plus que l'ombre et le corps au soleil.

Ils mangeaient dans la même écuelle, ils couchaient dans le même lit. Chaque matin, ils couraient les bois de compagnie ; chaque soir, Bamboche s'arrondissait dans les bras de son ami, sur le lit de camp que celui-ci se dressait dans l'écurie.

Une nuit, Mailloche fit un rêve affreux ; il rêva que Bamboche était mort.

Il s'éveilla en sursaut, la sueur au front, étendit les bras et ne sentit point le terrier autour de lui.

Il siffla. Le cheval, qui sommeillait sur sa longe, hennit à ce bruit ; mais Bamboche ne répondit pas.

Alors Mailloche s'aperçut que la porte de l'écurie était ouverte. Il se leva épouvanté, courut sur le seuil, appela et siffla de toutes ses forces.

Quand M. Gaston Bréhat de Bréhaut se leva, il trouva Mailloche qui pleurait à chaudes larmes et disait :

— On a volé le terrier !

— Tu es fou, répondit le gentilhomme, on n'a jamais volé de chiens dans le pays.

— On a volé le terrier, répéta Mailloche. J'ai passé la nuit à le chercher dans les bois.

— Eh bien ! il court peut-être le guilledou.

— Lui ! fit Mailloche, qui prit un air indigné à la pensée que son ami le terrier pouvait manquer de moralité.

M. de Bréhaut n'aimait pas Bamboche de la même façon que son valet de chiens, mais il tenait à son terrier, et finit par partager l'angoisse et la douleur de Bamboche, quand il s'aperçut que l'animal ne revenait pas.

La journée s'écoula. Maître et valet coururent les bois et ne trouvèrent rien. Le soir vint, puis la nuit.

Pas de Bamboche !

Mailloche pleurait à chaudes larmes et se tordait les mains sur son lit d'écurie.

Tout à coup, vers minuit, il entendit un aboiement, puis on gratta à la porte de l'écurie.

Bamboche faillit mourir de joie, et son émotion fut si grande, qu'il eut à peine la force de se traîner jusqu'à la porte, qu'il ouvrit.

Le terrier, lui sauta après, le lécha, mais sans grandes démonstrations d'amitié.

Alors Mailloche alluma sa lanterne et poussa un cri.

Le terrier était couvert de sang ; il avait les oreilles déchirées, un large coup de couteau dans les reins.

Le terrier avait le ventre blanc, et, sur le ventre, il portait l'empreinte d'une main sanglante.

Bamboche avait lutté avec un homme.

Mailloche n'hésita point une minute ; il prit le terrier dans ses bras et alla réveiller M. de Bréhaut.

M. de Bréhaut demeura stupéfait de l'état du terrier.

Puis il dit au gamin :

— Il faut savoir ce que cela veut dire. Prends ton fusil.

Le gentilhomme s'habilla, se guêtra, prit également son fusil, et sortit de son manoir avec Mailloche et le terrier.

Alors Mailloche, qui avait parfaitement compris l'intention de son maître, regarda le terrier d'une certaine façon, et lui dit :

— Cherche !

Bamboche ne se le fit pas répéter : il fila droit devant lui, dans la direction d'une forêt de chênes, et les deux hommes le suivirent. Il faisait

clair de lune, on y voyait presque comme en plein jour. Le terrier s'enfonça sous bois et chemina pendant près de deux heures ; puis, tout à coup, il s'arrêta devant une broussaille et grogna.

M. de Bréhaut et Mailloche s'approchèrent, et tous deux jetèrent un cri d'horreur. Il y avait un cadavre dans la broussaille, le cadavre d'un homme que, sans doute, le terrier avait bravement étranglé.

Le cadavre que Mailloche venait de découvrir était accroupi dans la broussaille.

Mais, sans doute, ce n'était pas là que cet homme avait été frappé d'abord, car il y avait une traînée rouge sur la neige, et, à quelques pas, le sol était foulé, piétiné, et portait les traces d'une lutte.

Sans doute, blessé à mort, il avait eu la force de se traîner jusque dans cette broussaille, où il avait rendu le dernier soupir.

Bamboche, qui assistait à cette reconnaissance, frétillait de la queue et faisait entendre un grognement de satisfaction. M. le baron Bréhat de Bréhaut se pencha alors sur le cadavre et l'examina attentivement.

Le visage était méconnaissable et semblait avoir été rongé par un animal carnassier.

Le cou offrait deux plaies béantes remplies d'un sang coagulé.

En examinant ces deux plaies avec attention, le gentilhomme ne tarda point à reconnaître les dents meurtrières de Bamboche.

L'empreinte de ces dents terribles se reproduisait sur les bras et les mains du cadavre, dont l'une tenait encore dans ses doigts crispés un couteau à manche de corne.

Il n'était plus possible d'élever un doute sur le genre de mort de cet homme...

Il avait été étranglé par le terrier. La lutte avait dû être longue, acharnée, terrible.

L'homme s'était défendu avec énergie, les coups de couteau reçus par le terrier l'attestaient.

Bamboche continuait à examiner le cadavre.

— Ah ! dit-il tout à coup, je connais cet homme.

— Tu le connais ? fit M. de Bréhaut.

— Oui, maître.

Tout en répondant aux questions du gentilhomme, le gamin déboutonnait la veste en lambeaux du cadavre et lui découvrait la poitrine.

— Tenez, regardez, dit-il.

La poitrine portait de nombreux tatouages à la poudre, dont l'un représentait un homme à genoux, épaulant un fusil et dans l'attitude d'un braconnier qui fait feu.

— Balthazar ! s'écria M. de Bréhaut qui s'était penché comme Mailloche. Oui, si la figure est méconnaissable, on ne peut pas se tromper à la poitrine.

Et M. de Bréhaut et Mailloche se regardèrent de nouveau avec une sorte de stupeur.

Le terrier, toujours à distance, s'était gravement assis sur son arrière-train, et assistait impassible comme un juge qui fait une enquête, à cette reconnaissance.

Qu'était-ce donc que Balthazar ?

A deux lieues au sud du couvent de la Pierre-qui-vire s'allonge et se replie en mille détours une vallée sauvage, profonde, hérissée de rochers, couverte de chênes rabougris, au fond de laquelle roule un torrent.

Une misérable hutte, à l'époque où se passe notre histoire, moitié torchis, moitié terre glaise, couverte de fagots en guise de toiture, était la seule habitation qu'on y rencontrât.

Perchée à mi-côte, sur l'entablement d'un rocher, entourée d'arbres, elle dominait l'endroit le plus sauvage et le plus désolé du vallon.

Si d'aventure un pâtre passait par là, il pressait son troupeau, doublait le pas, et ne respirait que lorsqu'il avait mis une certaine distance entre la hutte et lui.

Le colporteur qui se rendait de Chastellux à Vézelay, et qui aurait gagné trois grandes lieues à suivre ce vallon, préférerait suivre une autre route. Le moine quêteur du couvent se signait en passant, et se gardait bien de présenter sa besace à la porte.

Cette misérable cabane se nommait la hutte de Balthazar.

Les Balthazar constituaient une famille de cinq personnes, — le père, la mère et trois fils.

Leur nom seul portait l'effroi dans la contrée.

Le père et la mère étaient sexagénaires ; les fils avaient quarante, trente et vint-cinq ans.

De quoi vivaient-ils ?

D'un champ pierreux et d'un arpent de vigne en apparence ; mais ni le champ ni l'arpent n'étaient cultivés.

Braconniers tous les quatre, le père et les fils couraient les bois, branchaient un chevreuil, colletaient les lapins.

Mais ce n'était point la profession de braconnier — profession très-avouable de tout temps en Morvan — qui leur avait valu la réputation sinistre dont ils jouissaient dans la contrée.

On les accusait de plusieurs assassinats, dont aucun, du reste, n'avait pu être prouvé.

Depuis quinze ans qu'ils étaient venus s'établir dans le pays, — car ils étaient étranger ? — les Balthazar ne s'étaient liés avec personne ; ils n'allaient à la ville voisine que rarement, pour acheter de la poudre et du lard, et parfois ils changeaient des pièces d'or pour payer leurs acquisitions.

Des pièces d'or dans leurs mains !

Les marchands qui les recevaient murmuraient tout bas : — C'est l'argent du crime !...

Avant la Révolution, la justice avait fait plusieurs perquisitions chez eux. On n'avait rien trouvé.

Cependant la rumeur publique les accusait parfois hautement, tantôt du meurtre d'un colporteur, tantôt de l'enlèvement d'une jeune fille qui n'avait jamais reparu.

Quand la Révolution éclata, on s'attendait à voir les Balthazar se prononcer pour la République. Il n'en fut rien.

Ils demeurèrent chez eux, sombres, silencieux, sinistres.

Or, celui dont M. de Bréhaut et Mailloche retrouvaient le cadavre était l'aîné des trois fils, — Simon Balthazar.

M. de Bréhaut l'avait, quelques mois auparavant, reçu chez lui, un soir qu'il neigeait, et il lui avait donné l'hospitalité.

Simon s'était plein amèrement de la mauvaise réputation qu'on leur avait faite à lui et à sa famille, et il avait protesté de son innocence.

Il était parti le lendemain en remerciant le gentilhomme, et depuis on ne l'avait pas revu.

Comment Simon avait-il été étranglé par le terrier ?

Et comment pouvait-il se faire que Bamboche eût quitté l'écurie la nuit précédente ?

M. de Bréhaut et Mailloche s'adressèrent vainement ces deux questions. Ils ne purent les résoudre.

— Que faut-il faire ? se demanda enfin jeune gentilhomme.

— A la place de M. le baron, dit Mailloche, je le laisserais là...

— Bon ! après ?

— Et je retournerais me coucher.

— Ce serait mal, répondit M. de Bréhaut. Il ne faut pas laisser cet homme sans sépulture.

— Mais, monsieur le baron, dit Mailloche, qui était plein de sens, si nous nous mêlons d'enterrer Balthazar, il faudra bien avouer que c'est Bamboche qui l'a étranglé.

— Oui.

— Et nous nous mettrons les Balthazar sur le dos.

— Tant pis !

— Cependant....

M. de Bréhaut posa la main sur le bras de l'enfant et lui dit :

— Souviens-toi de ceci : Fais ton devoir, advienne que pourra !

Et il prit le cadavre du braconnier et le chargea courageusement sur ses épaules.

Maintenant, si le lecteur le permet, nous allons faire la lumière sur cette ténébreuse affaire, et, rétrogradant de quarante-huit heures, pénétrer dans cette maison de réputation sinistre habitée par la famille Balthazar.

C'était le soir ; la nuit arrivait rapide et froide comme toute nuit d'hiver.

Un homme armé d'un fusil, suivi par un de ces chiens énigmatiques dont un braconnier seul peut indiquer l'origine, et qui ne sont ni chiens couchants, ni chiens courants, ni dogues, ni roquets, mais un peu de tout cela réuni, un homme, dis-je, suivait le petit sentier qui longeait la vallée sauvage dans laquelle on ne s'aventurait qu'en tremblant.

A cent cinquante ou deux cents pas devant lui se trouvait la hutte de Balthazar.

Lorsque cet homme fut parvenu à un endroit où le chemin formait un coude et devenait de plus en plus inégal et rocailleux, il s'arrêta un moment, mit deux doigts sur ses lèvres et siffla d'une façon particulière.

Au coup de sifflet, deux coups de sifflet répondirent.

L'un venait de la maison, dont la porte s'ouvrit aussitôt ; l'autre avait traversé un plus grand espace, et semblait arriver de la profondeur des bois.

L'homme au fusil et au chien bizarre doubla alors le pas.

Une femme parut sur le seuil de la maison.

C'était la vieille Balthazar.

— Est-ce toi, Simon ? dit-elle, se servant de sa main comme d'un abat-jour.

— C'est moi, dit le nouveau venu d'un ton brusque.

Il entra dans la hutte et posa son fusil dans un coin.

Puis il s'approcha du feu.

La première pièce de la maison était une sorte de cuisine pourvue d'unâtre, avec un lit de serge dans un coin.

Deux personnes se chauffaient, quand Simon entra.

Le vieux Balthazar et son plus jeune fils, qu'on appelait Caolet. Caolet et le vieux devisaient quelques minutes auparavant.

Le vieux disait :

— Ces imbéciles de révolutionnaires et de terroristes nous empêchent de faire nos affaires. Depuis que la République existe, il n'y a plus un château, plus une maison habitée.

— C'est vrai, répondit Caolet ; cependant...

— Cependant, reprit Caolet, Simon prétend qu'il a trouvé une affaire.

— Où ?

— C'est ce qu'il n'a point voulu dire.

Le vieux branla tristement la tête.

— On nous connaît dans le pays, dit-il.

— Et on se méfie, ajouta Caolet ; le Nivernais valait mieux.

— Du moins, s'il y avait plus de périls à exercer notre petite industrie, continua Caolet, les profits étaient plus grands.

C'était alors que le Caolet des Balthazar parlait ainsi que le coup de sifflet de Simon se fit entendre. Caolet alla vers le seuil et répondit : Puis il revint s'asseoir, disant :

— Simon ne revient jamais d'aussi bonne heure : il faut qu'il y ait du nouveau.

— Bonjour, mère, dit Simon, après avoir déposé son fusil. Bonjour, vous autres.

— Il y a longtemps que tu roules, fieu, dit le vieux Balthazar ; apportes-tu quelque chose ?

Simon regarda son père et son frère d'un air mystérieux.

— Oui, dit-il.

— Mais, dit la vieille, j'ai entendu un autre coup de sifflet. Est-ce que Simonet, qui est allé ce matin à Avallon, serait déjà de retour ?

Simonet était le second fils de Balthazar.

— Non, dit Simon, ce n'est pas lui qui a sifflé.

— Oh ! oh ! fit le vieux Balthazar avec une sorte d'inquiétude.

— Hé ! le vieux, reprit Simon, vous qui êtes un homme d'âge, vous devez savoir ce proverbe : Quand la fortune frappe, il faut lui ouvrir, sinon elle s'en retourne et ne revient jamais.

— Eh bien ! est-ce la fortune qui siffle ? goguenarda Caolet.

— Justement.

— Comment, c'est-y vite à tourner la fortune ? demanda le vieux Balthazar avec ironie. Nous courons après depuis bien longtemps...

— Sans l'avoir jamais vue, hein ?

— Tu le sais comme nous.

— Voici qu'elle vient.

— Mais comment est-elle ?

— Elle prend diverses formes, poursuivit Simon, qui avait été à l'école dans son enfance, et en avait conservé un langage moins grossier que celui des pays d'alentour. Pour cette fois, elle s'est logée dans la peau d'un gros bonnet d'Avallon, le citoyen Berdinet.

— Un membre du district ?

— Précisément.

Le vieux Balthazar fronça le sourcil.

— Tu sais pourtant bien, dit-il, que je ne veux pas que nous nous mêlions de politique ; je suis royaliste, moi !

Et le vieux prit une attitude superbe ; Caolet et Simon échangèrent un regard moitié railleur et moitié compatissant.

— C'est sa toquade, murmura Caolet.

— Je ne veux pas, reprit le vieux, qui s'anima tout à coup, je ne veux pas qu'on serve la République !

— La République, soit, mais les républicains, c'est bien différent, dit Simon.

— Alors, voyons !

— Hé ! dites donc, vous autres, continua Simon, que penseriez-vous d'une habitation plus vaste que celle-ci, quelque chose comme un château, avec deux ou trois arpents de prés et une dizaine d'hectares de futaies à l'entour ?

Caolet et le vieux Balthazar se regardèrent d'un air qui signifiait :

— Simon est devenu fou.

Mais Simon poursuivit sans se déconcerter :

— Le citoyen Berdinet veut en finir avec le futur de sa pupille, M^{lle} Gertrude.

Caolet tressaillit.

— Est-ce que tu veux parler de M. de Bréhaut ?

— Justement.

— Moi, dit encore le vieux Balthazar, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal, à ce jeune homme...

Simon haussa les épaules.

— Une fois, continua le vieillard, je l'ai eu au bout de mon fusil, dans les bois ; nous étions seuls et il avait bien quelques louis sur lui... Eh bien ! je me suis retenu..., défunt son père m'a rendu service, jadis.

— Bon ! ricana Simon, je me suis dit tout cela, moi aussi, qui ai couché et soupé à Bréhaut, mais le citoyen Berdinet paye si bien !...

— Ah ! il paye bien ? demanda le vieillard avec un accent de cupidité.

— Vingt-cinq mille livres !...

Ce chiffre produisit une commotion électrique sur les trois auditeurs de Simon ; la vieille vint s'asseoir auprès de lui.

— Vous comprenez, vous autres, reprit Simon, qu'au jour d'aujourd'hui, où les biens nationaux se payent, en assignats, avec vingt-cinq mille livres de bonne monnaie d'or ou d'argent, on peut acheter une belle maison et des terres.

— Et des bois, donc ! fit Caolet.

— Moi, poursuivit Simon, j'estime que le lendemain du jour où M. de Bréhaut aura été guillotiné, son château se vendra pour un morceau de pain.

— Ah ça ! interrompit le vieux Balthazar, pourquoi donc cette canaille de Berdinet veut-il ?...

— Il aime sa pupille...

— Ah !

— Et M. de Bréhaut le gêne.

Le vieux secoua le tête :

— C'était un bien bon garçon, ce pauvre M. de Bréhaut, dit-il ; mais vingt-cinq mille livres sont un beau denier.

— Sans compter, dit Simon, qu'il n'y aura pas grand'chose à faire pour les gagner.

— Mais encore...

— Il s'agit de s'introduire à Bréhaut.

— Bon !

— De se glisser dans l'écurie, et d'introduire dans la selle de M. de Bréhaut, entre les fontes et le coussinet, une petite liasse de papiers.

— Et... ces papiers ?...

— Prouveront qu'il entretient des relations avec l'armée de Condé.

— Il a du vice, ton citoyen Berdinet, fit le vieux Balthazar avec un accent de dédain.

— Mais la chose n'est pas facile, observa Caolet. On ne s'introduit pas ainsi à Bréhaut.

— Aussi le Berdinet donne-t-il beaucoup.

— C'est juste.

— Et je me charge de gagner son argent.

En ce moment on entendit retentir des pas dans le sentier qui aboutissait à la porte.

— Le voilà ! dit Simon.

Et il courut ouvrir.

Un homme d'environ cinquante ans, gras, rondelet, l'œil faux, le sourire hypocrite, se montra alors sur le seuil.

C'était le citoyen Berdinet, membre du district.

Il était vêtu d'une veste de velours et portait un fusil sur l'épaule.

— Bonsoir, mes amis, bonsoir, bonnes gens, dit-il. Vous ferez bien place au feu à un pauvre chasseur mouillé et transit ?

— Parbleu ! dit Simon, et nous causerons même, citoyen.

— J'ai les papiers, répondit Berdinet tout bas.

— Alors causons dit le vieux Balthazar, qui jeta un regard louche au citoyen membre du district.

Une heure après, comme la nuit était noire, Simon Balthazar se mettait en route et prenait, à travers les bois, le chemin du château de Bréhaut.

De ce vallon solitaire, à l'aspect sauvage, où s'élevait la demeure de Balthazar, au château de Bréhaut, il y avait une distance de deux lieues à travers les bois.

Simon, son fusil sur l'épaule, cheminait d'un pas rapide, évitant le plus possible de mettre le pied dans les endroits couverts de neige, afin de laisser une trace imparfaite, et pour ainsi dire, indéchiffrable, car il faisait de nombreux détours, comme un lièvre qui croise ses fuites.

Simon était prudent, et il avait pour système de ne jamais initier autrui à ses affaires.

Il mit trois heures, tant les bois étaient fourrés, à parcourir le chemin du vallon à Bréhaut, et il ne s'arrêta qu'à cent mètres environ du château.

La nuit était obscure.

Pour ne laisser aucune trace, Simon gagna un fossé qui coupait en deux la prairie qui servait de pelouse au manoir.

Ce fossé, large d'un mètre, était plein d'eau.

Malgré la rigueur du froid, le braconnier entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Le fossé était perpendiculaire au château ; il aboutissait à un réservoir creusé au milieu du jardin potager.

Arrivé à l'entrée du réservoir, Simon s'arrêta.

Comme la prairie, le jardin était couvert de neige.

Mais, fort heureusement, les gens du château y venaient, durant le jour, puiser de l'eau, et la neige était piétinée tout à l'entour.

Simon sortit du fossé et gagna une galerie couverte qui régnait à l'entour du château.

L'aîné des Balthazar était déjà venu à Bréhaut ; il en connaissait parfaitement tous les êtres.

Les communs étaient attenants au corps de logis.

La sellerie faisait face à l'écurie.

Simon savait que Mailloche couchait dans l'écurie, et que la sellerie était fermée à clef.

Mais cette dernière pièce était pourvue d'une croisée sans grillage, percée à hauteur de deux mètres, et dont le châssis était presque toujours entrebâillé.

Simon arriva sous cette fenêtre, s'assura qu'aucun bruit ne résonnait dans le château, qu'aucune lumière n'y brillait, que tout, en un mot, dormait paisiblement, même les chiens au chenil.

Cette inspection rassurante terminée, le braconnier, qui était lesté comme un chat, se ramassa, bondit et atteignit avec les mains l'entablement de la croisée.

Il avait eu soin de passer la tête dans la bretelle de son fusil.

La croisée était étroite ; Simon se meurtrit pour passer au travers, mais il passa néanmoins, et se laissa couler ensuite dans la sellerie.

Le mot de sellerie est peut-être ambitieux si l'on songe que M. de Bréhaut n'avait qu'un cheval, deux selles et trois brides ; mais les deux brides et les selles, dont l'une était compliquée d'un talon de fusil, étaient tenues en bon état par maître Mailloche, et posées symétriquement sur des poteaux.

Une fois dans ce réduit, Simon se trouva dans l'obscurité, et la besogne qu'il allait accomplir ne se pouvait faire à tâtons. Le braconnier arma son fusil et le plaça auprès de lui ; puis il battit le briquet et alluma une mèche enduite de cire qu'il posa le long des poteaux.

— Si cette lumière réveille quelqu'un, se dit-il, et qu'on vienne, ma foi, tant pis ! Jacques parlera...

Simon donnait ce nom de Jacques à son fusil.

Le citoyen Berdinet, membre du district, avait dit à Simon en lui remettant les fameux papiers :

— C'est dans la selle de voyage que tu les placeras :

La selle de voyage était aisée à reconnaître. Elle était ornée de douilles de cuivre, et sur le coussinet il y avait deux courroies destinées à lier le manteau.

Simon, éclairé par sa mèche, retourna la selle, fit une légère incision entre la toile et la bourre, et introduisit un à un les papiers qu'il tenait du citoyen Berdinet.

— Mailloche n'y verra que du feu ! se dit-il en replaçant la selle dans sa position ordinaire.

Puis il éteignit la mèche.

En ce moment il entendit un sourd grognement qui le fit tressaillir.

— Filons ! se dit Simon, il n'est que temps !

Et il sauta sur l'appui de la croisée ; le grognement s'était tû ; la cour était déserte.

— C'est un chien qui rêvait de chasse, pensa-t-il en se laissant glisser sur le sable de la cour.

Le braconnier s'en alla par où il était venu, rentra dans le fossé et le suivit jusqu'à la lisière du bois.

Mais là, comme il sortait de l'eau, il entendit de nouveau le sourd grognement qui était déjà venu frapper son oreille, et il se retourna.

Quelque chose de noir marchait lentement, sur la neige.

Simon reconnut le terrier.

— Oh ! oh ! dit-il, voilà un gaillard sur lequel je ne comptais pas.

Il s'enfonça dans le bois ; le terrier y entra avec lui, grognant toujours, mais demeurant à distance.

— Viens donc de l'autre côté du coteau, de façon qu'on n'entende point mon fusil à Bréhaut, et tu verras, méchante bête !... murmurait Simon.

Il chemina une heure, ayant toujours le terrier derrière lui à trente pas.

Alors il prit une pierre et la lui jeta.

Le terrier bondit vers lui.

Simon épaula, pressa la détente ; le coup ne partit pas. Il voulut faire feu de son second coup et ne fut pas plus heureux. Il avait, en suivant le fossé, trempé la crosse de son fusil dans le ruisseau, et la poudre de ses bassinets s'était mouillée.

Le terrier fit un bond encore, et mordit Simon à la jambe d'une façon si cruelle que la douleur lui fit abandonner son fusil.

Le terrier lui sauta ensuite à la gorge. Simon prit alors son couteau et essaya d'éventrer Bamboche.

A partir de ce moment eut lieu cette lutte acharnée entre l'homme et l'animal ; lutte sans merci, dans laquelle l'homme devait succomber.

Revenons maintenant à M. de Bréhaut, qui, le cadavre de Simon sur son épaule, avait repris le chemin de sa demeure.

Arrivé à Bréhaut, le jeune gentilhomme, aidé de Mailloche, transporta le cadavre dans une salle basse et le plaça sur un lit ; puis il le dépouilla de ses vêtements, afin de l'ensevelir dans un drap. Mais, à ce moment, Mailloche, qui secouait la culotte du braconnier, entendit un bruit métallique. Il fouilla dans la poche et en retira un rouleau d'or.

— Tenez, monseigneur, regardez ! dit-il.

M. de Bréhaut vit étinceler les pièces d'or dans les mains de l'enfant.

— Ce ne peut être que le fruit du crime, dit-il, c'est Dieu qui a puni...

— Aussi, murmura Mailloche, nous aurions bien pu laisser le mort où il était.

— Non pas, dit M. Bréhaut.

— Alors, enterrons-le sans bruit ni trompette.

— Au contraire, je veux prévenir sa famille.

Mailloche, tout hardi qu'il était, ne put réprimer un frisson.

— Tu vas monter à cheval, ajouta M. de Bréhaut d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et tu iras chercher le vieux Balthazar.

— Rien que lui ?

— Oui.

— Mais faudra-t-il lui dire...

— Tu lui diras simplement que j'ai une communication à lui faire.

— Et s'il ne veut pas venir ?

— Eh bien ! j'aurai fait mon devoir.

Mailloche enferma le terrier, sella le cheval, et partit au galop.

Le jour commençait à poindre à l'horizon...

Il y avait eu grand émoi, pendant la journée précédente et toute la nuit, dans la hutte des Balthazar.

Simon n'était pas revenu à la pointe du jour, comme il avait coutume de faire après ses nocturnes expéditions.

— Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ? s'était dit la vieille, qui avait pour lui une prédilection marquée.

La journée s'était passée, puis la nuit, et Simon ne revenait pas.

— Malheur au Bréhaut ! murmurait Simonet.

— S'il a touché à notre frère, ajoutait Cadet, je lui enverrai une balle dans le dos, pas plus tard qu'aujourd'hui.

La vieille versait des larmes.

Le père Balthazar gardait un silence farouche.

Plusieurs fois déjà les deux fils avaient parlé d'aller à Bréhaut.

Mais le vieux s'y était opposé.

Ce fut au milieu de cette anxiété que se produisit l'arrivée de Mailloche.

Le gars, qui était hardi et ne craignait ni les Balthazar ni le diable, attacha son cheval à un arbre, à la porte de la hutte, et entra d'un pas lent.

Les Balthazar tressaillirent à sa vue.

— Que veux-tu, petit ? demanda le vieux en le regardant avec défiance.

— Je viens de la part de M. de Bréhaut.

— Ah !

— Qui désire vous voir, père Balthazar.

— Moi ?

— Et qui m'a dit de vous amener.

— Mais... dit Cadet, et nous ?

— C'est juste ! observa Simonet fronçant le sourcil ; nous vous accompagnerons, père.

Le vieillard, qui avait conservé une grande autorité sur ses fils, leur imposa silence.

— J'irai seul ! dit-il.

Sur ces mots, il prit son fusil et son carnier, coiffa sa tête blanche d'un vieux chapeau de feutre gris, et dit à Mailloche :

— Allons ! quand je serai fatigué, tu me prendras en croupe.

Mailloche et le vieillard partirent.

Quand ils eurent tourné l'angle du chemin qui s'enfonçait brusquement à droite dans les bois, les deux frères de Simon Balthazar et la mère tinrent

conseil.

— Le vieux est entêté, disait Simonet ; il n'a point voulu qu'on allât avec lui.

— Et je gagerais qu'il va tomber dans un piège, ajouta Cadet.

— Pour sûr, dit la vieille à son tour, Simon aura été pris à Bréhaut.

— Bah ! dit Cadet, si c'était comme ça, tout irait bien.

— Pourquoi ?

— Parce que le Bréhaut est généreux, et qu'il n'aura point envoyé chercher les gendarmes.

— Hé ! les enfants, murmura la vieille, je n'augure rien de bon de tout ça, et vous devriez aller rôder aux alentours de Bréhaut.

— Mais le vieux ne veut pas.

— Et si on le fait prisonnier ?

— Au fait ! dit Simon et, la mère a raison.

Et ils prirent chacun leur fusil, et, sortant de la hutte, ils s'engagèrent dans le chemin que venaient de prendre Mailloche et le vieux Balthazar.

Ces derniers avaient une avance de quelques minutes, qui permit aux deux frères d'arriver à leur insu jusqu'à la lisière du bois qui entourait Bréhaut.

Comme ils apercevaient les deux tours carrées du manoir, ils virent le vieux Balthazar qui en franchissait le seuil.

— Attendons ici, dit Simonet. Si dans une heure le vieux ne revient pas, nous nous présenterons.

Ils n'attendirent pas une heure. Vingt minutes après, le vieux Balthazar ressortit et reprit le chemin du bois.

Il cheminait lentement, le front penché, comme un homme livré à une douloureuse méditation.

Quand il fut tout près de ses fils, ceux-ci vinrent à sa rencontre et s'aperçurent que deux grosses larmes roulaient sur ses joues parcheminées.

— Ah ! dit-il, vous m'avez suivi, vous autres ?

— Pourquoi pleurez-vous, père ?

— Parce que, répondit-il lentement, Simon est mort,

Les deux frères jetèrent un cri sauvage.

— Paix ! fit le vieillard ; n'accusez pas le Bréhaut, ce n'est pas lui... Simon a été étranglé par un chien.

Et le vieux Balthazar ajouta :

— Simon est mort, c'est un malheur... Nous n'avons pas à nous venger... le terrier a fait son devoir...

— Et les papiers ? demanda Simonet ; car, chez des gens comme les Balthazar, les affections de famille ne faisaient jamais oublier les affaires.

— Il les a placés dans la selle.

— Ah !

— Et le Bréhaut monte à cheval pour aller à Avallon. Il compte revenir ce soir ; mais il pourrait bien se faire qu'il ne revînt pas.

Les deux frères se regardèrent.

— Ce pauvre Simon, dit Cadet, il aura tout de même bien travaillé pour nous.

Le vieux poursuivit :

— M. de Bréhaut et Mailloche ont trouvé Simon dans le bois : il était mort. Ils l'ont rapporté au château. On l'entertera dans le jardin. Il ne faut pas faire de bruit inutile. Vous autres, retournez à la maison ; ne dites rien à la vieille. Vous lui conterez que Simon et moi nous sommes en route.

— Où donc allez-vous, père ?

— A Avallon.

— Vous aussi ?

— Parbleu ! dit le vieux, il faut bien que cette canaille de citoyen Berdinet paye la mort de mon fils.

Là-dessus, le vieillard, qui s'était assis un moment sur un tronc d'arbre, se leva et remit son fusil sur son épaule.

Puis il s'engagea dans un sentier qui conduisait à Avallon.

— Pourvu qu'il n'aille pas tuer le Berdinet, murmura Simonet.

Cadet hocha la tête.

— Le vieux n'est pas si bête, dit-il, Simon est mort, c'est un malheur dont il faudra savoir profiter. Le Berdinet payera le double' voilà tout.

Ce fut là, en définitive, l'unique oraison funèbre de Simon Balthazar. Et les deux frères reprirent tranquillement le chemin de leur cabane.

Le citoyen Berdinet, ex-bourgeois, ex-intendant, actuellement citoyen membre du district, habitait, à Avallon, une petite maison située sur la place.

La porte bâtarde était munie d'un lourd marteau de fer et d'un guichet grillé, comme on en voit aux portes de prison ou de couvent.

Lorsque le marteau, soulevé par la main d'un visiteur, retombait sur le chêne ferré, le guichet s'ouvrait ; une vieille femme montrait son visage anguleux et dardait au dehors un regard rempli de défiance.

Or, le soir du jour où le père Balthazar avait trouvé le cadavre de son fils Simon dans une salle basse du château de Bréhaut, on frappa deux coups à la porte du citoyen Berdinet.

La vieille entr'ouvrit le guichet.

C'était l'heure crépusculaire que les braconniers et les garde-chasses ont pittoresquement nommée : Entre chien et loup.

— Qui est là ? demanda la vieille, qui regarda avec une scrupuleuse attention le visiteur.

— Balthazar ! répondit le vieillard ; car c'était lui.

La vieille voulut refermer le guichet, mais le père Balthazar ajouta :

— Allez donc dire au citoyen Berdinet que je suis là, et vous verrez qu'il vous dira de m'ouvrir.

L'officieuse, — car, à cette époque, il n'y avait plus de domestiques, — referma le guichet, et le père Balthazar entendit le bruit de ses sabots dans le corridor.

Deux minutes après la porte s'ouvrit.

— Venez, dit la servante d'un ton de défiance bien marqué.

Le père Balthazar traversa le corridor, qui était sombre, et, sur les pas de la servante, franchit le seuil d'une petite salle mal éclairée, au fond de laquelle se tenait le citoyen Berdinet.

Le citoyen Berdinet était un fervent adepte, en apparence du moins, de la république une et indivisible. Il ne parlait que par Robespierre, et déplorait tout haut la mort de Marat, le grand patriote.

Cependant, à Avallon, il y avait des gens qui ne croyaient qu'à demi à ce zèle ardent, et plus d'un sceptique murmurait tout bas que le citoyen Berdinet préférait sa propre tête à la république, et que c'était pour conserver l'une sur ses épaules qu'il était si chaud partisan de l'autre.

Néanmoins, sa fougue parlementaire dans les conseils du district, son civisme bruyant, sa haine violente des aristocrates, plaidaient en faveur de sa prétendue conviction, et il avait arrangé sa vie comme le patriote le plus pur.

Il vivait sobrement, se coiffait d'un bonnet rouge, endossait dès le matin une carmagnole, couchait sur un lit de sangle, et n'avait que de vieux meubles délabrés.

Le père Balthazar le trouva assis devant une table chargée de paperasses, ayant auprès de lui un grand sabre inoffensif, qui avait brillé au soleil pour la première fois le jour de la fête de l'Être-Suprême.

En voyant entrer le vieillard, il fit à sa servante un signe impérieux qui prouvait surabondamment que, pour avoir changé de nom, les domestiques n'en étaient pas moins des domestiques.

La servante sortit et ferma la porte derrière elle.

— Eh bien ! dit-il, est-ce fait ?

Balthazar s'assit.

— Oui, dit-il, c'est fait.

Le petit œil gris du citoyen Berdinet eut un fauve éclair.

— C'est fait, reprit Balthazar, et M. Bréhat de Bréhaut va venir.

— Ici ?

— Je ne sais pas ; mais, pour sûr, il est déjà chez M^{lle} Gertrude.

— Ah ! bien ! dit le citoyen Berdinet. En ce cas, vous pouvez m'envoyer votre fils Simon demain, et si l'oiseau est en cage...

— Mon fils ne viendra pas, interrompit brusquement le vieux Balthazar.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est mort.

Le citoyen Berdinet fit un soubresaut sur son siège.

— Il est mort, reprit le père Balthazar, et je viens m'entendre avec vous, puisque vous êtes cause de sa mort.

— Mais... mais... balbutia le citoyen membre du district, comment cela... est-il... arrivé ?

— C'est le chien terrier de M. de Bréhaut qui l'a étranglé.

— Mais alors...

— Oh ! rassurez-vous, dit Balthazar, les papiers sont dans la selle... Maintenant, causons...

L'accentuation dont le père Balthazar marqua ce dernier mot fit tressaillir le citoyen Berdinet.

— Il me faut trente mille livres, ou je vais prévenir M. de Bréhaut.

— Misérable !

— C'est peu, ajouta le père Balthazar avec cynisme, car j'aime beaucoup ce pauvre M. de Bréhaut, tandis que je hais les sans-culottes comme vous...

— Drôle ! fit l'ex-intendant.

— Je suis royaliste, moi... ajouta le vieux Balthazar.

— Trente mille livres ! murmurait le citoyen Berdinet consterné.

— Pourquoi pas ? vous épouserez bien M^{lle} Gertrude et sa dot quand on aura guillotiné M. de Bréhaut !

Le citoyen Berdinet s'était levé et se promenait à grand pas.

— Je te ferai guillotiner comme aristocrate ! s'écria-t-il tout à coup.

— Vous n'aurez pas le temps...

Et le père Balthazar tira de sa poche un pistolet qu'il braqua sur le citoyen Berdinet épouvanté.

— Signez-moi une reconnaissance de trente mille livres, ou je vous tue ! dit froidement le vieux bandit.

Le citoyen Berdinet comprit qu'il n'y avait pas à hésiter. Il s'assit devant sa table, prit une plume et écrivit :

« Je reconnais et m'engage à payer, à sa première réquisition, une somme de trente mille livres au citoyen... »

— Laissez le nom en blanc et signez...

Berdinet obéit.

Le vieux Balthazar prit l'obligation, la plia et la mit dans sa poche :

— Maintenant, dit-il, faites ce que vous voudrez, je me tairai.

Et il fit un pas vers la porte.

Mais, en ce moment, un bruit se lit dans le corridor, et on entendit une voix pure et fraîche qui disait :

— Merci, Marianne, je connais le chemin.

— C'est M. de Bréhaut ! dit le citoyen Berdinet ; cachez-vous !...

Et il ouvrit la porte d'un cabinet voisin, et y poussa le père Balthazar.

Une seconde après, M. Bréhaut, botté, éperonné et suivi de son terrier, entra dans le cabinet.

Tandis que le jeune gentilhomme serrait cordialement la main du citoyen membre du district, le chien se prenait à flairer les vêtements de ce dernier...

Et, tout à coup, il se mit à grogner d'une certaine façon et montra les dents, roulant ses yeux sanglants dans leur orbite.

— Paix donc, Bamboche ! dit M. de Bréhaut.

Le chien grognait toujours.

— La vilaine bête ! murmura le citoyen Berdinet, que le chien inquiétait quelque peu.

Le baron donna un coup de pied à Bamboche.

Bamboche se tut un moment ; mais il continua à tourner à l'en tour du citoyen Berdinet, comme s'il eût flairé un ennemi.

Berdinet était au supplice.

Depuis qu'il savait que le terrier avait étranglé Simon Balthazar, il sentait des gouttes de sueur froide perler à ses tempes.

M. de Bréhaut ne prenait garde ni à la fureur concentrée du terrier ni à la frayeur mal contenue de Berdinet, — frayeur que le voisinage de Balthazar, caché dans le cabinet, augmentait encore, car le chien pouvait fort bien éventer la présence du vieux braconnier.

— Mon cher Berdinet, disait-il, je viens de voir Gertrude, et elle a une très-bonne idée.

— Vraiment ! dit le citoyen Berdinet.

— Une idée qui peut avancer notre mariage.

— Ah ! ah ! fit le membre du district en souriant toujours.

Le chien se reprit à grogner.

— La vilaine bête ! répéta Berdinet.

— Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui, dit le baron, mais il est d'une humeur insupportable.

Et il donna un nouveau coup de pied au chien.

— Tiens ! dit Berdinet, il est dans un joli état, ce me semble !

Et il montrait le chien dont le corps n'était qu'une plaie, bien que Mailloche l'eût lavé avec soin.

— Il s'est colleté avec un sanglier, dit le baron.

Puis il reprit :

— Oui, mon cher Berdinet, ma cousine a une bien belle idée, comme vous allez voir.

— Je vous écoute, dit le membre du district, qui respirait chaque fois que le chien se taisait.

— Vous savez, poursuivit M. de Bréhaut, que Gertrude ne fait à notre union qu'une objection, l'absence du mariage religieux ?

— Ah ! dame ! la République l'a abolie.

— Oui, fit le baron en souriant ; mais vous pensez bien, mon vieil ami, que ni Gertrude ni moi ne sommes dupes de votre civisme effréné, et que nous savons bien que c'est un peu pour vous et beaucoup pour nous que vous vous montrez si bon républicain.

— Chut ! dit le petit homme. Savez-vous qu'avec de semblables paroles on se fait guillotiner ?

— Je ne dis pas non, mais nous sommes seuls, j'imagine ?

— Oh ! parfaitement seuls.

— Par conséquent, personne ne nous entend ?

— Personne absolument. Mais revenons, je vous prie, à l'idée de Gertrude, car elle ne m'en a pas soufflé mot, la petite surnoise qu'elle est !

— Elle a trouvé le moyen de nous marier.
— Comment cela ?
— A l'église et à la commune.
— Il n'y a plus d'église, mon cher baron.
— Mais il y a encore des chapelles.
— Où ça ?
— J'en connais une...
— Bah !
— Au milieu des bois, à trois lieues d'ici.
— Vous voulez parler de l'ancien couvent qui est devenu une ferme ?
— Justement.
— Le fermier aura fait une écurie de la chapelle.
— C'est ce qui vous trompe.
Et M. de Bréhaut cligna de l'œil.

Comme le chien se remettait à grogner pour la troisième fois, M. de Bréhaut, impatienté, le prit par la peau du cou, ouvrit la porte et le jeta dans le corridor.

— Ah ! merci, dit Berdinet ; je ne vous cache pas que votre chien m'agaçait horriblement.

— Je crois même, dit le baron en riant, qu'il vous faisait peur.

— J'ai été mordu dans ma jeunesse, dit Berdinet, et depuis lors j'ai toujours eu horreur des chiens. Mais continuez donc, mon cher ami.

— Je vous disais donc, reprit M. de Bréhaut, que Jean Blanc, le fermier de la Pierre-qui-vire, et qui est un bon patriote, comme on dit, n'a pas fait une écurie de la chapelle.

— Qu'en a-t-il fait ?

— Rien. Il l'a laissée dans son état primitif.

— L'imprudent !

— Jean Blanc a une femme qui est restée religieuse et royaliste ; mais comme elle est jeune et jolie, Jean Blanc l'aime et il fait tout ce qu'elle veut.

Quand il a voulu profaner la chapelle, elle s'y est opposée.

— Bon !

— Et elle a obtenu qu'il en murerait simplement la porte.

— Ah ! mais, par exemple, dit le baron, j'oubliais de vous dire qu'il ne s'agit point de l'ancienne église du couvent. Elle a été brûlée par les bandes qui venaient d'Avallon, et la voûte en est à jour. Mais il y avait une autre

chapelle dans le couvent ; celle-là était destinée au supérieur, et se trouve au premier étage, par conséquent dans le logement même du fermier.

— Après ? fit Berdinet.

— Jean Blanc a muré la porte ; mais on y pénètre par une autre issue, au besoin.

— Par la fenêtre ?

— Non, par une porte cachée derrière un grand placard que Jean Blanc ne connaît pas.

— Et que sa femme connaît ?

— Justement.

— j'attends toujours l'idée de Gertrude, dit Berdinet.

— Elle est bien simple. Nous nous marierons dans la chapelle de la Pierre-qui-vire.

— Mais pour vous marier, il faut un prêtre ?

— Gertrude a prévu le cas.

— Voyons.

— Quand on a ouvert les portes du couvent au nom de la nation, les pauvres moines s'en sont allés qu d'un côté, qui de l'autre.

Mais il en est resté un, un pauvre vieux qui n'avait plus ni famille ni amis dans le monde, et dont Jean Blanc, l'acquéreur national, a eu pitié. Il l'a gardé.

— Deuxième imprudence, dit froidement Berdinet.

— Le vieux moine a coupé sa barbe, dépouillé son froc, reprit le baron, et il est berger à la ferme.

Le dimanche, un jour que la République a supprimé, mais que beaucoup de gens observent encore, ne fût-ce qu'au cabaret, Jean Blanc vient à Avallon, et il y passe religieusement sa journée à courir les bouchons et les tavernes.

Alors, le vieux berger entre dans la chapelle par la porte secrète, avec la fermière, ses deux filles et son garçon qui a douze ans.

Les femmes se mettent à genoux, le berger redevient prêtre et endosse ses habits sacerdotaux, le petit garçon lui sert la messe.

— Ah ! vraiment ? dit Berdinet.

— C'est comme je vous le dis.

— Où diable cette petite sournoise de Gertrude a-t-elle pu savoir cela ? continua le petit homme.

— C'est moi qui le lui ai dit.

— Alors l'idée est de vous ?

— De moi et d'elle, si vous voulez.

— Mais comment l'avez-vous su vous-même ?

— C'est une autre histoire que vous me demandez là, mon cher Berdinet, et je vais vous la dire.

— J'écoute.

— Jean Blanc a été fermier de ma famille, il y a une quinzaine d'années de cela. Mon père lui avait même rendu quelquefois de petits services, les années de mauvaises récoltes, et je suis resté fort bien avec lui.

Souvent je chasse du côté de l'ancien couvent, et il m'arrive d'entrer boire un coup chez lui.

— Bon !

— Il y a une huitaine de jours, la pluie m'a pris aux environs, et je me suis réfugié chez Jean Blanc.

Jean Blanc n'était pas à la ferme, il était allé acheter du blé chez un voisin, et je n'ai trouvé que sa femme au coin du feu.

Alors nous avons causé.

« — Et pourquoi donc ne vous mariez-vous pas, monsieur de Bréhaut ? m'a-t-elle dit. Est-ce que vous allez rester garçon toute votre vie ?

— « Je voudrais bien me marier tout de suite, ai-je répondu ; mais ma cousine, que je dois épouser, ne veut pas.

« — Pourquoi donc ? »

Je lui ai conté alors les scrupules de Gertrude.

Elle s'est mise à sourire et m'a dit :

« — Venez donc un de ces jours, je vous donnerai peut-être une bonne idée. »

J'aurais bien voulu qu'elle s'expliquât tout de suite ; mais il n'y avait pas moyen, car Jean Blanc rentrait en ce moment avec sa charrette, dans la cour de la ferme.

Mais voici qu'aujourd'hui, comme je venais ici, j'ai rencontré la femme à Jean Blanc qui s'en revenait d'Avallon, où elle avait vendu son beurre et ses œufs.

Alors elle m'a dit.

— Ah ! ah ! fit Berdinet.

« — Quand vous serez décidé, m'a-t-elle dit, rien ne sera plus facile. Vous me préviendrez deux jours à l'avance. Je m'arrangerai pour que mon

mari s'en aille à quelque soirée des environs, et vous viendrez avec votre cousine, et le vieux moine vous mariera. »

Je lui ai répondu que j'allais prendre conseil de Gertrude, et que j'irais la voir au premier jour.

Alors, mon cher Berdinet, poursuivit M. de Bréhaut, qui paraissait au comble de la joie, j'ai fait part de ma révélation à Gertrude, et elle m'a dit qu'elle ne voyait plus le moindre obstacle à notre union. Et vous ?

— Moi non plus, dit Berdinet avec bonhomie ; seulement il faudra toujours vous marier à la commune.

— Naturellement, et même, dit le baron, comme on ne saura pas que nous nous sommes mariés à l'église, nous passerons pour de bons patriotes qui ont franchement rompu avec les traditions du passé, et Gertrude et moi nous vivrons parfaitement heureux et tranquilles à Bréhaut.

— Tout cela est parfait. Seulement...

— Seulement quoi ? dit le baron, qui eut un léger froncement de sourcils.

— Tout ce que vous venez de me dire, je le savais.

Berdinet prononça ces mots froidement et le baron, stupéfait, fit un pas en arrière.

— Vous... le saviez ?... dit-il.

— Oui.

— Comment ?

— Jean Blanc sort d'ici. Il est venu me voir ce matin.

— Ah !

— Et sa femme se fait illusion en croyant que son mari ne sait rien. Jean Blanc sait tout, et il est effrayé.

— De quoi ?

— De ce qu'on dit la messe chez lui. Il est venu me consulter, et il m'a dit qu'il ne voulait pas chagriner sa femme ; que même il n'avait osé lui rien dire ; mais que si on le débarrassait du vieux moine, on lui rendrait un fier service.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que cela ne me regardait pas, et qu'il s'adressât à un autre membre du district.

Le baron frissonna.

— Je connais Jean Blanc, poursuivit Berdinet : il est irrésolu et ne se décide pas facilement. Il se sera en allé d'ici sans rien dire à personne.

Mais, dans quatre ou cinq jours, il reviendra, et peut-être aura-t-il pris un parti.

— Quel parti ? demanda le baron devenu tout pâle.

— Il n'y a que deux membres du district à qui Jean Blanc oserait faire une pareille confidence. Moi d'abord.

— Et puis ?

— Et puis le citoyen Jausserand, l'ancien marchand de bois. Ils sont amis depuis longtemps, et ils ont acheté des bois nationaux de compte à demi. Je suis même convaincu que si Jausseraud avait été ici, il serait allé le trouver au lieu de venir chez moi.

— Ah ! Jausseraud n'est pas ici ?

— Non ; il est à Paris.

— Quand revient-il ?

— Dans huit jours. Vous avez donc huit jours devant vous : c'est plus qu'il ne vous en faut.

— Mais, dit le baron, quel moyen emploiera-t-il pour se débarrasser du moine sans compromettre sa femme ?

— Un moyen que je lui ai donné, en lui conseillant d'attendre le retour de Jausserand.

M. de Bréhaut regarda Berdinet.

— Vous savez, poursuivit Berdinet avec calme, que l'on a prétendu qu'il y avait dans le pays des gens qui recrutaient des volontaires pour l'armée de Condé.

— On l'a dit, en effet, mais je n'y crois pas.

— Jausserand dénoncera le moine comme se livrant à eet embauchage.

— Mais on arrêtera le pauvre diable ?

— Sans doute !

— Et on le guillotiner ?

— Ah ! dame ! dit froidement Berdinet, il vaut mieux faire guillotiner son voisin que de l'être soi-même. Dans le temps où nous vivons, mon cher ami, chacun pour soi.

— Mais c'est épouvantable ce que vous dites là !

Berdinet se prit à sourire.

— Vous allez voir que je suis moins féroce que j'en ai l'air.

— Parlez, alors.

— Et je veux sauver le moine quand il vous aura mariés. Vous lui remettrez de ma part un passeport et un rouleau d'or, en lui disant qu'il est

sur le point d'être arrêté et qu'il doit partir.

— Berdinet, s'écria le baron, vous êtes le meilleur homme que je connaisse.

— Mais, reprit Berdinet, il ne faut pas perdre de temps, et mieux vaut terminer les affaires tout de suite.

— Je ne demande pas mieux, dit naïvement le jeune homme.

— Écoutez-moi...

Berdinet, de plus en plus maître de lui depuis que le baron avait jeté le chien à la porte, Berdinet ajouta :

— Autant vaut que Gertrude et vous soyez mariés tout de suite.

— Bon !

— Retournez donc chez elle et prévenez-la ! Dites-lui tout ce que je vous ai dit et choisissez un jour, le plus rapproché possible.

— Fort bien !

— Après quoi, remontez à cheval et allez-vous en à la Pierre-qui-vire. Quand Jean Blanc est venu à Avallon, il a bu un coup ; quand il a bu, il se couche, et le canon ne le réveillerait pas.

Jean Blanc dormira. Vous pourrez vous entendre avec la fermière et le moine. Allez, et ne perdez pas de temps.

Le baron serra encore les mains de Berdinet et lui dit :

— Vous êtes un excellent homme. Au revoir !...

— Et il s'en alla.

— Ouf ! murmura Berdinet, j'avais joliment peur que ce vilain chien ne me sautât à la gorge.

Il se mit à la fenêtre et vit M. de Bréhaut qui traversait la rue et prenait, suivi de son chien, le chemin de la demeure de M^{lle} Gertrude.

Alors il ouvrit la porte du cabinet :

— Hé ! père Balthazar, dit-il, tu peux venir.

Le vieillard sortit de sa cachette.

— J'ai tout entendu, dit-il.

— En vérité !

— Et je ne comprends plus ce que vous voulez faire.

— Ah ! ah ! ricana Berdinet.

— Pourquoi voulez-vous faire guillotiner M. de Bréhaut ?

— Pour épouser ma pupille.

— Alors, à quoi bon les marier ?

Berdinet haussa les épaules.

— Ils n'en auront pas le temps, car on arrêtera M. de Bréhaut cette nuit même.

— Où cela ?

— Au moment, où il sortira de la Pierre-qui-vire.

— Sous quel prétexte ?

— Sous le prétexte qu'il a des relations avec le moine.

— Alors vous ferez arrêter aussi le moine ?

— Oui !

— Mais le baron ne pourra s'y tromper, et il vous accusera, aussi bien que M^{lle} Gertrude..

— Tu te trompes.

— Comment ?

— Le baron pensera que Jean Blanc a parlé en venant ici.

— Il y est donc venu ?

— Pas chez moi ; mais il était à Avallon ce matin. Je l'ai rencontré sur la place du marché, et cela m'a permis d'imaginer la petite histoire que tu viens d'entendre.

— Alors Jean Blanc ne sait rien.

— Rien du tout.

— Vous êtes un habile homme et un grand misérable ! dit le père Balthazar.

— Chacun fait ses petites affaires comme il l'entend, répondit Berdinet. Tu es payé, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que j'ai votre obligation.

— C'est comme si tu tenais l'argent. Par conséquent, tu peux t'en aller.

Et le farouche membre du district montra la porte au vieillard.

Le père Balthazar sortit.

Demeuré seul, Berdinet se prit à réfléchir.

Rien n'était plus facile et plus difficile en même temps que de faire arrêter M. de Bréhaut.

En apparence, il suffisait de le dénoncer.

Mais, en le dénonçant, Berdinet se trahissait aux yeux de Gertrude.

— Ah ! si Jausserand était ici, se dit-il, les choses iraient toutes seules.

Puis il eut sans doute une inspiration, car il se leva tout à coup, prit sa canne et son chapeau, et dit à la vieille servante :

— Marianne, je ne dînerai pas ici aujourd'hui. Je vais dîner chez M^{lle} Gertrude.

Et comme il mettait le pied dans la rue, il fit un pas en arrière.

Le terrible Bamboche était assis sur son arrière-train, à la porte même de sa maison, et fixait sur lui ses yeux sanglants...

Cependant le père Balthazar s'en allait.

— Canaille de sans-culotte ! disait-il en songeant au citoyen Berdinet.

C'était un singulier homme que ce père Balthazar.

Voleur, assassin, capable de tout pour de l'argent, il avait pourtant des principes.

Il n'aimait pas la République, il était pour le roi, lui.

Et si on eût fouillé dans ce passé nébuleux, que personne ne connaissait aux environs d'Avallon, car, nous l'avons dit, ces gens-là n'étaient pas du pays, et on ne savait d'où ils venaient ; si on avait fouillé dans son passé, on eût peut-être trouvé le mobile de cette haine et de cette affection.

Dans sa jeunesse, Balthazar avait été condamné à ramer toute sa vie sur les galères du roi.

Un incendie s'était déclaré dans un des bagnes flottants, et Balthazar, jeune, vigoureux, d'une force herculéenne, avait fait des prodiges de valeur, accompli des miracles de dévouement et sauvé, non-seulement ses compagnons de chaîne, mais encore un officier supérieur de la marine.

Cet officier avait fait un rapport au roi Louis XV.

Le roi, de belle humeur ce jour-là, avait gracié le forçat.

Balthazar avait, devenu libre, recommencé sa vie criminelle et aventureuse, épousé une femme digne de lui, mis au monde des enfants pervers et dont il avait soigné l'éducation ; mais il était resté royaliste. Le père Balthazar s'en allait donc par les rues d'Avallon. Il entra dans un cabaret où il avait donné rendez-vous à Caolet, son plus jeune fils.

Caolet n'avait pas d'opinions politiques.

Il haussa donc les épaules quand son père lui dit que le citoyen Berdinet était un grand misérable.

— Père, dit-il, avez-vous de l'argent ?

— Non, dit Balthazar, mais il m'a fait une obligation.

Et il mit le papier sous les yeux du jeune homme, ajoutant :

— Et je te promets bien qu'il payera.

— Alors, dit Caolet, qui était un homme positif, de quoi vous plaignez-vous, vieux ? Trente mille livres ! mais c'est une fortune !

— Je ne dis pas non.

— Et vous traitez de canaille un homme qui nous enrichit ?

— Oui.

— Voilà une drôle d'idée, père.

— Je n'aime pas les sans-culottes, moi !

— Vous préférez peut-être les aristocrates, dont les chiens étranglent vos enfants ? ricana le vaurien.

— Peut-être bien, grommela le père Balthazar. M. de Bréhaut est un brave garçon, et si Michel n'était pas entré chez lui, de nuit...

— Pardieu ! le chien ne l'aurait pas étranglé ; ce n'est pas malin ce que vous dites-là, père.

— Quand on pense, poursuivit le vieillard en vidant un grand verre de vin, que cette nuit même on va l'arrêter !

— Ah ! ah !

— Et qu'il sera guillotiné...

— Dame ! puisque c'est un aristocrate.

Le vieux Balthazar jeta à son fils un regard de travers :

— Tu as toujours eu de mauvais principes, dit-il.

— Dame ! papa, c'est vous qui m'avez élevé.

— Je ne t'ai pas prêché l'amour de la République, dans tous les cas.

— Ça, c'est vrai.

— Je suis royaliste, moi !

Caolet se mit à rire.

— Papa, dit-il, je vas vous donner un moyen de concilier vos opinions et notre intérêt.

— Hein ! dit le vieillard.

Et il regarda curieusement son fils.

Le cabaret dans lequel ils causaient ainsi librement était cependant plein de monde.

Mais les Balthazar étaient connus à vingt lieues à la ronde, et les plus farouches sans-culottes les redoutaient. Aussi le vide s'était-il fait autour d'eux, et personne n'avait eu envie de s'approcher de la table dont ils s'étaient emparés dans un coin.

Ils parlaient donc librement, sans crainte d'être entendus, et d'ailleurs ils parlaient à voix basse.

— Eh bien ! voyons ton moyen, dit le père Balthazar.

— Voici, répondit Caolet. Vous avez une obligation de trente mille livres ?

— Oui, certes.

— Et vous êtes sûr que Berdinet la payera !

— Parbleu ! c'est une canaille, un misérable, un homme sans foi ni loi, dit le père Balthazar avec une indignation qui aurait pu donner à penser qu'il était le plus honnête homme ; mais il tient à sa réputation commerciale, et il fera honneur à sa signature.

— Bon !

— D'autant plus, soupira le vieillard, que lorsque l'obligation lui sera présentée, le pauvre baron sera mort.

— Ah ! ah !

— Et qu'il aura épousé, lui Berdinet, sa pupille, M^{lle} Gertrude.

— Eh bien ?

— Et qu'il tiendra trop à ce que nous ne fassions pas de bruit...

— Je comprends. Mais vous allez voir mon moyen.

— Parle...

— Une supposition que vous alliez trouver M de Bréhaut.

— Bon !

— Et que vous lui contiez la chose.

— Quelle chose ?

— Qu'il a, sous le faux pommeau de la selle, des papiers qui lui feront couper le cou.

— Et puis ?

— C'est un honnête homme, comme vous dites, cet aristocrate.

— Je le sais.

— Il vous donnera les trente mille livres.

Balthazar haussa les épaules.

— Et où veux-tu donc qu'il les prenne ? dit-il. Bréhaut ne les vaut peut-être pas... et puis, s'il vendait Bréhaut, on dirait qu'il veut émigrer...

Caolet haussa les épaules encore une fois.

— Il n'est pas question de vendre Bréhaut, dit-il.

— Alors ?

— Alors, M^{lle} Gertude, qui est riche, elle, donnera les trente mille livres.

— Tu as une bonne pensée, Caolet, dit le vieillard, et je t'en remercie. Mais ce que tu me proposes là est impossible, mon fils.

— Pourquoi donc, vieux ?

— Nous sommes des voleurs, des assassins, je ne dis pas, reprit le vieux Balthazar, mais nous avons notre probité, qui en vaut une autre.

— Eh bien ?

— J'ai reçu vingt mille livres pour les papiers insérés dans la selle.
— Fort bien.
— Dix mille livres pour la mort de ton frère.
— C'est toujours ça.
— Si nous disons tout à M. de Bréhaut, nous trahissons Berdinet, ce qui est manquer à nos engagements.
— Alors, puisque vous êtes si honnête que ça, ricana Caolet, ne pleurez donc plus sur le sort des aristocrates.
— Pourtant, soupira encore le vieux Balthazar, je voudrais bien sauver M. de Bréhaut.
— Et ne pas manquer à vos engagements ?
— C'est cela.
— Oui ; mais c'est impossible.
— Il n'y a rien d'impossible, dit le vieillard, qui redressa tout à coup la tête.
Comment ça, vieux ?
— Et il me vient une bien belle idée.
— Vraiment !
— A quoi nous sommes-nous engagés avec Berdinet ? A deux choses : fourrer les papiers dans la selle.
— D'abord.
— Et à ne rien dire ensuite à M. de Bréhaut : voilà tout.
— Voilà tout, en effet.
— Eh bien ! suis mon raisonnement, fils.
— Parlez...
— M. de Bréhaut va en route ce soir.
— Il est peut-être déjà parti.
— Je ne crois pas. Mais écoute.
— Voyons.
— Il va en route. Les gendarmes l'arrêtent. On le fouille, on fouille sa selle ; on trouve les papiers, et le voilà flambé.
— Naturellement.
— Suppose qu'il aille à pied et non à cheval.
— Oh ! oh !
— Il n'emportera pas sa selle sur son dos.
— Naturellement.
— Par conséquent, pas les papiers compromettants.

— Ça, c'est vrai. Mais pourquoi irait-il à pied ?

— Ceci est mon affaire, si tu veux me donner un coup de main.

— Pour vous faire plaisir, je veux bien. Et puis, reprit Caolet, je commence à avoir vos idées, père.

— Ah !

— Je n'aime pas les sans-culottes, c'est de la canaille.

— Bien parlé, mon garçon.

Et le père Balthazar se leva.

— Hé ! bonne femme, dit-il à la cabaretière, vous mettrez cette chopine sur mon compte.

La cabaretière était comme tout le monde, elle avait trop peur des Balthazar pour leur refuser crédit.

Ils s'en allèrent donc sans payer, bras dessus, bras dessous.

— Où allons-nous, père ? demanda Caolet.

— Faire un tour du côté de la maison de M^{lle} Gertrude.

— Pourquoi ?

— Pour savoir si M. de Bréhaut y est encore, et c'est probable.

— Vous croyez ?

— D'abord, les amoureux, ça ne se quitte pas si vite que ça.

— Mais il y a une bonne trotte d'ici à Bréhaut !

— Le baron ne va pas à Bréhaut.

— Où va-t-il donc ?

— A a Pierre-qui-vire, chez Jean Blanc. Je te dirai pourquoi plus tard.

— Mais après, il compte retourner à Bréhaut ?

— Sans doute.

— Alors, raison de plus pour qu'il soit parti. Il a deux fois plus de chemin à faire.

— C'est une raison ; au contraire, pour qu'il soit encore ici, car il va à la Pierre-qui-vire, mais il ne veut y arriver que de nuit. Je te conterai cela. Viens...

Et le vieux Balthazar entraîna son fils.

La maison que M^{lle} Gertrude habitait était située dans la même rue, nous l'avons dit, et à quelques pas de celle de Berdinet, son tuteur.

C'était une maison bien ordinaire, bien bourgeoise, qui n'avait aucune prétention aristocratique.

Le rez-de-chaussée était occupé par la cuisine et une écurie dont la porte donnait sur la rue.

Cette porte demeurait entr'ouverte pendant le jour.

Les Balthazar passèrent donc devant la maison, jetèrent un coup d'œil dans l'écurie, et virent le cheval de M. de Bréhaut qui tirait tranquillement sur une botte de luzerne.

— Maintenant, dit alors le vieillard, nous voilà tranquilles !

Et il rebroussa chemin.

— A présent, ou allons-nous ? demanda Caolet.

— Sur la route d'Avallon, à la Pierre-qui-vire.

— Un joli bout de chemin à faire.

— Nous nous arrêterons sur la hauteur qui fait face à Chastellux, au milieu des bois.

— Et puis ?

— Et puis nous attendrons que M. de Bréhaut vienne à passer.

— Et quand il passera ?

— Nous l'arrêterons. N'est-ce pas notre métier d'arrêter les voyageurs ?

— Mais, père, dit Caolet, M. de Bréhaut a deux mignons pistolets dans ses fontes.

— Après ?

— Et son terrier qui a de bonnes dents. Nous sommes payés pour le savoir.

— Je ne crains pas les pistolets.

— Vous avez tort.

— Je ne les crains pas, parce qu'il n'aura pas le temps de s'en servir.

— Mais le chien...

— Ah ! ma foi ! nous vengerons ton frère... nous lui enverrons une balle dans le corps.

— Ça me va, dit Caolet ; mais...

— Mais, quoi encore ?

— Quand nous aurons arrêté M. de Bréhaut, il nous reconnaîtra.

— Tu sais bien que l'on ne nous reconnaît que lorsque nous le voulons.

— C'est juste.

— Que ferons-nous de lui ?

— Nous lui volerons son cheval.

— Ah ! dit Caolet, je commence à comprendre.

Et il doubla le pas pour pouvoir suivre le vieux Balthazar, qui marchait comme s'il avait eu des jambes de vingt ans ; et tous les deux sortirent d'Avallon et prirent le chemin de Chastellux en Morvan.

Le citoyen Berdinet s'était donc pris à frissonner en voyant le chien à sa porte.

Le terrier était là comme en sentinelle, et le membre du district hésitait à traverser la rue.

Le récit que lui avait fait le père Balthazar n'était pas de nature, du reste, à lui donner du chien une bonne opinion.

Cependant une réflexion enhardit quelque peu le citoyen Berdinet.

— Ce chien, pensa-t-il, ne peut pas savoir que je suis l'ennemi de son maître, et s'il a grogné chez moi, c'est qu'il sentait Balthazar dans le cabinet voisin. C'est un vrai chien d'aristocrate : il n'aime pas les mendiants.

A l'appui de cette opinion, le citoyen Berdinet se souvenait que Bamboche était venu maintes fois chez lui, et qu'il s'était même laissé caresser.

— Décidément, murmura-t-il pour se donner du courage, ce n'était pas à moi qu'il en voulait.

Et prenant une héroïque résolution, il traversa la rue. Le chien ne grogna pas, il n'ouvrit pas sa gueule pleine d'écume, il ne roula point ses yeux sanglants ; mais il se mit à suivre le citoyen Berdinet.

— Bon ! pensa celui-ci, il a perdu son maître, et il compte sur moi pour le retrouver.

M. de Bréhaut était certainement encore chez sa cousine, M^{lle} Gertrude.

Berdinet songea un moment à entrer chez sa pupille et à s'y débarrasser du chien.

Mais une autre réflexion l'en empêcha.

Il avait un projet en tête, dont l'exécution ne souffrait pas de retard.

Aussi tourna-t-il le dos à la maison de sa pupille et prit-il le chemin de la commune.

Le jour baissait. Les paysans des environs qui étaient venus au marché étaient presque tous partis, et les rues de la petite ville devenaient solitaires.

La commune, où, dans la journée, avait eu lieu une bruyante délibération des membres du district, était elle même rentrée dans le silence.

Il n'y avait plus que le secrétaire, qui mettait au net le procès-verbal de la dernière délibération, assis à une petite table qu'il avait approchée d'une croisée.

Ce secrétaire était un ancien moine qui, aux premiers troubles révolutionnaires, avait jeté le froc aux orties. Les cheveux grisonnants, le

nez et les lèvres minces, le teint bilieux, cet homme couvrait son apostasie d'un masque de puritanisme, et il eût été volontiers bourreau.

Les Avallonnais tremblaient en le voyant passer.

On l'appelait Camusot.

Malheur à qui lui déplaisait ! Malheur à qui paraissait se souvenir qu'il avait été moine !

Il avait fait tomber plus de têtes que le plus farouche commissaire du département.

Tel était le mystérieux complice que le citoyen Berdinet s'était choisi.

Quand il entra dans la salle de la commune, Camusot ne leva même pas la tête.

D'ailleurs, il tournait le dos à la porte.

Berdinet s'approcha et lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Bonjour, citoyen, dit-il.

Camusot leva la tête.

— Ah ! c'est vous, citoyen Berdinet, dit-il.

— Moi-même. Vous travaillez encore ?

— Oui, et je vais allumer ma lampe.

— Ce n'est pas la peine, dit Berdinet. Nous avons à causer un brin. Mais les paroles n'ont pas de couleur, et puis j'aime autant qu'on ne nous voie pas du dehors.

Camusot s'était levé.

Berdinet l'entraîna loin de la fenêtre, dans le coin le plus obscur de la salle, et lui dit :

— Il s'agit des intérêts de la nation.

— Ah ! fit le farouche secrétaire.

— J'ai découvert des conspirateurs.

L'œil de Camusot jeta une flamme sombre.

Et il dit avec un empressement frivole :

— Voyons, citoyen, de quoi s'agit-il ?

— L'armée de Condé a des intelligences dans le pays.

— Oh ! oh !

— Un moine est le correspondant des princes.

— Un moine !

Et le prêtre défroqué eut une exclamation de joie cruelle :

— Eh bien ! ajouta-t-il, on lui fera passer le goût du pain.

— Attendez-donc, reprit Berdinet, ne vous emportez pas ainsi, mon cher ami, et écoutez-moi.

— Parlez.

— Vous savez qu'on a détruit le couvent de la Pierre-qui-vire ?

— Sans doute.

— Et que tous les moines se sont dispersés.

— Bon !

— Mais il y en a un qui est resté dans le pays.

— Comment le nomme-t-on ?

— Il s'appelait le père Anselme.

— Ah ! oui, je l'ai connu.

— Savez-vous où il est maintenant ?

— Non.

— Il est berger chez le fermier de la Pierre-qui-vire.

— Eh bien ! dit froidement Camusot, il faut le faire arrêter.

— N'allez pas si vite, et écoutez-moi.

Berdinet prit, à ces mots, un air mystérieux.

— Ce moine, poursuivit-il, dit la messe à la fermière, dans une chapelle qui n'a pas été détruite.

— Le misérable !

— Mais ce n'est pas tout. Il a, vous dis-je, des intelligences avec l'armée de Condé.

— Raison de plus pour le faire arrêter sur-le-champ.

— Mais attendez donc. Ce n'est pas lui qu'il faut faire arrêter d'abord.

— Qui donc ?

— Celui ou ceux qui lui servent de messagers.

Camusot regarda Berdinet d'une façon singulière.

— Citoyen, dit-il, nous sommes de vieux amis, et nous ne devons rien avoir de caché l'un pour l'autre...

— Assurément non, dit Berdinet, qui attachait ses petits yeux gris sur Camusot avec une certaine inquiétude.

— Vous avez comme moi, je le sais, poursuivit Camusot, l'horreur des aristocrates.

— Certainement, oui.

— Mais vous avez des ménagements à garder.

Berdinet tressaillit.

— Et il est nécessaire que vous les gardiez même.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre pupille...

Berdinet tressaillit.

— Votre pupille est une aristocrate.

— Soit, dit Berdinet ; mais elle ne conspire pas contre la nation.

— Oh ! je le sais. Mais elle a un cousin... qui peut-être.

— Camusot, mon ami, dit Berdinet, vous êtes un ami précieux, vous devinez à merveille.

— N'est-ce pas ?

— Et je vois que vous allez me tirer une fameuse épine du pied.

— Je ne demande qu'à vous être agréable.

— Eh bien ! reprit Berdinet, figurez vous que tout à l'heure j'ai reçu une dénonciation.

— Contre qui ?

Contre le cousin de ma pupille, M. de Bréhaut, ci-devant baron.

— Ah ! ah !

— Il est accusé d'avoir des relations avec le père Anselme.

— Fort bien.

— Et de voyager avec des papiers compromettants.

— Tiens ! tiens !

— Vous comprenez, poursuivit Berdinet, que je ne puis pas faire arrêter, moi, le fiancé de ma pupille, et que je mourrais de honte, si jamais on savait que je puis y être pour quelque chose.

— Je comprends très-bien. Et vous voulez que je vous rende ce petit service ?

— Naturellement.

— Rien n'est plus facile, dit Camusot. Seulement, donnez-moi quelques indications.

— Volontiers. Le ci-devant baron s'en va ce soir à la Pierre-qui-vire.

— Bon !

— Il en sortira une demi-heure après.

— Ah ! ce n'est que lorsqu'il en sortira qu'il faut l'arrêter.

— Naturellement. Que va-t-il y faire ?

— Je n'en sais rien, moi.

— Il va y chercher les papiers compromettants. Si on l'arrêtait avant, peut-être ne trouverait-on rien ; et alors sous quel prétexte le tiendrait on en état d'arrestation ?

— Vous avez raison. Je vais, en sortant d'ici, passer chez le brigadier de gendarmerie.

— Vous m'obligerez.

Berdinet fit mine de vouloir s'en aller.

— Mais, dit-il, il est bien convenu que tout cela reste entre nous.

— Certainement, oui.

— Ah ! un mot encore !

— Voyons.

— Si, après avoir fouillé le baron, on ne trouvait rien sur lui, les gendarmes feraient bien de visiter sa selle. Les papiers pourraient bien être sous le faux pommeau.

Camusot se prit à sourire.

— Hé ! citoyen, dit-il, service pour service, n'est-ce pas ?

— J'écoute.

— Comme j'ai été moine, on me jettera peut-être la pierre, si je fais arrêter le père Anselme.

— Je m'en charge.

— J'allais vous le demander. Merci.

Les deux misérables se serrèrent la main.

— Allez-vous-en, dit Camusot. Tenez, sortez par la petite porte qui donne sur la ruelle. Personne ne vous verra. Moi, je vais aller dire deux mots au brigadier. C'est, du reste, un patriote zélé, et il ne perdra pas de temps en route.

Berdinet s'en alla.

L'idée de s'en aller par la petite porte lui souriait assez, du reste, car il avait été suivi par le chien, qui, le voyant entrer dans la commune, était demeuré sur le seuil.

Il espérait donc ne plus le retrouver.

Mais Berdinet se trompait.

Avec son merveilleux instinct, le chien avait contourné le bâtiment, et, au premier pas qu'il fit dans la rue, Berdinet le vit sur ses talons.

— Ah ! cette fois, dit-il, je vais te rendre à ton maître.

Et il prit le chemin de la maison de sa pupille.

En passant devant l'écurie, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Le cheval du baron n'y était plus.

Le baron était parti, parti sans son chien, et le chien ne paraissait nullement pressé à le rejoindre.

— Mais va-t'en donc, vilaine bête ! dit Berdinet.

Le chien gronda sourdement.

Berdinet avait une canne à épée.

— J'ai envie de le tuer ! se dit-il.

Il menaça le chien ; mais le chien se contenta de gronder plus fort.

Et il continua à suivre Berdinet.

Cette fois, le citoyen ministre du district eut sérieusement peur, et il hésita à entrer chez sa pupille.

Pendant ce temps, le père Balthazar et son fils Caolet s'en allaient d'un pas lent sur la route de Chastellux.

Quand ils furent en haut de la côte, ils s'arrêtèrent.

Il y avait sur la gauche de la route une petite maison qui était à la fois un cabaret et une hutte de bûcheron, c'est-à-dire que ses habitants, le mari et la femme, cumulaient les deux professions.

La femme vendait du vin, le mari travaillait en forêt.

— Allons-nous boire un coup ? dit Caolet.

— Non, dit le père Balthazar.

— Alors pourquoi nous arrêtons-nous ?

— Pour voler une corde.

— Une corde !

— Oui, tu vas voir.

Et, quittant la route, le vieillard sauta par-dessus la haie du petit enclos qui entourait la maison.

La route était déserte, la porte du cabaret fermée, et, bien certainement, comme le temps était dur, les habitants se trouvaient tranquilles au coin du feu.

Le père Balthazar avait vu une longue corde pendue entre deux pommiers et qui servait à étendre le linge.

Il était venu si souvent au cabaret qu'il savait que cette corde n'était jamais enlevée, et, quand il avait fait à Avallon son petit plan, il avait compté sur elle. Il tira donc son couteau de sa poche, coupa la corde et rejoignit son fils.

— Mais qu'est-ce que vous voulez donc faire de cela ? demanda Caolet.

— Tu verras.

Et ils se remirent en chemin.

A deux pas du cabaret la forêt commençait.

La nuit était venue et les arbres achevaient de rendre l'obscurité complète.

— Tiens, dit alors le père Balthazar à son fils, va-t'en attacher ce bout de la corde à une taille, au bord du bois.

— Quelle drôle d'idée !

— Mais, imbécile ! dit le vieux, tu n'as donc pas compris ?

— Non.

— C'est pour faire tomber le cheval.

— Ah ! ah ! alors l'idée est fameuse !

Et Caolet sauta le fossé qui bordait le chemin, traînant la corde après lui.

Tous les gens de forêt, c'est-à-dire ceux qui vivent en plein air et au bord des bois, d'un bout de l'année à l'autre, ont un talent merveilleux pour connaître l'heure aux étoiles.

Quand la corde fut attachée d'un côté, le père Balthazar s'assit sur le bord du fossé, et, au travers des grands arbres de la forêt, il regarda le ciel.

— Il est huit heures, dit-il, nous avons une demi-heure devant nous. M. de Bréhaut ne passera pas ici avant neuf heures. As-tu attaché la corde, fils ?

— Oui, père, d'un côté.

— Il est inutile de la tendre avant que nous n'entendions venir notre homme. La route est sonore quand il gèle, et il sera encore à un quart de lieue, que les quatre pieds de son cheval résonneront comme un tambour.

— Qu'allons-nous donc faire ? demanda Caolet.

— Laisse ta corde dans le fossé et viens avec moi.

— Où donc ?

— Tu vas voir.

Le père Balthazar sauta le fossé et entra sous bois, où il eut bientôt trouvé un faux chemin.

Caolet le suivait en murmurant :

— Il a de bonnes idées, le vieux, mais il n'est pas parleur de sa nature. Il faut lui tirer les paroles l'une après l'autre.

Le vieux bandit suivit le sentier au bout du chemin, et arriva au milieu d'une clairière. Il y avait là une de ces huttes en terre que les bûcherons se construisent pour l'hiver, quand ils ont une coupe de bois à exploiter.

Aucun nuage de fumée ne s'élevait au-dessus, et il était facile à voir que la hutte était sans habitants.

— Que diable allons-nous faire là ? demandait Caolet en suivant son père.

Balthazar haussait imperceptiblement les épaules et ne répondait pas.

La hutte était déserte, mais elle n'était pas abandonnée.

Balthazar poussa la porte, et Caolet vit un reste de feu qui noircissait dans l'âtre sous un monceau de cendres.

— Il n'y a pourtant rien à voler, par ici, dit Caolet.

— Tu vas voir qu'il y a ce dont nous avons besoin.

— Alors, expliquez-vous, père.

— Cette hutte est celle de deux charbonniers qui sont allés à Avallon. Tu ne les connais pas, toi, mais je les connais, et la preuve en est, qu'ils étaient dans le cabaret d'où nous sortons. Ils boivent, ils jouent aux cartes. Nous avons donc le temps de prendre ce dont nous avons besoin. Ils ne seront pas de retour avant l'aube.

— Mais de quoi donc avons-nous besoin ?

Le père Balthazar remua les cendres de l'âtre et jeta dedans une brassée de menu bois qui projeta aussitôt une vive clarté.

— Il faut tout t'expliquer, dit le vieux avec humeur. Je n'ai jamais eu un fils plus tête que toi.

— Merci bien, dit Caolet.

— Chacun comprend l'honneur à sa manière, poursuivit le vieux Balthazar. Si j'étais une canaille, maintenant que j'ai l'argent de Berdinet dans ma poche, je n'aurais qu'à attendre M. de Bréhaut sur la route, et je lui dirais : Monsieur, regardez dans votre selle, il y a des papiers qui vous feront couper le cou.

— Ce serait bien plus simple, en effet, dit Caolet.

— Mais je ne suis pas une canaille. Alors, faut que je sauve M. de Bréhaut sans qu'il le sache. De cette façon, je ne manque pas à ma parole. A quoi nous sommes-nous engagés avec Berdinet, à mettre les papiers dans la selle ?

— Oui.

— Ensuite à ne rien dire à M. de Bréhaut ?

— Naturellement.

— Mais nous n'avons pas pris l'engagement de ne pas voler un cheval, car le cheval nous convient.

— Ça, c'est vrai.

— Par conséquent, volons le cheval et la selle avec. Mais arrangeons-nous, non-seulement pour que M. de Bréhaut ne nous reconnaisse pas, mais encore pour que jamais on ne nous accuse du vol. C'est pour ça que je t'ai amené ici.

Ce disant, le père Balthazar prit une poignée de charbon, la plaça sur une pierre plate, puis, avec une autre pierre, se mit à le broyer.

— Ah ! bon ! dit Caolet, je comprends. C'est pour nous noircir la figure.

— Regarde, dit le vieux.

Et il montrait deux blouses noires de fumée et deux larges chapeaux de feutre déformés.

— Voilà la défroque de travail des charbonniers.

— Alors, c'est eux qu'on accusera !

— Pas plus eux que d'autres : il y a plus de cent charbonniers dans les environs, à trois lieues à la ronde.

Maintenant que Caolet comprenait, il se mit à aider son père, et, en quelques minutes, les deux Balthazar, le visage complètement noir et revêtus des habits des charbonniers, furent méconnaissables.

— Filons, maintenant, dit le vieux.

Mais Caolet n'était pas au bout de ses questions.

— Père ! dit-il.

— Quoi encore ?

— Nous allons voler le cheval ?

— Oui.

— Mais qu'en ferons-nous ?

— Oh ! ce n'est pas malin, va.

— Voyons ça.

— Tu monteras dessus, et tu prendras un faux chemin qui mène à la Grange brûlée, tu sais, cette ferme en ruine qui se trouve là-bas, à une lieue d'ici, en plein bois.

— Et puis ?

— Là, tu m'attendras.

— Que le diable vous emporte ! dit Caolet, qui n'avait pas un grand respect filial, on ne sait jamais que la moitié des choses avec vous.

— Parce que je ne dis jamais mes affaires qu'au fur et à mesure, répondit le vieux Balthazar.

Ils arrivèrent sur la route.

Un bruit lointain se faisait entendre.

Caolet se coucha à plat ventre et colla son oreille contre terre.

— J'entends un galop de cheval, dit-il : il faut tendre la corde.

— Pas encore : ça pourrait ne pas être lui, et nous manquerions notre coup.

— Alors si vous attendez de le reconnaître, il sera trop tard ; la nuit est si noire, qu'il faut être sur les gens pour les voir.

— Ce n'est pas cela, répondit le vieux Balthazar ; j'ai l'oreille fine, et tout à l'heure je te dirai si c'est un cheval de chasse qui galope ou bien un cheval de labour.

Et il se coucha à son tour et écouta.

Puis, se relevant au bout de deux ou trois minutes :

— C'est lui ! dit-il.

Et il prit l'autre bout de la corde, traversa la route et alla l'enrouler autour d'un baliveau.

La corde, tendue, se trouva à trois pieds de terre, et elle était si mince, que ni cheval ni cavalier ne pouvaient l'apercevoir.

— A présent, dit le vieux Balthazar en rejoignant son fils, il faut songer au chien. J'ai l'oreille fine, mais ma vue baisse, et tu y vois plus clair que moi ; si le chien grogne, envoie-lui une balle.

On entendait à présent très-distinctement le galop du cheval, et bientôt, sous le fossé, les deux bandits aperçurent la noire silhouette de la monture et du cavalier au milieu du chemin.

C'était bien en effet M. de Bréhaut.

M. de Bréhaut, le cœur plein de joie, qui s'en allait à la Pierre-qui-vire, qui venait demander au vieux moine la bénédiction nuptiale pour lui et sa chère Gertrude. Et M. de Bréhaut avait le cœur si plein de son bonheur, qu'il ne s'était pas aperçu que Bamboche, son terrier fidèle, ne le suivait pas.

Le cheval arrivait comme un ouragan.

Tout à coup M. de Bréhaut jeta un cri : le cheval s'écroulait sous lui.

En même temps les deux bandits bondirent jusqu'à lui, et, avant que le cavalier, engagé sous son cheval, ait eu le temps de se relever, les faux charbonniers l'avaient pris à la gorge et le maintenaient immobile.

M. de Bréhaut n'avait d'autres armes que les pistolets qui se trouvaient dans les fontes.

Le vieux Balthazar lui appuyait un couteau sur la gorge, et lui disait d'une voix assourdie :

— Si vous résistez, vous êtes mort !

Pendant ce temps, Caolet avait relevé le cheval, qui s'était couronné, mais n'avait rien de brisé, et il sautait lestement dessus.

Un homme qui avait fait tant de sombres et mystérieux métiers, comme le père Balthazar, avait appris depuis longtemps à déguiser sa voix.

— Citoyen, disait-il, tandis que Caolet faisait franchir le fossé au cheval et se lançait à travers bois, je te donne à choisir : ou m'écouter une minute, ou te mettre mon couteau tout mince dans la gorge.

M. de Bréhaut était jeune et vigoureux ; le père Balthazar n'aurait pas eu beau jeu avec lui à un autre moment ; mais, à cette heure, il était étendu a terre, le couteau lui effleurait la gorge.

M. de Bréhaut était brave, mais il songeait à Gertrude.

— Parlez, répondit-il.

— Je ne te connais pas, citoyen, et je ne veux pas te faire de mal, poursuivit le vieux Balthazar ; mais nous avons besoin d'un cheval, mon camarade et moi, cette nuit ; nous te le rendrons, si tu veux nous dire ton nom et ta demeure.

— Je m'appelle Bréhaut, répondit le jeune homme.

— Bien, alors ! je sais que tu es un gentilhomme et un brave homme ; si tu veux donner ta parole de ne rien dire et de ne pas chercher à savoir où je vais, je ne te tuerai pas.

— Je te donne ma parole, dit M. de Bréhaut, qui pensait souvent à Gertrude.

Alors le père Balthazar cessa d'appuyer son genou sur la poitrine du jeune homme et son couteau sur sa gorge.

Et le jeune homme se releva.

— J'ai ta parole, dit le vieillard, compte sur la mienne : on te renverra ton cheval.

Et d'un bond il eut franchi le fossé, et il disparut sous les arbres de la forêt, murmurant :

— Ah ! qu'on a du mal à rendre service aux gens en ce monde !...

Le cheval de M. de Bréhaut avait bien un peu résisté, comprenant qu'on le séparait violemment de son maître.

Mais le cheval finit toujours par obéir, lorsqu'il a vainement essayé de se débarrasser de son cavalier.

Caolet, à défaut d'éperons, lui donna de si violents coups de talons dans les flancs, que l'animal, renonçant à une lutte impossible, reprit le galop et suivit docilement le chemin que son nouveau cavalier lui faisait prendre.

Caolet arriva ainsi à la Grange-brûlée.

C'était un amas de ruines au milieu desquelles avait poussé une énorme broussaille.

Caolet s'arrêta et attendit son père.

Au bout d'une heure, le vieillard arriva à son tour.

— As-tu un briquet sur toi ?

— Pourquoi faire ?

— Pour allumer du feu. J'ai froid.

Caolet battit le briquet et alluma les broussailles, qui se mirent à flamber comme un feu de la Saint-Jean.

Alors le vieux Balthazar coupa avec son couteau les sangles de la selle, et jeta cette dernière au milieu de l'incendie.

— Comprends-tu maintenant ? dit-il.

— Oui. Mais le cheval ?

— Un cheval de chasse retrouve toujours, au milieu des bois, le chemin de son écurie, réliqua le vieillard.

Et, s'armant d'une gaule qu'il avait coupée dans le bois, il en cingla la croupe de l'animal, que Caolet cessa de tenir par la bride.

Et le cheval, déjà effrayé par le feu, fit un bond et se sauva à travers les ruines comme un cheval fantastique.

— Maintenant, dit le vieux Balthazar, je suis tranquille. Allons-nous-en.

Il ne restait déjà plus, de la selle et des papiers compromettants qu'elle renfermait, qu'un monceau de cendres, et M. de Bréhaut était sauvé du danger de mort qui le menaçait une heure auparavant.

Revenons à Berdinet, le citoyen membre du district que nous avons vu sortir de la commune, où il s'était mystérieusement entretenu avec Camusot le secrétaire.

Berdinet eût été un homme bien satisfait en ce moment, si cet affreux terrier qui avait déjà, sur la conscience la mort de Simon Balthazar, ne se fût de nouveau retrouvé sur ses talons.

Pour le fuir, Berdinet était sorti de la commune par la petite porte, alors qu'il avait laissé le chien à la grande.

Mais le chien avait tourné le bâtiment municipal et se retrouvait à la petite porte.

Berdinet était armé d'une arme, et dans cette arme il y avait une épée de deux pieds de long.

Mais il n'osa s'en servir.

Les dents du terrier lui faisaient peur.

Il se mit à marcher ; le terrier le suivit.

A cent pas de la commune, il s'arrêta ; le terrier s'arrêta pareillement.

— Vilaine bête ! pensait Berdinet, que peut-il bien me vouloir ?

Et il prit le chemin de la maison de M^{lle} Gertrude.

Là, nous l'avons dit, il constata que M. de Bréhaut était parti.

Pourquoi donc le terrier restait-il à Avallon, puisque son maître n'y était plus ?

Berdinet souleva le marteau de la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Il entra et referma cette porte si vivement, que le terrier resta dehors.

Alors Berdinet respira.

— Ne me voyant plus, pensa-t-il, il s'en ira rejoindre son maître.

Et il monta chez sa pupille.

M^{elle} Gertrude était une fort belle fille de vingt ans, blonde comme un épi mûr, avec de grands yeux bleus et des lèvres roses.

Jamais Berdinet ne la regardait sans éprouver un frémissement par tout son être ; il y avait peut-être dans ses rêves, monstrueux d'avenir, autant d'amour que de cupidité.

Ce gros petit homme aux yeux enfoncés, au teint jaune, au crâne dénudé, éprouvait pour sa pupille une de ces passions bestiales et féroces qui ne reculent devant rien, pas même le crime.

Berdinet était devenu patriote par peur, et, la peur aidant, il jouait son personnage en conscience ; mais bien certainement, s'il n'eût pas été amoureux de M^{lle} Gertrude, il n'aurait pas pensé à faire guillotiner M. de Bréhaut.

M^{lle} Gertrude aimait très-sincèrement Berdinet, comme on aime un vieux serviteur qui nous a presque servi de père.

Elle n'avait pas l'ombre d'un doute sur l'épouvante qui régnait dans l'âme du membre du district, et, mieux que personne, elle savait à quoi s'en tenir sur son civisme farouche.

Souvent elle avait dit, en riant, à M. de Bréhaut, son fiancé :

— Berdinet fait grand tapage et parle de tout massacrer ; mais c'est un brave homme, et il ne ferait pas de mal à une mouche.

M. de Bréhaut partageait l'opinion de la jeune fille ; mais il y avait auprès de Gertrude une autre personne qui pensait tout différemment.

Cette personne était une vieille servante qui avait élevé Gertrude, et qu'on appelait Victoire.

Victoire n'aimait pas Berdinet.

Quand Berdinet venait, — et il venait au moins une fois par jour, sinon deux. — Victoire lui faisait une révérence par-devant et une grimace par derrière.

Et quand il était parti, elle ne manquait jamais de dire :

— Vous avez un tort, mademoiselle, d'avoir confiance dans cet homme-là ; ca vous portera malheur un jour ou l'autre.

Gertrude riait et continuait à traiter son tuteur avec beaucoup d'affection.

Ce soir-là, maître Berdinet se montra encore plus affectueux que de coutume.

Il parut enchanté de la petite combinaison trouvée par les deux amoureux pour se marier plus vite, et il ne manqua pas de dire que, le mariage religieux contracté en secret, il ne faudrait pas perdre une minute pour procéder au mariage civil.

— Car, voyez-vous, ma chère enfant, disait-il d'un ton mieilleux et patelin, c'est une lourde responsabilité pour moi que celle d'être votre tuteur.

— Vraiment, mon ami ? dit Gertrude.

— Sans doute. Vous êtes riche...

— Oh ! pas beaucoup.

— Nous dissimulons le plus possible votre fortune ; mais enfin si on mettait au bout les uns des autres les morceaux de terre que vous possédez, ils feraient un joli ruban.

— Eh bien ? fit Gertrude.

— Et les mauvaises langues vont leur train, pendant que je ne songe, moi, qu'à passer pour un bon patriote, afin qu'on nous laisse tranquilles, moi et mes amis, et que vous ne pensez qu'à M. de Bréhaut, votre fiancé.

— Et que disent les mauvaises langues ? demanda Gertrude en souriant.

— Oh !... un tas de choses !

— Mais encore ?

— D'abord on a prétondu que je vous ferais guillotiner au premier jour, afin de mettre la main sur votre bien.

— Quelle horreur ! dit la jeune fille.

— Ensuite on a dit que je vous aimais...

— Mais je l'espère bien que vous m'aimez, mon bon Berdinet !

— Oh ! pas comme ça...

— Et comment donc ?

— D'amour.

Gertrude eut un éclat de rire si ferme, si naïvement moqueur, que Berdinet en devint tout rouge.

— Vous voyez donc bien, fit-il, qu'il faut que vous soyez mariée au plus vite.

— Mais je ne demande pas mieux, dit Gertrude.

Comme elle disait cela, Victoire, la vieille servante entra :

— Mademoiselle, dit-elle, M. de Bréhaut n'a donc pas emmené Bamboche ?

— Je ne sais pas, moi, répondit Gertrude.

— Il est en bas, dans la rue.

— Je le sais bien, dit Berdinet ; il m'a suivi.

— Ne t'inquiète pas de lui, Victoire, c'est un chien à qui il ne manque que la parole. S'il est resté ici, c'est qu'il a ses raisons.

Berdinet tressaillit.

— Ouvre-lui l'écurie, et montre-lui que le cheval n'y est plus, continua Gertrude.

— C'est ce que j'ai fait.

— Et il n'est pas parti au galop ?

— Non, il veut entrer.

— Eh bien ! ouvre-lui. Quand il verra que son maître est parti... il s'en ira.

Berdinet respira : il aimait autant que Gertrude guidât le chien.

Il ajouta même :

— Vous ferez bien de l'enfermer. M. de Bréhaut tient beaucoup à son chien. S'il le perdait, ce serait pour lui un grand chagrin.

Victoire s'en alla, et revint bientôt après, suivie du chien.

Le chien entra en remuant la queue et vint s'offrir aux caresses de Gertrude.

Puis il leva ses yeux sanglants sur Berdinet, et se mit à gronder sourdement.

— Tais-toi, Bamboche ! dit la jeune fille, ne reconnais-tu plus nos amis ?

Le chien se tut, mais il continua à regarder Berdinet, et il se coucha aux pieds de la jeune fille comme s'il eût voulu la défendre.

Berdinet profita de cette occasion et se leva :

— Je vous demande pardon, ma chère enfant, mais j'ai encore quelques affaires à expédier avant mon souper. Bonsoir.

— Bonsoir, mon ami, dit Gertrude.

Et elle lui tendit la main.

Le chien grogna de nouveau.

— Oh ! la vilaine bête ! fit Berdinet.

— Un peu hargneux, mais fidèle, dit Gertrude.

Et, d'un geste impérieux, elle imposa silence au chien, et lui fit signe qu'il eût à se coucher.

Berdinet sortit. Il descendit l'escalier même assez rapidement, et se retourna plusieurs fois pour voir si le vilain chien ne le suivait pas.

Mais Bamboche était resté dans la chambre de Gertrude.

— Eh bien ! mademoiselle, dit la vieille servante, après le départ de Berdinet, vous voyez que je ne suis pas la seule à ne pas aimer cet homme.

— Ah ! dit Gertrude en riant.

— Il ne faudrait pas pousser beaucoup le chien pour qu'il lui sautât à la gorge et l'étranglât.

Gertrude se mit à rire.

— Tu es folle ! dit-elle.

Et elle caressa le terrier.

Mais le terrier paraissait être devenu inquiet.

Il allait et venait par la chambre, et s'arrêtait devant la porte en hurlant d'une façon plaintive.

— Il veut rejoindre son maître, dit Gertrude. Ouvre-lui.

— Moi, dit la servante, j'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Je m'imagine qu'il veut étrangler Berdinet.

— Quelle plaisanterie !

— Vous verrez...

Et Victoire ouvrit la porte au chien qui s'élança dans l'escalier.

Pendant ce temps, Berdinet rentrait chez lui.

Lui aussi avait une vieille servante qui remplissait chez lui les fonctions multiples de cuisinière, de femme de ménage et de palefrenier, car elle

pensait le cheval du farouche patriote, et savait, au besoin, l'atteler à la carriole crottée avec laquelle il faisait ses courses dans les environs.

Quand il entra, la servante lui dit :

— Le citoyen Camusot sort d'ici.

— Vraiment ? dit Berdinet, qui fronça le sourcil.

— Il m'a demandé où vous étiez, continua la servante. Je ne le savais pas. Alors il est monté dans votre cabinet et vous a écrit une lettre.

— Où est-elle ? demanda Berdinet.

— Sur votre table.

La visite de Camusot étonnait ? quelque peu Berdinet.

Il crut même que l'arrestation de M. de Bréhaut était impossible pour cette nuit-là, et ce fut avec un battement de cœur qu'il monta dans son cabinet.

Camusot avait écrit quelques lignes à la hâte, fermé la lettre et tracé dessus le mot : Urgent.

Berdinet ouvrit le billet en tremblant.

Mais, à mesure qu'il lisait, son front se rasséréna.

Camusot lui écrivait :

« Mon cher ami,

« J'ai trouvé une petite combinaison qui certainement vous plaira.

« Le brigadier de gendarmerie, que j'ai prévenu, et qui aura mis avant minuit la main sur notre homme, correspond tous les deux jours avec le brigadier d'Auxerre. C'est à Vermenton que les brigadiers se rencontrent et échangent des prisonniers s'il y a lieu.

« Votre homme arrêté, conduit à Avallon, vous auriez ennuis sur ennuis. La demoiselle pousserait des cris lamentables, la population s'indignerait, on ne manquerait pas de vous accuser. J'ai voulu vous innocenter, et voici ce que j'ai imaginé :

« Notre homme arrêté, les gendarmes le conduisent directement à Vermenton et le remettent à la brigade d'Auxerre.

« C'est à Auxerre que celle-là le conduit, tandis que j'expédie secrètement le dossier.

« Le tribunal révolutionnaire va vite. Il se peut que le ci-devant soit guillotiné avant même qu'ici on ait appris son arrestation, ce qui fait que vous serez aussi innocent que la jeune fille qui vient de naître.

« CAMUSOT. »

« P. S. — Brûlez ce mot. »

Berdinet ne brûla point le billet.

Comme un amant qui reçoit avec la même recommandation un poulet de sa maîtresse, et le garde pour le lire et le relire encore, Berdinet était si joyeux, qu'au lieu d'approcher la lettre de la flamme de la bougie, il la mit dans sa poche.

— Ce Camusot est un garçon intelligent, se dit-il.

Et il redescendit au rez-de-chaussée, et se fit servir à souper.

Deux ou trois fois, tout en mangeant de fort bon appétit, il tira le billet de sa poche et le relut.

Puis il fredonna un air de chasse et le remit dans sa poche.

A dix heures du soir, il gagna sa chambre à coucher, gai comme un pinson, et, au lieu de brûler enfin la lettre de son ami Camusot, il la plaça sous son oreiller et se mit au lit.

Mais la joie aussi bien que la douleur amène l'insomnie.

Berdinet eut beau éteindre la lampe et essayer de fermer les yeux...

Ses yeux demeuraient ouverts, et sa pensée se transportait sur le chemin de Pierre-qui-vire et le faisait assister à l'arrestation de M. Bréhaut.

Tout à coup deux points lumineux brillèrent dans l'obscurité.

— Oh ! oh ! fit Berdinet, qu'est-ce que cela ?

Les deux points lumineux s'agitèrent et parurent se rapprocher.

Berdinet, frissonnant, se dressa sur son lit.

Alors un véritable rugissement se fit entendre : les deux points lumineux décrivrent une ellipse, et Berdinet jeta un cri d'épouvante et de douleur.

Le terrier, qui s'était introduit dans la maison, venait de lui sauter à la gorge !...

Revenons à M. de Bréhaut.

Le vieux Balthazar était déjà loin quand le jeune homme se releva tout meurtri et contusionné de sa chute, et tout ahuri de cette singulière aventure.

M. de Bréhaut ne se connaissait pas d'ennemis.

Depuis que la Révolution avait éclaté, depuis que régnait la Terreur, pas une voix ne s'était élevée pour l'accuser d'incivisme, personne n'avait demandé son expulsion, et jamais il n'avait été inquiété.

Que signifiait donc cette agression dont il venait d'être l'objet, et qui paraissait, jusqu'à un certain point, être la conséquence des événements de l'autre nuit, c'est-à-dire de la disparition momentanée des traces et de la découverte du cadavre de Simon Balthazar ?

Il y avait encore une chose dont M. de Bréhaut aurait pu s'étonner, — l'absence de son chien.

En effet, jamais Bamboche ne quittait son maître, et regardant, lorsqu'il avait été hors d'A vallon, M. de Bréhaut s'était aperçu que son chien n'était pas avec lui.

Mais Bamboche était capricieux, et il avait même le caractère un peu rancuneux.

M. de Bréhaut pensa dire que le chien qu'il avait battu et rudoyé par deux fois chez maître Berdinet, lui tenait rigueur et avait repris tranquillement tout seul le chemin du petit castel.

Donc ce n'était pas l'absence de Bamboche qui préoccupait le plus M. de Bréhaut.

Immobile au milieu de la route, il calculait qu'il avait trois bonnes lieues à faire avant d'atteindre la Pierre-qui-vire, et qu'il serait plus de minuit quand il arriverait ; qu'en outre, de la Pierre-qui-vire, il avait quatre autres lieues pour arriver à son manoir.

M. de Bréhaut avait un fouet de chasseur, et il songeait cependant à continuer bravement son chemin à pied, lorsqu'un objet bizarre, étendu au milieu de la route attira, ses regards.

A première vue, et à cause de l'obscurité, on eût dit une couleuvre repliée sur elle-même ; mais en se baissant de nouveau, M. de Bréhaut reconnut que c'était un morceau de cuir, et que ce morceau de cuir n'était autre qu'une ceinture.

C'était la ceinture du père Balthazar, dont l'agrafe s'était rompue pendant sa courte lutte avec M. Bréhaut, et qui était tombée à terre sans que le vieillard s'en aperçût.

L'agresseur avait laissé un témoignage sur le théâtre de son agression.

M. de Bréhaut ramassa la ceinture et se mit à la palper : elle contenait des pièces de monnaie et un papier. Il faisait trop noir pour que le pauvre homme pût voir ce que renfermait ce papier, mais il y avait à quelques pas, dans le bois, au travers des arbres, une fumée qui montait vers le ciel et indiquait une hutte de charbonnier.

M. de Bréhaut fut alors dominé par une ardente curiosité.

— Je vais peut-être savoir, dit-il, à qui j'ai eu affaire

Comme il s'apprêtait à franchir le fossé, il se heurta dans la corde qui avait embarrassé le cheval.

— Bon ! se dit-il, je comprends maintenant pourquoi je suis tombé, et il tira un couteau de sa poche et coupa la corde.

M. de Bréhaut était un honnête homme, et il ne voulait pas que quelque pauvre diable eût le même accident que lui.

Cela fait, il songeait de nouveau à se diriger vers la hutte du bûcheron, au-dessus de laquelle s'élevait un filet de fumée, lorsqu'il entendit un bruit lointain.

C'était le trot d'un cheval, peut-être de deux.

Un nouveau sentiment de curiosité retenait M. de Bréhaut au bord de la route.

Peu après, la silhouette de deux cavaliers se montra dans l'éloignement, et M. de Bréhaut reconnut le tricorne des gendarmes.

Un autre que lui se fût placé au milieu de la route, eût arrêté les gendarmes et leur eût fait part de sa mésaventure.

Mais M. de Bréhaut ne manquait jamais à sa parole.

Or, il avait promis à son agresseur de ne pas le suivre et de ne raconter à personne ce qui lui était advenu, et pour rien au monde il n'aurait trahi son serment.

Bien plus, M. de Bréhaut, que tout le monde connaissait, et qui connaissait tout le monde, se dit :

— Si je me montre aux gendarmes et qu'ils me trouvent à pied, ils ne manqueront pas de me demander ce que j'ai fait de mon cheval, et comme je neveux pas leur répondre, autant vaut que je les évite.

Cette réflexion faite, il se coucha dans le fossé pour les laisser passer.

Mais, en arrivant sur lui, les gendarmes avaient mis leurs chevaux au pas, attendu que la route montait un peu, et ils causaient.

La nuit, quand la terre est gelée, l'air est sonore ; il aurait fallu que M. de Bréhaut se bouchât les oreilles pour ne pas entendre ce qu'ils disaient.

C'était d'abord le brigadier qui parlait :

— J'ai beau, disait-il, y songer, jo ne puis pas me figurer que le citoyen Bréhaut soit coupable de ce dont on l'accuse.

— Vous savez pourtant bien, brigadier, ce qu'on nous a dit.

— Oui, sans doute, mais...

En entendant prononcer son nom, M. de Bréhaut avait dressé l'oreille, comme un chevreuil à la remise qui entend aboyer un chien.

— On nous a dit que nous trouverions le citoyen Bréhaut sortant de la Pierre-qui-vire, reprit le gendarme,

— Bon ! fit le brigadier, après ?

— Après, on nous a dit encore qu'il correspondait avec un moine qui était l'agent des royalistes de l'armée de Condé.

— Et qu'il portait des papiers importants sous le faux pommeau de sa selle.

M. de Bréhaut tressaillit.

— Et bien ! dit encore le brigadier, quand je tiendrai les papiers, j'y croirai.

M. de Bréhaut n'en entendit pas davantage. Le reste de la conversation des gendarmes, qui venaient de passer près de lui, se perdit dans l'éloignement.

Alors M. de Bréhaut se releva la sueur au front ; il n'en pouvait douter, les gendarmes se dirigeaient vers la Pierre-qui-vire avec mission de l'arrêter.

Qui donc avait donné cet ordre ?

Deux personnes savaient seules qu'il dût aller ce soir-là à la ferme de Jean Blanc, — M^{lle} Gertrude et Berdinet.

Gertrude n'en avait certainement parlé à personne.

C'était donc Berdinet !

Et alors il se déchira comme un voile dans l'esprit de M. de Bréhaut.

Berdinet était-il bien son ami ? Berdinet n'était-il pas le traître qui voulait sa perte ?

Le jeune homme se rappela alors mille circonstances auxquelles il n'avait jamais prêté qu'une médiocre attention.

Il se souvint que beaucoup de gens avaient prétendu que le monstre patriote était amoureux de sa pupille.

Enfin, de raisonnement en raisonnement, il en arriva à conclure que les gens qui venaient de lui voler son cheval pouvaient bien être de mystérieux amis, et il se rappela encore que Simon Balthazar, le bandit étranglé par le terrier, s'était introduit dans la maison, — sans doute pour cacher sous la selle ces papiers qui devaient le perdre, lui, M. de Bréhaut.

Il sauta donc le fossé et se dit en entrant sous bois :

— Je saurai toujours à qui j'ai eu affaire tout à l'heure.

Et il se dirigea vers la hutte des bûcherons.

C'était précisément celle dans laquelle le vieux Balthazar et son fils Caolet s'étaient noirci le visage après s'être affublés des habits des bûcherons absents.

Le feu qu'ils avaient allumé brûlait encore et projetait une clarté assez vive.

Les bûcherons n'étaient pas revenus.

M. de Bréhaut pénétra dans la hutte, et, à la lueur du foyer, il se mit à examiner la ceinture de cuir d'abord, et ensuite le papier qu'elle contenait.

Ce papier n'était autre que l'obligation de trente mille francs souscrite au père Balthazar par maître Berdinet.

— Oh ! oh ! se dit M. de Bréhaut, maintenant je comprends tout.

Les Balthazar étaient les complices du misérable : ma perte était payée d'avance.

Le jeune homme n'était ni méchant ni vindicatif ; cependant il éprouva en ce moment une si violente colère, qu'il eût sauté à la gorge de Berdinet et l'eût étranglé, s'il l'avait eu sous la main.

Mais Berdinet était loin de lui, car il était lui-même à une lieue d'Avallon.

M. de Bréhaut regagna la route, et, au lieu de continuer son chemin vers la Pierre-qui-vire, il revint à Avallon.

Il marchait vite, puisant des forces dans sa colère.

Cependant, comme il atteignait les portes de la ville, un peu de sang-froid lui revint.

D'abord il avait songé à courir chez Berdinet et à le coufondre, son obligation à la main.

Mais, avec la réflexion, il changea d'itinéraire.

— Non, se dit-il, je dois tout apprendre à Gertrude d'abord ; c'est d'elle que je dois prendre conseil.

Et M. de Bréhaut se disait encore :

— Berdinet est le maître dans la ville, tout le monde tremble devant lui, et tout le monde lui obéit. Si j'étais seul, j'en serais bien certain, mais il faut songer à Gertrude, qui, moi mort, tomberait en son pouvoir.

M. de Bréhaut, après cette réflexion pleine de sagesse, se dirigea vers la maison de sa fiancée.

Il était tard : les rues étaient désertes, les lanternes éteintes.

Le baron frappa doucement.

Au bruit, la vieille servante mit la tête à la fenêtre.

— C'est moi, Victoire, dit M. de Bréhaut.

— Vous, monsieur ?

— Oui.

— Où donc est voire cheval ?

— Viens m'ouvrir d'abord ; je te le dirai ensuite.

Victoire, devinant quelque catastrophe, descendit à peine vêtue.

Alors elle s'aperçut, quand la lueur de sa lanterne eut enveloppé le jeune homme, que ses habits étaient couverts de poussière et déchirés.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-elle, il vous est arrivé malheur, monsieur ?

— Non, répondit-il, mais je l'ai échappé belle.

— Comme vous êtes pâle !...

— C'est que, fit-il avec un sourire mélancolique, ma tête ne tient pas très-bien sur mes épaules.

Et il entra vivement dans la maison, disant :

— Où est Gertrude ?

— Mais elle est couchée, monsieur.

— Eh bien ! va la réveiller et la prier de se lever et de me recevoir ; il faut que je lui parle à l'instant même.

Mais Victoire ne bougea pas.

— Oh ! monsieur, dit-elle, je n'irai pas réveiller M^{lle} Gertrude avant que vous ne m'ayez dit ce qui vous est arrivé.,.

— Eh bien ! soit, répondit M. de Bréhaut.

— Il y a du Berdinet là-dessous, bien sûr.

— Oui, dit M. de Bréhaut, il y a du Berdinet là-dessous, comme tu le dis.

Et il se laissa tomber sur un siège :

— Donne-moi un verre de vin, dit-il, je meurs de soif !

— Je ne sais pas ce que vous allez me dire, fit alors la vieille Victoire, quand M. de Bréhaut eut vidé d'un trait le verre de vin qu'elle lui apporta, mais j'ai comme une idée qu'il y a du Berdinet là-dessous.

— Certainement, répondit M. de Bréhaut.

— Ah ! vous voyez bien !

— Il a voulu me faire guillotiner !

— Le misérable ! il est capable de tout. Et quand je dis cela à M^{lle} Gertrude, elle ne veut pas me croire, poursuivit la servante avec animation ; mais contez-moi donc ça tout au long, monsieur.

M. de Bréhaut ne se le fit pas répéter.

Victoire était une honnête fille dévouée à ses maîtres et à qui on pouvait tout dire.

M. de Bréhaut commença donc, comme on dit, par le commencement.

C'est-à-dire qu'il prit pour point de départ la disparition du chien, la nuit précédente, puis son retour, la découverte du cadavre de Simon Balthazar ensuite, et enfin la conversation avec Berdinet, qui avait paru approuver très-fort son projet de hâter son mariage avec Gertrude.

Il n'omit aucun détail de son arrestation dans les bois par des gens à visage noirci, qui lui avaient pris son cheval, et enfin, comme preuve de conviction, il mit sous les yeux de la servante la ceinture du père Balthazar et l'obligation de trente mille francs signée par Berdinet.

Et quand il eut fini, Victoire lui dit :

— C'est bien sûr le père Balthazar et un autre de ses fils qui vous ont pris votre cheval.

— C'est ce que je me suis dit en retrouvant la ceinture ; mais...

— Mais quoi ? demanda la servante.

— Il y a quelque chose que je ne m'explique pas dans tout cela.

— Ah !

— C'est Simon qui a été étranglé par le terrier.

— Bon !

— Simon, qui avait mis les papiers dans ma selle, et la preuve en est, que Berdinet a signé l'obligation de trente mille livres en faveur des Balthazar.

— Certainement, monsieur.

— Mais pourquoi ceux-ci m'ont-ils volé mon cheval ?

— Pour vous empêcher d'aller à la Pierre-qui-vire, et d'être arrêté. Maintenant qu'ils ont la signature de Berdinet, ils sont tranquilles, et comme ils ne vous veulent pas de mal...

— En effet, dit M. de Bréhaut, ces gens-là sont des bandits, mais ils n'aiment pas la République et ne m'ont jamais fait de mal.

— Ils vous veulent même du bien. Tenez, dit Victoire, je suis sûre que vous reverrez votre cheval.

— Tu crois ?

— Mais que vous ne reverrez pas votre selle, ni les papiers qu'on avait glissés dedans.

— C'est égal, reprit M. de Bréhaut, je crois qu'il ne fait plus bon ici, ni pour moi, ni pour Gertrude.

— Et où voulez-vous donc aller, monsieur ?

— Tu vas l'éveiller.

— Et puis ?

— Et nous partirons tous les trois, cette nuit même.

— Oui, mais où irons-nous ?

— Nous commencerons par mettre entre Avallon et nous le plus de chemin possible d'Ici à demain matin, et puis nous reprendrons la route d'Allemagne ou celle de Suisse.

Victoire secoua la tête.

— Et nous serons arrêtés par les premiers gendarmes que nous rencontrerons. Croyez-moi, monsieur, nous sommes plus en sûreté ici. Berdinet est un misérable capable de tout, mais je sais le moyen de nous en débarrasser.

— Plait-il ? fit M. de Bréhaut.

— M^{lle} Gertrude le croit un si brave homme, et elle a pour lui tant d'affection, que je n'ai jamais rien voulu dire, continua la vieille servante ; mais j'ai le moyen de le faire tenir tranquille.

— Et ce moyen ?

— Vous savez qu'il a une peur affreuse de la guillotine, et que c'est pour cela qu'il chante la Marseillaise et danse la Carmagnole ?

— Oui.

— Mais ça ne l'empêche pas d'avoir rendu quelques petits services à des aristocrates, pour de l'argent, bien entendu.

— Ah ! ah !

— Tenez, il y a trois mois, on avait arrêté un noble de par ici, M. d'Arcy. On allait l'envoyer à Auxerre, et là son affaire était claire.

M. d'Arcy a demandé à voir Berdinet, et Berdinet l'a fait relâcher, et M. d'Arcy s'en est allé tranquillement, après avoir indiqué à son libérateur une somme de vingt mille livres, qu'il avait cachée dans un coin de son château. Croyez-vous que si l'on savait ça à Auxerre, M. Berdinet serait dans de beaux draps ?

— Mais, dit M. de Bréhaut, il faut avoir la preuve de cela.

— Je l'ai, moi.

— Une preuve écrite ?

— Oui, et je la montrerai s'il le faut.

— Mais comment ?...

— M. d'Arcy a écrit à Berdinet, une fois qu'il a été à l'étranger ; c'est, il faut vous dire, reprit Victoire, que cet homme, qui n'a ni foi ni loi, croit à la

parole des autres.

Ma sœur était au service chez M. d'Arcy. Quand celui-ci fut arrêté, elle vint me trouver et me dit :

— Si mon maître pouvait causer deux minutes avec le citoyen Berdinet, celui-ci ne s'en repentirait pas.

Alors j'allai voir Berdinet, et le soir même il se rendit à la prison de M. d'Arcy, qui lui dit :

— Crois-tu à ma parole ?

— Oui, répondit-il.

— Eh bien ! si tu veux me faire mettre en liberté, je te jure que sous quinze jours tu recevras une lettre de moi au moyen de laquelle tu seras bientôt en possession de vingt mille livres.

Berdinet accepta le marché ; M. d'Arcy se sauva, et, quinze jours après, ma sœur reçut une lettre pour Berdinet. C'est moi qui la lui ai portée.

— Et cette lettre ?

— Je l'ai trouvée, un soir, dans la poche de la carmagnole de Berdinet, et je l'ai serrée.

— Et il ne sait pas que tu l'as ?

— Non.

Cependant M. de Bréhaut insistait pour que Victoire éveillât M^{lle} Gertrude, lorsqu'on frappa de nouveau à la porte.

Comme il était plus de deux heures du matin, la servante et le gentilhomme se regardèrent avec inquiétude.

Qui pouvait venir à cette heure, sinon les gendarmes, qui avaient sans doute mission d'arrêter M. de Bréhaut ?

— Sauvez-vous par le jardin ! dit Victoire.

Mais comme on frappait pour la seconde fois, M^{lle} Gertrude parut, à peine vêtue :

— J'ai tout entendu, dit-elle ; j'étais ici, derrière cette porte, tandis que vous causiez... Sauvez-vous mon ami, sauvez-vous ! Berdinet est un misérable !

Et elle se jeta à son cou et l'embrassa avec transport.

Victoire avait ouvert la fenêtre pour voir qui frappait.

Une femme était à la porte et disait :

— Venez voir... au secours... mon maître se meurt !...

C'était la ménagère de Berdinet.

Gertrude se pencha à son tour à la fenêtre :

— Est-ce vous, Marianne ? dit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Que voulez-vous à pareille heure ?

— Jo vous dis que mon maître est presque mort... le chien l'a étranglé...

Ah ! si M. de Bréhaut était là !...

M. de Bréhaut, Gertrude et Victoire s'élancèrent vers l'escalier.

La porte ouverte, ils se trouvèrent en présence de la vieille servante de Berdinet, qui s'arrachait les cheveux et disait :

— Venez... venez... je n'ose pas entrer... le chien me dévorerait !

Alors M. de Bréhaut se souvint de son terrier qui l'avait si brusquement quitté dans la soirée.

La maison de Berdinet était à cent pas de distance de celle de M^{lle} Gertrude, de l'autre côté de la rue. M. de Bréhaut et Gertrude suivirent la servante qui, en chemin, nous raconta qu'elle dormait profondément, lorsqu'elle avait été réveillée en sursaut par le bruit d'une lutte et des hurlements de douleur qui montaient de la chambre de son maître.

Elle avait voulu y pénétrer ; mais le terrible chien s'était jeté sur elle, et elle n'avait eu que le temps de fuir.

— Paix ! Bamboche ! cria M. de Bréhaut en montant l'escalier.

Le chien ne disait plus rien ; mais les gémissements de Berdinet avaient cessé.

Une lampe à la main, M. de Bréhaut pénétra le premier dans la chambre de Berdinet.

Alors un spectacle épouvantable s'offrit à ses regards.

Le citoyen membre du district était étendu sur son lit complètement immobile.

Sa gorge portait les traces sanglantes des dents du terrier, et sa chemise en lambeaux, ses mains et ses bras couverts de morsures, attestaient qu'il avait longtemps résisté à son cruel ennemi.

Mais le chien avait triomphé. Berdinet était mort ; sur le lit en désordre il y avait un papier froissé, que M. de Bréhaut ramassa et lut.

C'était une lettre de Camusot.

Il la rendit à Gertrude, pâle et frissonnante.

Quant au terrier, il s'était réfugié dans un coin de la chambre, et continuait à rouler ses yeux sanglants.

— C'est la justice de Dieu qui passe ! dit alors la vieille servante Victoire.

— Et moi qui croyais que Berdinet était un honnête homme ! murmura M^{lle} Gertrude.

Telle fut l'oraison funèbre de Berdinet.

Personne ne plaignit Berdinet, pas même Camusot, à qui, le soir des funérailles du citoyen membre du district, M. de Bréhaut rendit sa lettre.

Deux jours après, le vieux moine donnait aux deux jeunes gens la bénédiction nuptiale dans la chapelle mystérieuse de la Pierre qui-vire, et le lendemain eut lieu à Avallon le mariage civil.

Le cheval de M. de Bréhaut était revenu au château ; mais il n'avait plus de selle sur le dos.

Quant au père Balthazar, il avait failli mourir de douleur en s'apercevant qu'il avait perdu sa ceinture.

Heureusement, le lendemain de son mariage, M. de Bréhaut entra dans cette maison sinistre que les Balthazar habitaient dans le vallon sauvage, aux bords du Cousire.

— Père Balthazar, dit-il, vous m'avez sauvé de l'échafaud ; il est juste que Gertrude et moi faisons honneur à la signature de feu Berdinet ; vous aurez vos trente mille livres ; c'est une fortune. Prenez-la et devenez honnêtes gens, vous et vos enfants.

— Nous tâcherons, répondit le cynique vieillard.

— Et le vieux en est bien capable, ricana Caolet, car il n'aime pas la République.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Format grand-in-48 jésus. — Collection à 3 fr. le volume.

LES NUITS DU QUARTIER BREDAS.
1 volume inédit.

LA JEUNESSE DU ROI HENRI.

- I. La belle Argentièrre. 1 vol.
- II. La Maîtresse du Roi de Navarre. 1 vol.
- III. Les Galanteries de Nancy-la-Belle. 1 v.
- IV. Les Aventures du Valet-de-Cœur. 1 v.
- V. Les Amours du Valet-de-Trèfle. 1 vol.
- VI. La Saint-Barthélemy. 1 vol.
- VII. La Reine des Barricades. 1 vol.
- VIII. Le Régicide Jacques Clément. 1 vol.

LES GANDINS.

MYSTÈRES DU DEMI-MONDE.

- Les Hommes de cheval. 1 vol.
- L'Agence matrimoniale. 1 vol.

LES NUITS DE LA MAISON-DORÉE.

1 volume.

LE CHAMBRION.

1 volume.

L'HÉRITAGE DU COMÉDIEN.

1 volume.

LE PARIS MYSTÉRIEUX.

- I. Les Spadassins de l'Opéra. 1 vol.
- II. Les Compagnons de l'amour. 1 vol.
- III. La Dame aux gants noirs. 1 vol.
- IV. Le Roman de Fulmen. 1 vol.

UN CRIME DE JEUNESSE.

1 volume.

MÉMOIRES D'UN GENDARME.

1 volume.

LE SECRÉT DU DOCTEUR ROUSSELLE.

- I. Maubert le Boiteux. 1 vol.
- II. La Chevrette. 1 vol.

L'AUBERGE

DE LA RUE DES ENFANTS-ROUGES.

- I. Le Journal du Lieutenant de Police. 1 v.
- II. La Fugitive du Parc-aux-Cerfs. 1 vol.

LE FORGERON DE LA COUR-DIEU.

- I. La Pupille des Moines. 1 vol.
- II. L'empoisonneuse. 1 vol.

LE CAPITAINE DES PÉNITENTS NOIRS.

- I. L'Innocent. 1 vol.
- II. Le Coupable. 1 vol.

LES DRAMES DE PARIS.

- I. L'Héritage mystérieux. 1 vol.
- II. Le Club des Valets-de-Cœur. 1 vol.
- III. Turquoise la pécheresse. 1 vol.

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE.

- I. Une fille d'Espagne. 1 vol.
- II. La Mort du Sauvage. 1 vol.
- III. La Revanche de Baccarat. 1 vol.

LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE.

- I. Le Bague de Toulon. 1 vol.
- II. Saint-Lazare. 1 vol.
- III. L'Auberge maudite. 1 vol.
- IV. La Maison de fous. 1 vol.
- V. Le Souterrain. 1 vol.

LE DERNIER MOT DE ROCAMBOLE.

- I. Les Ravageurs. 1 vol.
- II. Les Étrangleurs. 1 vol.
- III. Les Millions de la Bohémienne. 1 vol.
- IV. La Belle Jardinière. 1 vol.
- V. Un Drame dans l'Inde. 1 vol.

LA VÉRITÉ SUR ROCAMBOLE.

1 volume.

LES MISÈRES DE LONDRES.

- I. La Nourriceuse d'Enfants. 1 vol.
- II. L'Enfant perdu. 1 vol.
- III. La Cage aux oiseaux. 1 vol.
- IV. Les tribulations de Shoking. 1 vol.

PAS-DE-CHANCE.

- I. Mémoires de deux Saltimbanques. 1 v.
- II. Le Mauvais Œil. 1 vol.

LES FILS DE JUDAS.

- I. Un Conte des Mille et une Nuits. 1 vol.
- II. L'Amour fatal. 1 vol.

MON VILLAGE.

- I. Mademoiselle Mignonne. 1 vol.
- II. La mère Miracle. 1 vol.
- III. Le Brigadier La Jeunesse. 1 vol.

LES HÉROS DE LA VIE PRIVÉE.

- I. La Fée d'Auteuil. 1 vol.
- II. L'Orgue de Barbarie. 1 vol.
- III. Jeanne. 1 vol.

LE GRILLON DU MOULIN.

1 volume.

*Les Héros de la vie privée. Jeanne, par
Ponson Du Terrail*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6461026c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr